

MARIE CHARREL

Les Mangeurs de nuit



**LA RENCONTRE INOUBLIABLE
DE DEUX PARIAS AU CŒUR DE
LA FORÊT CANADIENNE**

Marie Charrel

Les Mangeurs de nuit

L'Observatoire

OceanofPDF.com

ISBN : 979-10-329-2151-7

Dépôt légal : 2023, janvier

© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2023

170 bis boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

L'humilité comme l'obscurité permettent de voir les lumières célestes.

Henri David Thoreau, *Walden*.

OceanofPDF.com

Incipit

Elle lève les yeux au ciel et le nuage d'albâtre s'abat sur elle telle une tempête de neige. Un tourbillon de nacre, le baiser du colosse d'ivoire ; elle comprend, dans la violence de l'instant, qu'il s'agit d'un animal. Le corps massif de la bête emporte le sien et ils plongent tous les deux dans la rivière. Les griffes pénètrent sa peau, déchirent les chairs de sa joue jusqu'à l'épaule, mais elle ne ressent rien – du moins, pas encore. À l'instant de la chute, la course du temps ralentit. Elle observe le manteau d'azur s'étirant au-dessus d'elle. Les cumulus cotonneux vallonnant l'horizon. Elle pense aux mots que son père murmurait autrefois, au cœur de ces nuits où les étoiles tavelaient la toile céleste : Kazahana, la bourrasque d'hiver délivrant les premiers flocons dans un ciel clair. Komorebi, les rayons du soleil jetant leurs lanières d'or dans la frondaison des arbres.

Leurs corps pénètrent les eaux avec fracas et l'existence reprend son cours. Au cœur du tumulte, elle aperçoit l'éclat d'argent des saumons remontant la rivière. Son assaillant est là, lui aussi : un ours. Dans les flots souillés par le sang, sa gueule se tient tout près de son visage. Ils plongent ensemble vers les profondeurs, tels deux danseurs pris dans une valse insensée. L'oxygène lui manque mais elle ne se débat pas, elle ne bouge plus, captivée par ces pupilles noires plongeant dans les siennes, intelligentes, insondables. Étrangement humaines. Elle cherche à les déchiffrer, en vain. La bête la possède. Son pelage crème, aussi clair que les premières neiges de novembre, frôle ses bras. Plus tard, l'homme de la forêt

prétendra qu'il n'y a pas d'ours blanc, ici. « Impossible. C'est une légende. »

Il est là, pourtant. L'ours s'enfonce avec elle mais lui sait nager, il remontera à la surface. Elle ne peut pas en dire autant. L'a-t-il attaquée parce qu'elle a volé sa nourriture ? Les esprits du monde d'avant cherchent-ils à la punir ? Tandis que l'obscurité l'aspire, une intuition la traverse : si elle survit, si les flots sauvages n'engloutissent pas son corps, la fille qui se relèvera de cette attaque ne sera plus complètement humaine. Un peu de l'ours sera entré en elle : une créature à mi-chemin, ni d'ici, ni d'ailleurs. Un pont entre les mondes.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière.

Victor HUGO

OceanofPDF.com

Quelque part sur le canal, Colombie-Britannique Octobre 1945

La brume ourlant l'horizon se colore timidement de rose lorsque Jack rejoint son chien Buck à l'avant du bateau. Son fidèle compagnon, un bâtard noir au sang de loup, apprécie autant que lui cette heure où l'obscurité règne pour quelques minutes encore. Ces instants où l'eau est un miroir paisible qu'aucun souffle ne brise. Il porte la tasse de café à ses lèvres. Caresse l'animal à ses pieds, tourné vers la forêt où les créatures de la nuit bruissent doucement. Ici bat le cœur du monde et le reste des hommes l'ignore.

Jack inspire longuement. Le rythme de sa respiration ralentit. Les frontières entre son corps et la fraîcheur de l'air auroral se dissipent. Les rêves agités des heures passées s'effacent. Les embruns mêlés aux discrètes essences de pin dispersent l'agitation que le souvenir de Mark éveille en lui chaque nuit. Au lever il vient toujours ici, à l'avant de l'embarcation, pour humer l'heure matinale et faire corps avec cet entre-deux fugace, juste avant que l'aube ne jette son feu dans le ciel. Chaque onde émanant des flots le traverse avec douceur. Chaque murmure le frôle et l'emplit d'une façon qu'aucun mot ne saurait décrire.

Le soleil perle derrière la crête des montagnes. La forêt s'éveille. Jack l'écoute. Les bourdonnements des insectes, les craquements des troncs et les sifflements de feuilles brassées par le vent composent une symphonie dont il connaît la cohérence et la complexité. Il sait lorsqu'un déséquilibre la traverse. Il comprend ses mouvements, ses rythmes. Ses humeurs. Il entend lorsque la forêt saigne.

Buck se redresse, tend les oreilles vers la rive. Astrée, la vieille chienne rousse sommeillant encore à l'arrière du bateau, grogne pour les avertir. Jack pose la tasse de café à ses pieds, attrape les jumelles. Il observe les roches affleurant l'eau. Les galets luisant encore de la brume de nuit. Lui aussi a senti quelque chose. Une variation infime. Une note nouvelle s'invitant dans la mélodie de la sylve. Un tremblement d'un genre inédit, ou plus exactement une présence. Quelque chose est sur le point d'advenir. Un malheur, peut-être, ou une joie : pour les créatures de la forêt pluviale, cela ne fait guère de différence. Seuls les hommes sont juges.

La maison des hautes terres

Juillet 1956

Il est des secrets enfouis si loin, depuis si longtemps, qu'on les imagine oubliés à jamais. Ce sont les plus dangereux. Ils jaillissent dans la douceur d'une matinée d'automne, lorsque les enfants dorment encore dans leurs draps chauds. Ils fracassent les murailles de papier patiemment échafaudées autour de soi, en soi, dans l'espoir de s'épargner la douleur. En vain. Personne n'échappe à la vie.

Hannah s'apprête à sortir cueillir quelques baies lorsqu'elle aperçoit un homme au loin, à l'orée du bois. Elle rentre aussitôt, verrouille la porte derrière elle. Personne ou presque ne sait qu'elle vit ici, sur les hautes terres. Beaucoup la pensent morte ou renvoyée au pays. En vérité, elle s'est réfugiée il y a plus de dix ans dans cette maison inaccessible, nichée au creux d'une combe cerclée de montagnes éraflées. Si éloignée du premier village que seuls quelques trappeurs téméraires connaissent son existence.

Elle tire les rideaux et observe discrètement l'inconnu depuis la fenêtre. Il traverse le champ, dépasse le cerisier de Pennsylvanie, s'arrête un instant pour regarder dans sa direction. Il porte un bagage sur le dos. Cheveux sombres, silhouette voûtée, le pas hésitant. À l'évidence, il n'est pas du coin. Vient-il pour elle ? Impossible. Aucun de ceux qui la connaissent n'a

pu révéler qu'elle se cache ici. Pas après ce qu'ils ont vécu ensemble. *Tu portes la marque. L'ours esprit t'a choisie.*

Elle vérifie que la porte est bien verrouillée, haletante. Elle se sent soudain fragile. Exposée, malgré les épais murs de pierre de la maison. Pourquoi a-t-elle refusé le fusil qu'Edgar lui avait proposé, autrefois ? *Prends-le, au cas où. Ils pourraient te trouver.* Vivre seule, loin de tout secours : quelle folie ! Sa solitude volontaire lui paraît soudain absurde.

L'homme frappe à la porte. Il est arrivé vite. Elle retient son souffle, ferme les yeux, comme si cela pouvait le faire disparaître. Il frappe à nouveau, quatre coups secs. Elle s'accroupit au sol, serre les bras autour de ses jambes. Se fait toute petite. De longues minutes s'écoulent.

Elle entend l'inconnu soupirer de l'autre côté de la porte, puis murmurer quelques paroles inaudibles. Bruit de tissu froissé. Il sort quelque chose de son sac. Un vide se creuse dans sa poitrine. Un spasme traverse son corps, son esprit s'embrume... Est-ce cela que l'on appelle la terreur ? Non. C'est autre chose. La peur est une glaciation intérieure ; à cet instant, elle lutte au contraire contre le feu prenant en elle. La brûlure précédant l'intuition.

L'homme est déjà loin lorsqu'elle se ressaisit. Elle jette un œil dehors, entre les rideaux. Le ciel s'épaissit à l'horizon. Les arbres reprennent leur souffle avant l'arrivée de la nuit. Elle ouvre la porte avec prudence, soulagée d'être à nouveau seule. Une fraîcheur humide tombe sur ses épaules. L'inconnu a laissé une enveloppe sur le palier, sur laquelle il est écrit : *Je reviendrai demain.*

Elle la ramasse. Ses doigts tremblent lorsqu'elle en sort une petite photo en noir et blanc. Celle d'une jeune femme au visage doux, souriant légèrement. Ses cheveux noirs sont relevés dans un chignon bouffant. Ses joues portent encore les rondeurs de l'enfance. Ses yeux en amande brillent d'une lueur étonnée, presque farouche. Elle est vêtue d'un kimono traditionnel en soie sombre un peu trop grand et tient ses mains devant elle de façon peu naturelle. Crispée. Elle prend la pose.

Hannah rentre, verrouille à nouveau la porte, serre l'enveloppe contre sa poitrine. Elle n'a vu cette photo qu'une fois auparavant, il y a des années. Dans une autre vie. La femme en kimono est sa mère, Aika. Les parents de celle-ci l'avaient fait poser devant un photographe de Kyoto, afin d'envoyer son portrait à un inconnu de l'autre côté de l'océan Pacifique, au Canada. « Il m'a trouvée belle », avait résumé Aika, le jour où elle avait montré le cliché à sa fille. L'une des rares fois où elle s'était confiée sur sa vie d'avant. « Il a proposé de m'épouser, alors j'ai pris le bateau pour le rejoindre. Voilà comment j'ai rencontré ton père. » Comme des milliers d'autres Japonaises, au début du xx^e siècle. On les appelait les *picture brides*. Les fiancées sur photo.

Une vague d'émotions déferle sur Hannah, charriant ces noms qu'elle s'évertue à oublier depuis des années pour repartir à zéro, reprendre le fil de son existence chaotique, laisser les fantômes du passé derrière elle. Mais voilà que cette image fracasse les murailles patiemment érigées en elle pour se protéger.

*
* *

Ce 14 mai 1926, au moment d'embarquer, Aika a la tête encombrée d'illusions, mais elle a surtout très peur de la traversée. Elle a dix-sept ans, n'est jamais sortie de l'école pour filles de Kyoto, ignore tout du monde. Si elle ne trouve pas quelqu'un à qui se raccrocher, son esprit se perdra sur les flots, tel un voilier fragile et sans amarres. Voilà pourquoi, lorsqu'elle croise pour la première fois le regard de Kiyoko sur le quai, elle décide aussitôt que celle-ci deviendra son amie. Elle est loin d'imaginer à quel point ce choix déterminera sa vie.

Aika observe la fille à la dérobée, trotinant derrière elle pour ne pas la perdre de vue parmi la foule. Guère plus grande qu'une enfant, Kiyoko arbore un visage mafflu bouillonnant de détermination, animé par un regard d'aigle, pommettes hautes. Elle marche le long de la jetée à grandes

enjambées, à la façon d'un homme. Tout en elle respire l'audace et le courage. Les autres s'écartent machinalement pour la laisser passer. Aika en profite pour se rapprocher encore. Elle a l'intuition qu'auprès d'elle, rien ne pourra lui arriver. Qu'elle survivra à la traversée.

– Certaines d'entre nous ne seront plus très fraîches après quelques nuits dans les cales puant le soufre, dit Kiyoko tout haut, consciente qu'Aika marche sur ses pas.

– Le bateau transporte du soufre ?

Kiyoko éclate de rire :

– Ma petite, voyons : mieux vaut parler de cela que des pets et des effluves d'aisselles poisseuses que nous respirerons très vite dans le trou qui nous servira de dortoir !

Tout en parlant, elles empruntent la passerelle étroite menant au pont. Le cœur d'Aika menace de bondir hors de sa poitrine. Elle n'a jamais quitté la terre. La houle minuscule du port lui donne déjà la nausée. Elle rit à son tour, un peu gênée, et lui tend la main :

– Je suis Aika.

– Et moi, Kiyoko, la future Mme Tanaka-Goto.

Par ce geste, l'alliance secrète entre Aika et Kiyoko se scelle.

La première nuit, les deux jeunes femmes se serrent sur la même couchette, incapables de trouver le sommeil. La houle soulève leur poitrine nauséuse. La proximité de dizaines d'autres filles toussotant ou chuchotant, enfiévrées par leur rêve d'un beau mariage et d'une vie meilleure au Canada, est suffocante, mais elles n'en ont cure.

– Penses-tu que nos époux seront aussi beaux que sur les photos ? demande Aika, tendant à Kiyoko le cliché de son futur mari, Kuma Hirano.

Front haut et regard fier, celui-ci porte un costume à l'occidentale, un peu guindé, le coude appuyé contre une automobile garée devant une maison plus haute et large que les plus belles demeures de Kyoto.

– Et toi, es-tu aussi belle que sur celle que tu lui as envoyée ?

– Sans doute un peu moins.

– Alors nos époux le seront un peu moins aussi : tout le monde triche, même l'empereur !

Kiyoko juge chaque chose avec ironie, sans craindre de dire tout haut ce qu'une jeune Japonaise bien élevée se doit de garder pour elle. Aika la timide adore ça. Elle ne connaît rien de l'Amérique, mais son instinct lui souffle que ce pays est fait pour les filles de la trempe de sa nouvelle amie. Pas pour les timorées et les peureuses effrayées par leur ombre.

Elles pouffent de concert. Une petite ronde au fort accent du Sud se retourne pour les sermonner :

– Chut, j'ai besoin de sommeil pour rester fraîche !

Elles rient un peu plus fort encore. L'odeur de soufre emplit déjà la cale.

Aika ne sait rien ou presque de Kuma Hirano, si ce n'est qu'il a fait fortune dans la pêche. Un homme de cœur, assurément : il a accepté de la prendre pour femme malgré la mauvaise fortune de son père, ruiné au jeu, entachant le nom de sa famille pour trois générations. À Kyoto, plus aucun parti ne voulait d'elle comme épouse ; sa seule option était d'immigrer. Ses oncles mirent tout en œuvre pour lui dénicher un mari suffisamment indulgent à l'égard des péripéties paternelles. Kuma, assuraient-ils, était le candidat idéal.

Kiyoko est plus âgée qu'Aika. Elle vient de Kyushu et n'a aucun souvenir de son père : il a plié bagage pour San Francisco lorsqu'elle avait quatre ans et n'est jamais revenu. Sa femme avait refusé de quitter son Japon natal pour le rejoindre, il avait rapidement cessé de lui envoyer de l'argent.

– Dès lors, ma mère et moi nous sommes débrouillées pour survivre, chuchote Kiyoko. Nous avons travaillé à la ferme, récolté du bois de chauffe, marché des dizaines de kilomètres tous les jours pour vendre notre tofu dans les villages. Nous avons vécu sans homme. C'était dur. Mais tu sais quoi, Aika ? Nous étions libres.

Kiyoko sait uniquement que son futur mari est originaire de la même île, qu'il vit à Vancouver et est grand amateur de Shogi, les échecs japonais, au point d'avoir créé la première fédération de joueurs du Canada.

– C'est merveilleux ! s'enthousiasme Aika.

Kiyoko chasse une mouche imaginaire devant son visage :

– C'est un peu léger pour savoir si nos caractères seront compatibles.

Ce qui ne l'inquiète guère. Car elle a un plan : retrouver son père, récupérer l'argent qu'il aurait dû verser à sa mère durant toutes ses années, et rentrer aussitôt à Kyushu.

– Cela représentera une jolie somme. Je ne resterai pas plus de cinq ans en Amérique.

– Le Canada et la Californie, ce n'est pas la porte à côté, non ? Comment feras-tu pour savoir où est ton père ?

– Ne t'en fais pas. J'ai de la ressource.

Aika n'ose pas lui demander de quelle ressource il s'agit exactement, ni ce qu'elle compte faire de son mari, étrangement absent de son plan. Est-il facile de divorcer, au Canada ? Est-il possible de traverser la frontière en train ? À quoi ressemble une frontière, d'ailleurs ? Le Japon est un archipel séparé des pays voisins par un océan, elle ne s'est jamais posé la question auparavant.

Aika s'endort auprès de Kiyoko, le cœur alourdi de questions. À vingt-quatre ans, sa nouvelle amie a déjà tant vécu. À ses côtés, elle a le sentiment d'être une fillette à peine pubère.

Après le petit déjeuner se résumant chaque jour à un bol de riz trop cuit, les deux jeunes femmes passent des heures ensemble sur le pont, loin des relents âcres de la cale. Elles observent les passagers de première classe : des Japonaises en kimono de belle facture, des Canadiens rentrant au pays, si grands et massifs avec leurs barbes fournies, des Indiens partant commercer avec les Amériques, des Chinois à l'air méfiant.

– Là-bas, nous pourrons nous réinventer, veut croire Aika, répétant ce que sa mère lui a soufflé avant de partir. « Là-bas, personne ne saura que ton père a ruiné notre famille. »

– Nous réinventer ? Les hommes sont les mêmes partout, tu sais.

– Que veux-tu dire ?

Kiyoko sourit mystérieusement. Elle caresse la joue de son amie :

– Tu le comprendras bien assez tôt. L'essentiel est que tu sois heureuse malgré tout.

La traversée est plus longue que ne l'imaginait Aika. Chaque journée s'éternise, semblant un peu plus longue que la précédente, comme si les dieux cherchaient à retarder leur arrivée. Les picture brides chantent, contemplent l'horizon, s'étonnent lorsqu'au loin, le ciel et l'océan se confondent dans un gris crayeux. Celles maîtrisant un anglais rudimentaire interrogent les Canadiens : « Est-il vrai que tout le monde roule en automobile, chez vous ? Que de terribles bêtes sauvages vivent dans vos forêts ? Que les rivières débordent de saumons ? »

Certains soirs, après le repas, Aika glisse un châle sur ses épaules, frissonnant de la fraîcheur qui ne semble jamais affecter Kiyoko, et se laisse aller à la confidence.

– Tu n'es pas comme nous, lui dit-elle une nuit où la lune dessine un fin croissant de nacre sur le tissu céleste. Tu ne te plains ni de la nourriture dégoûtante, ni de la vermine grouillant dans nos lits, et encore moins du froid.

Kiyoko tire sur la cigarette qu'un marin lui a offerte. Elle fume comme un homme. Aika rougit en regardant son amie : que penserait son futur époux, s'il la voyait ainsi ? Mais elle ne se comportera sans doute jamais de la sorte en sa présence, se figure-t-elle. Dès qu'elle sera mariée, Kiyoko cessera ses enfantillages et deviendra la parfaite épouse japonaise : discrète, serviable et souriante. Travailleuse. Faisant passer le besoin de sa famille

avant les siens. A-t-elle vraiment l'intention de tout quitter pour la Californie, ou s'agit-il seulement d'une vague chimère ?

Devinant ses pensées, Kiyoko ajoute :

– Bientôt, nous serons très loin du Japon. Nous enverrons des lettres à nos mères, mais qui saura si elles décriront la vérité ?

Aika médite ces propos quelques instants. Son amie est plus expérimentée qu'elle à de nombreux égards. Jusqu'à quel point ?

– Kiyoko, as-tu déjà été avec un homme ?

Elle regrette aussitôt sa question : quelle indiscretion ! Après tout, elles se connaissent à peine ; Kiyoko pourrait légitimement être offensée qu'elle suppose une telle chose. Mais elle ne réagit guère. Son regard se perd sur l'océan.

– La seule chose que tu dois savoir, Aika, c'est que le désir des hommes est insatiable. Voilà pourquoi, derrière nos sourires parfaits et nos manières délicates, nous les femmes avons du pouvoir sur eux.

– Je n'ai jamais eu le sentiment que ma mère avait du pouvoir sur mon père.

– Sans doute parce qu'elle a trop peur du désir pour en faire une arme.

Les paroles de Kiyoko infusent lentement dans l'esprit d'Aika. Loin de la rassurer, elles lui glacent les sangs. Elle se figure le désir masculin comme une bête sauvage qu'il lui faudra dompter. Comment ? Quelle est la manière adéquate de se comporter ? Qu'arrivera-t-il à son corps ? Elle a peur. Sa mère ne lui a rien dit, à l'exception d'un ou deux conseils opaques, distillés les soirs où elle s'autorisait un verre de saké. « Garde toujours un linge à proximité. » « Ne le fais pas les jours de lune rousse. » « Quoi qu'il arrive, Aika, il ne faudra surtout pas crier. »

Durant les derniers jours du voyage, ses lèvres brûlent de questions qu'elle n'ose pas formuler. La nuit, elle dévisage Kiyoko, comme si elle pouvait lire les réponses sur ses lèvres assoupies. L'étendue de tout ce qu'elle ignore du monde en général et des hommes en particulier la

terrorise. Elle n'est soudain plus tellement pressée de débarquer. Affronter ce nouveau pays seule lui semble inimaginable. Quelle folie a-t-elle commise en acceptant cette demande en mariage ?

– Tout ira bien, n'est-ce pas ? implore-t-elle, lorsque le navire n'est plus qu'à quelques nœuds du port canadien de Victoria. Tout ira bien, hein, dis-moi ?

Son amie caresse sa joue, comme elle l'a fait sur le pont quelques jours plus tôt, mais ne répond pas. Toutes les deux savent qu'elles seront séparées d'ici quelques minutes. Peut-être pour toujours. L'heure n'est pas aux promesses impossibles.

La sentant prête à défaillir, Kiyoko prend son visage entre ses mains et pose un baiser sur son front :

– J'ai un bon pressentiment pour toi, Aika. Je suis sûre qu'auprès de ton Kuma, tu auras la vie de princesse promise dans ses lettres.

Lorsqu'elle posera pour la première fois les yeux sur Kuma, Aika comprendra que Kiyoko lui a menti.

3.

Buck et Astrée bondissent du canoë avant que Jack n'arrime celui-ci à la rive. Parmi les quatre-vingts cours d'eau sous sa surveillance, une bonne moitié ne peut être remontée qu'à pied. Depuis le début de la saison, il a déjà parcouru plus de quatre cents kilomètres, accompagné de ses deux chiens, chargé d'un matériel léger : une paire de bottes haute, un ciré, trois carnets pour noter ses observations, un thermomètre pour vérifier la température de l'eau et cinq compteurs, surtout. Un pour chaque espèce : saumon rose, saumon royal, sockeye, coho et kéta. De l'été au début de l'hiver, ses journées se résument à cela : compter les saumons remontant inlassablement les cours d'eau pour frayer. *Clic, clic, clic*. Le bruit de ses compteurs accompagne ses pas, douce cantilène rythmant ses journées avec la régularité d'un métronome.

Ils sont cent cinquante comme lui, dans toute la Colombie-Britannique. On les appelle les patrouilleurs, ou encore les *creekwalkers* : les marcheurs de ruisseau. En contrat avec le gouvernement, chacun d'eux est chargé de recenser le nombre de saumons sur la zone de sa responsabilité. Trois fois par saison, ils visitent les mêmes endroits le long des fleuves, activant leurs compteurs. *Clic, clic, clic*. Grâce à ces informations, le ministère des Océans définit les quotas de pêche pour l'année suivante. Les *creekwalkers* sont les vigies. Les sentinelles sans qui les compagnies de pêches pilleraient les océans jusqu'au dernier poisson. Comme ils l'ont fait pour les baleines à bosse, presque disparues au large des côtes canadiennes. Comme ils le font

pour le hareng. Comme ils le feront pour le saumon, si rien ne les en empêche. Ainsi va l'homme et ses appétits démiurges.

Jack l'a compris bien avant que les fonctionnaires d'Ottawa ne se penchent sur le sujet. Enfant, il lui avait suffi d'observer la conserverie où son père avait un temps travaillé, avant de choisir la solitude des bois : une lueur vorace brûlait dans les pupilles des gars qui éventraient les poissons, rejetant la moitié des prises à l'eau par manque de temps ou indifférence. À leurs yeux, l'océan était un réservoir inépuisable. Ils tuaient pour rien et s'en moquaient. Ce jour-là, Jack entendit la forêt pleurer pour la première fois.

Plus tard, lorsqu'il s'installa sur les hautes terres avec Ellen et Mark, sa mère adoptive et son demi-frère, il l'entendit pleurer encore. Il comprit pourquoi : ici, toute vie débute avec les saumons. Ils sont au commencement du cycle. Le premier maillon d'une chaîne dont les hommes des villes ne soupçonnent pas la complexité. Chaque créature végétale comme animale de la forêt pluviale du Grand Ours dépend de ces poissons d'une façon ou d'un autre.

À l'automne, ou à la toute fin du printemps pour les plus précoces, lorsque les saumons remontent fleuves et ruisseaux, un grand festin démarre. Les ours, les loups, les rapaces plongent dans les eaux pour s'en nourrir, emportant leurs proies parfois très loin pour les dévorer. Les oiseaux se régalent des restes. Puis les insectes. Puis les bactéries. Les nutriments des arêtes s'enfoncent lentement dans le sol qu'elles fertilisent, irriguant de leurs bienfaits cèdres rouges, épicéas, pins tordus, pruches à l'ombre desquels les buissons de baies s'épanouissent au printemps, buffet des originaux, des chèvres et des ours attendant le retour du poisson béni. Sans le saumon, la forêt disparaît. *Ne tue jamais sans raison. Honore chaque vie prise.*

À vingt ans, Jack avait rejoint les creekwalkers. Ce job était fait pour lui : des heures à sillonner la forêt en canoë ou à pied, accorder toute son

attention aux rivières, surveiller son fragile équilibre. D'une certaine façon, il avait toujours fait cela. À Loggers Creek, certains le surnomment l'Indien blanc – Jack n'a pas de sang autochtone mais son père, blanc lui aussi, l'a élevé comme tel auprès d'Ellen, sa seconde femme, issue de la nation Gitga'at. D'autres l'appellent le taiseux. La plupart du temps, les mots lui semblent encombrants, inappropriés, trop imprécis pour rendre compte de l'enchevêtrement des émotions qui le parcourent. Trop faibles pour décrire la délicate symphonie qui résonne en lui chaque fois qu'il pose le pied sur ces terres. Les autres ne comprennent pas : il n'est jamais seul, ici. La forêt et ses mondes l'emplissent de leur présence.

Il a déjà arpenté quatre cours d'eau lorsque l'après-midi touche à sa fin. La journée a été bonne. Il s'installe un moment sur une petite plage de galets donnant sur le vaste chenal cheminant entre les îles avant de se jeter dans l'océan. Buck pose la tête sur ses cuisses, la langue pendant entre ses babines humides. Depuis le début de la matinée, il n'a pas cessé de courir en éclaireur puis de revenir à son maître. Il est épuisé, rempli par la joie simple du devoir accompli.

Astrée, elle, économise ses mouvements. Elle ne court jamais pour rien et somnole dans le canoë. À quatorze ans, elle est déjà âgée. Son pelage roux tire sur le gris près des oreilles et autour des pattes. Jack avait bien tenté de la laisser au village gitga'at, auprès d'Ellen, afin qu'elle prenne une retraite méritée, mais la chienne avait hurlé de douleur jusqu'à ce qu'il vienne la reprendre. *Très bien, tu continueras de nous accompagner. Nous aviserons lorsque tu ne pourras plus tenir sur tes pattes.*

À quelques centaines de mètres de là, une meute de loups côtiers festoie autour d'une imposante grume. Ils ont remarqué la présence de Jack et Buck mais ne leur prêtent guère attention, tout occupés qu'ils sont à dépecer une carcasse de lion de mer. Trois louveteaux jouent près de leur mère, portés par une allégresse simple. Le mâle dominant se redresse, observe Jack une seconde, puis tourne le museau vers les roches surplombant le

rivage. Deux autres mâles l'imitent, puis d'un claquement de langue presque inaudible, le premier loup donne le signal aux autres. Tous interrompent leur repas. Les petits se rapprochent de leur mère.

D'un geste, ils bondissent de concert vers la forêt, tendant leurs muscles avec amplitude et aisance. Jack observe le ballet de leur corps. La façon dont ils communiquent sans en avoir l'air, en osmose. L'éloquence de leurs échanges discrets, inaccessibles aux hommes.

Quelques secondes après leur départ, trois coups de feu le sortent brutalement de sa contemplation. Les balles traversent le sol en soulevant un nuage de sable, à quelques mètres de lui. Buck sursaute et aboie en direction des bosquets. Les tireurs sont proches. Jack retient le chien, furieux qu'un tel vacarme fracasse la quiétude de la fin d'après-midi. Qui sont les coupables ? Savent-ils qu'il est là ? Si c'est le cas, ce sont des amateurs. Ou bien des idiots. Il ne peut concevoir qu'ils aient visé sciemment dans sa direction, au risque de le blesser.

Il rejoint la sente conduisant à l'amont du fleuve, suivant la direction d'où les coups de feu sont partis. Alors que les bruits se rapprochent, Buck et Astrée le dépassent en bondissant, puis reviennent à lui en aboyant comme des fous. Il connaît la nature de cette excitation chez ses chiens : celle du sang. Il court, encadré par ses deux compagnons, et ne tarde pas à découvrir une large tache sombre défigurant la grève, mouchetée de touffes de poils bruns. Les chasseurs ont abattu un ours noir, mais ils ne se sont pas contentés de cela. Ils ont fourragé ses chairs afin d'ôter une partie des organes. Ils ont arraché les tripes, les ont jetées à l'eau et en ont étalé d'autres sur la berge. Une boucherie. Un carnage insensé, gratuit, digne de brutes méprisables. Qui ? Dans quel but ?

Buck répond à ses pensées par deux aboiements secs. Dans les parages, seuls deux hommes sont capables d'une telle mise en scène macabre : Eugène et Larry, les jumeaux Davis. Ou bien leurs acolytes, Walter White et Joe Miller, un petit gars et un grand sec, gueule patibulaire ; deux brutes

refourguant à qui veut, sous le manteau, l'eau-de-vie de mauvaise qualité qu'ils distillent dans leur hangar. Ils formaient déjà un quatuor redoutable avant leur enrôlement dans l'armée et leur départ pour le front. Eugène, leur leader, est un costaud irradiant la violence. Larry est aussi immense que son frère mais plus malin encore, pervers, affûté comme une lame. Son œil gauche ne regarde jamais dans la même direction que le droit. Séquelle laissée par une mauvaise bagarre, cette exotropie sévère donne à ceux se tenant en face de lui le sentiment qu'il les observe sous plusieurs angles à la fois, monstre omniscient et lugubre.

Les deux autres, Walter et Joe, bestiaux, mauvais, attisent le feu animant leurs compagnons comme on souffle sur les braises. Sautent sur la moindre occasion de se battre. Toujours à la recherche de combines susceptibles de rapporter gros sans trop d'efforts, surtout si elles offrent l'opportunité de quelques bagarres. Tous les quatre ont grandi à Doom Hill, une vaste exploitation où le père de Walter élevait autrefois des chevaux, tandis que celui d'Eugène et Larry s'adonnait à la chasse.

– Oui, cela ressemble à un coup tordu des jumeaux, commente Jack tout haut.

À la taverne du village, il a entendu deux fermiers mentionner leur retour dans les parages : « Maintenant que la guerre est finie, ils sont revenus nous emmerder », pestaient les vieux devant un verre au contenu douteux.

« S'ils sont bien les auteurs de ce carnage, inutile de montrer qu'ils ont réussi à me mettre en rogne », songe le creekwalker. Il a appris cela auprès d'Ellen : ne jamais dévoiler à l'autre qu'il a prise sur vous. Laisser couler. La violence nourrit la violence, la colère attise la colère.

Il rejoint son canoë en maugréant. Les bons principes ne sont pas toujours faciles à appliquer. S'il écoutait la rage que les jumeaux lui inspirent, il pourrait les tuer de ses propres mains. Jusqu'ici, il est toujours parvenu à contenir son ire. À l'exception d'une fois.

OceanofPDF.com

4.

À l'instant où les yeux d'Aika se posent sur le visage de Kuma Hirano, l'air cesse de pénétrer ses poumons. Un poids tombe sur ses épaules. Ses genoux cèdent et le sol s'ouvre sous ses pieds.

– Aika Tamura ? demande l'homme au corps tassé, se précipitant vers elle afin de l'aider.

Il redoute qu'elle ne s'évanouisse mais retient son geste à la dernière seconde – toucher le corps de sa promise avant le mariage serait inconvenant. Celle-ci s'accroche au bras du fonctionnaire canadien qui l'escorte, grand et raide, pour ne pas tomber.

– Kuma Hirano ? murmure-t-elle, une fois remise.

Il ôte sa casquette pour la saluer. S'excuse avec empressement :

– Oui, c'est moi. (Devinant sa surprise, il ajoute :) Je suis un peu plus âgé que sur la photo que vous avez reçue. Pardonnez-moi.

– Oh, trouve-t-elle à dire, espérant que le visage impassible qu'elle arbore dissimule la tornade de doutes et de déception la terrassant.

L'homme qui se tient devant elle a au moins quarante-cinq ans. De longs cernes bruns strient son visage. Ses cheveux ternes n'ont pas été lavés depuis des jours. Le tissu élimé de sa veste est grossièrement rapiécé aux coudes. Son pantalon de toile est éclairci par l'usure aux genoux. La peau tannée de ses joues pubescentes est épaissie par la succession d'hivers trop rudes et d'étés brûlant de soleil. Il a l'allure d'un paysan.

Aika lit la gêne dans le regard de Kuma. Il n'en faut pas plus pour qu'elle comprenne : tout est faux. La fortune en Amérique, l'argent, la vie de princesse promise dans ses lettres : du vent. Une mystification destinée à la convaincre de traverser l'océan pour le rejoindre. Ses parents étaient-ils au courant ? Non, bien sûr, eux aussi ont été floués. À moins qu'ils ne lui aient caché la vérité, trop heureux de lui trouver une situation ? Kuma Hirano ne l'a pas acceptée pour femme par grandeur d'âme, en dépit de sa famille ruinée, mais parce qu'il ne pouvait pas prétendre à mieux.

Autour d'eux, des dizaines d'hommes guettent eux aussi leurs futures épouses. Ils n'ont guère meilleure allure. Ils traînent leurs faces usées où s'accrochent des sourires sales et sans charme, aux dents mal alignées, loin des beaux jeunes hommes des photos que, quelques heures plus tôt, Aika et les autres serraient contre leur poitrine frémissante d'impatience. Si naïves, pauvres enfants. Au moins, Aika n'est pas la seule à avoir été trompée. Toutes sont tombées dans le même piège.

Jusqu'à quel point leur a-t-on menti ? Peuvent-elles encore faire machine arrière ? Impossible : leurs familles ne supporteraient pas l'affront d'un retour. Une telle humiliation n'est pas envisageable dans l'Empire nippon. Mieux vaut encore mourir.

La pièce est saturée d'effluves aigres et d'attentes déçues, présages de temps incertains. Où est Kiyoko ? Aika ignore quoi faire : un seul regard de son amie aurait suffi à lever son indécision. Si à cette seconde Kiyoko lui avait fait comprendre d'un signe de la main ou d'un battement de cils qu'elle non plus ne supportait pas la situation, elle l'aurait suivie sans l'ombre d'une hésitation. Elles auraient planté là leurs futurs époux pour s'évader ensemble, courant à petits pas dans leurs kimonos étroits et disparaissant dans la ville. Elles auraient changé de nom, se seraient lancées à la conquête de l'Amérique. Un acte fou, insensé pour deux femmes immergées dans un pays étranger, mais après tout, l'Amérique est la terre

des possibles. Avec Kiyoko, Aika aurait été capable de tout. Elle avait le courage des suiveuses.

Elle fouille longuement la pièce du regard en se dressant sur la pointe des pieds, profitant de l'appui du fonctionnaire canadien pour gagner quelques centimètres. En vain. Son amie est déjà loin. Alors, elle se résout à suivre l'homme fatigué auquel ses jours sont désormais liés.

Le mariage est expédié l'après-midi même. Aika n'en gardera qu'un vague souvenir : des papiers signés à la chaîne, des formalités administratives avec l'immigration, l'acribie d'un fonctionnaire récitant leurs droits et devoirs qu'elle écoute à peine. Tandis que ce dernier appose sa signature sur les documents, elle expérimente, pour la première fois, un phénomène dont elle deviendra rapidement coutumière : son esprit se détache de son corps et s'élève doucement au-dessus de la pièce. Il flotte un instant auprès des hommes puis s'éloigne, prend de l'altitude, valse avec les nuages et monte encore, jusqu'à ce que le port de Victoria devienne un point minuscule au sol.

Libéré de l'apesanteur, l'esprit d'Aika traverse l'océan, file par-delà les flots indigo où le soleil jette des lames argentées. Il rejoint la ferme où ses parents se sont réfugiés après la ruine de son père. Il frôle sa mère qui étend le linge tout en jetant un œil discret sur son dernier fils, le petit frère d'Aika, affairé à bâtir un château de terre dans la cour. Il vole jusqu'à Kyoto et fait une pause sur une feuille de bambou près du Ginkaku-ji, le pavillon d'argent où Aika et Kiku, sa grande sœur, aimaient flâner lorsqu'elles étaient enfants. L'automne dépose déjà son feu rougeoyant sur la frondaison des érables cerclant le temple, dont le bois sombre se reflète dans le miroir parfait de l'étang. Autour, les esprits gardiens que seuls les cœurs sensibles savent voir virevoltent avec la grâce de jeunes filles. L'harmonie du pavillon d'argent apaise Aika. Ses meilleurs souvenirs sont ancrés à cette terre. Si sa vie canadienne tourne au cauchemar, elle pourra toujours trouver

refuge ici par la pensée, au pied des pins, sur l'une des pierres bienfaisantes du Ginkaku-ji.

Son âme est rappelée à son corps, dans la frugale salle des mariages de Victoria où son presque époux s'apprête à signer les papiers, lorsqu'un inconnu entre dans la pièce. Sa présence modifie sensiblement l'atmosphère du lieu. Aika réincarnée porte toute son attention sur lui. Plutôt grand pour un Japonais, svelte, il salue Kuma d'un geste de la main puis sourit furtivement à Aika. Ce geste-là, cet infime mouvement des lèvres accompagné d'une lueur dans les yeux de l'inconnu, cette minuscule seconde d'échange entre eux suffit à la réconforter. Par ce sourire, l'homme lui signifie que l'existence est riche en surprises, pour peu que l'on regarde du bon côté des choses.

Elle se redresse et, pour la première fois depuis son arrivée au Canada, respire à pleins poumons. Oui. Elle est forte. Elle tiendra. Tout cela, cette union de papier, le mensonge de Kuma, la séparation d'avec Kiyoko ne sont pas si graves. Elle n'a que dix-sept ans et la vie devant elle.

– Aika, je te présente mon ami, Hideki Matsuoka, dit Kuma, tout en posant la main sur l'épaule du mystérieux inconnu. Nous prendrons la route ensemble demain : Hideki conduit bien mieux que moi.

Elle réprime un sourire. Cette nouvelle réchauffe son cœur plus qu'elle ne le voudrait.

Les formalités achevées, ils quittent le port et marchent un long moment tous les trois, en silence, vers une destination dont elle ignore tout. Kuma porte sa valise. Elle a tant de questions à lui poser. Ne sachant par où commencer, elle se tourne vers Hideki :

– Kuma dit que vous conduisez : vous possédez une automobile ?

Les deux hommes éclatent d'un rire forcé.

– C'est un pick-up, mais il n'est pas à moi. On nous l'a prêté pour venir vous chercher.

– Un pick-up ? Mais...

Aika n'achève pas sa phrase. La bienséance nippone exige qu'elle n'insiste pas, afin de ne pas mettre son frais mari dans l'embarras. Ne pas lui faire perdre la face. Mais la déception lui ronge à nouveau les sangs : à l'évidence, la voiture et la grande demeure devant lesquelles il posait sur la photo envoyée pour la convaincre de l'épouser ne lui appartiennent pas. Une mise en scène. Une mascarade de plus.

– Nous allons rejoindre ton entreprise ? Où sont les bateaux ?

Kuma et Hideki rient à nouveau, cette fois sans entrain.

– Ce que je t'ai écrit est vrai, Aika : j'ai réussi dans la pêche, avec Hideki. Notre affaire tournait bien. Je gagnais beaucoup l'argent. Et puis...

Kuma est incapable de terminer sa phrase. Ses joues s'empourprent de honte.

– Et puis ils nous ont retiré la licence et le bateau, complète Hideki. Kuma et moi étions associés. Ils nous ont tout pris. Après des années à nous battre, nous avons dû repartir à zéro.

– Mais je ne comprends pas. Qu'avez-vous fait ?

Après un long silence, Kuma ajoute :

– Ils ont retiré la licence à tous les Japonais, même à ceux nés ici. Nous étions sans doute trop nombreux à pêcher les poissons.

Ils marchent vingt minutes encore, sans échanger un mot. Aika regarde droit devant elle, raide, s'efforçant de ne pas frôler le corps de son mari, déroutée par le regard insistant des hommes et des femmes qu'ils croisent. A-t-elle une marque sur le visage, un débris coincé dans les cheveux ? Est-ce en raison de son kimono ?

– Voici notre hôtel, annonce Kuma devant un immeuble de trois étages à la façade miteuse. Nous dormirons ici et prendrons la route demain matin, à l'aube.

Avant de prendre congé, Hideki les contemple tous les deux de la tête aux pieds, comme pour graver cet instant dans sa mémoire :

– Félicitations aux jeunes mariés !

Il y a encore, dans son sourire et la joie forcée avec lesquels il prononce ces mots, un message destiné à elle seule. Aika incline la tête sobrement. Elle voudrait l'implorer de rester avec eux pour quelques heures encore, ou même dix minutes ; elle ne veut pas être seule avec Kuma. Hideki hésite un instant, puis disparaît avant qu'elle ne trouve les mots pour le retenir.

La chambre est aussi piteuse que l'extérieur de l'auberge. Un lit minuscule aux draps rêches occupe l'essentiel de l'espace. La fenêtre donne vue sur une cour où une machine inconnue hoquette dans un insupportable raffut mécanique. Un paquet a été déposé sur la table de nuit, orné d'un nœud au rose défraîchi.

– C'est pour toi.

Aika l'ouvre sans envie. Il contient deux robes de coton épais, à l'occidentale.

– Là où nous allons, tu ne pourras pas porter de kimono.

Kuma prend ses mains, s'assoit avec elle sur le lit. Son visage est à quelques centimètres du sien. Elle cligne des yeux en respirant son haleine aigre. Les exhalaisons rances de sa veste. Elle n'a pas mangé depuis des heures mais n'a pas faim.

– Aika, je sais que ce mariage n'est pas celui que tu attendais. Que cette nuit de noces ne sera pas celle dont tu rêvais. Mais je te fais un serment : je travaillerai dur pour t'offrir une belle vie. Je suis un homme honnête, j'espère que tu sauras voir que mon cœur est bon.

– Je n'en doute pas, Kuma-San.

Elle chasse les larmes roulant derrière ses paupières. Tente de plaquer le visage du beau garçon de la photo sur celui de l'homme fatigué avachi près d'elle.

– En attendant, tu découvriras que je possède aussi une immense richesse, d'un tout autre ordre. Si la vie l'avait permis, je serais devenu conteur ou poète. Ma douce épouse, j'ai dans la tête un trésor d'histoires et

j'en aurai toujours de sublimes à t'offrir. J'aimerais t'en donner une ce soir, pour notre première nuit ensemble.

– Ah ?

Elle n'a retenu qu'une chose de ses propos : il n'a plus d'argent. Le reste glisse sur elle.

– Ces derniers mois, vois-tu, je me suis beaucoup inquiété pour les mangeurs de nuit.

Aika suppose que les mangeurs de nuit sont l'un de ces mystères canadiens dont elle ignore encore tout. Peut-être est-ce lié à la licence de pêche que l'on a retirée à son mari et à tous les Japonais ?

– Au Japon, nous avons les hotarus, ces petites lucioles que tu as sûrement observées au début de l'été, lorsque tu étais fillette. As-tu remarqué combien les Canadiens sont plus grands que nous ?

– Oui. À côté d'eux, nous avons l'air d'enfants.

– Pour les lucioles, c'est pareil. Ici elles sont gigantesques, si grandes qu'on les appelle les mangeurs de nuit. Après le coucher du soleil, les mangeurs de nuit grignotent l'obscurité de leurs bouches gourmandes : ce sont les points lumineux que l'on voit danser dans les bois. La journée, au lieu de se reposer sous l'écorce des arbres, comme nos hotarus, ils se désaltèrent de la brume de beauté. Tu n'es pas sans savoir que de toute belle chose portée par notre terre, il émane un parfum de grâce dont les mangeurs de nuit sont particulièrement friands.

– Quoi ?

Aika dévisage Kuma avec stupeur : se moque-t-il d'elle ? A-t-il bu pendant qu'elle se rafraîchissait dans la salle de bains ?

– Tu le constateras toi-même, lorsque nous serons arrivés à destination demain : la brume n'est jamais loin, en Colombie-Britannique. Mais ces derniers temps, la beauté se faisait rare, si bien que les mangeurs de nuit mouraient de soif. Ils envisageaient de partir pour d'autres contrées, alors je leur ai proposé un marché : « Lorsque mon épouse sera parmi nous, notre

petit coin du monde sera saturé de splendeur et d'élégance. Les brumes seront enivrantes et riches, si douces que vous serez rassasiés avant la demi-journée et pourrez somnoler tout l'après-midi en attendant votre festin nocturne. D'ici là, pourquoi n'iriez-vous pas vous reposer sur la voie lactée, là où il fait toujours sombre ? »

Les mangeurs de nuit ont accepté ma proposition. Tu as sans doute remarqué que, ces derniers temps, certaines étoiles clignent plus que d'autres ? Ce sont eux. Les mangeurs de nuit. Ils attendent ton arrivée, ma belle épouse. Demain, ils descendront des cieux pour te fêter.

Tandis qu'elle l'écoute, Aika entrevoit le genre d'homme qu'est son mari : un rêveur. Il est de ceux pour qui les mots et les histoires comptent plus qu'un toit solide au-dessus des têtes et un repas consistant sur la table. Il n'a pas les pieds sur terre et ne les aura sans doute jamais. Le succès de son entreprise de pêche relevait sûrement du hasard, ou bien de l'aide d'Hideki, mais certainement pas de ses talents d'homme d'affaires. Elle prend peur : Kuma emplira son cœur de phrases merveilleuses, mais quelles que soient ses promesses, ses rêveries auront toujours plus de poids que leurs besoins matériels et ses projets à elle. Les poètes font d'excellents amis, mais de piètres époux.

– Voilà une belle histoire pour les enfants, dit-elle.

– Les enfants, oui. (L'ombre d'une déception passe sur les lèvres de Kuma.) Peut-être la raconterai-je un jour à ceux que nous aurons.

Plus tard cette nuit-là, une fois les lumières éteintes, Kuma s'allonge sur sa jeune épouse et soulage, avec une maladresse empressée, le désir nouant ses entrailles depuis de long mois. Aika le laisse faire sans dire mot. Dans la moiteur obscure de la chambre, les larmes coulent sur ses joues. Voilà, songe-t-elle, c'est fait. Est-ce donc cela, l'amour ? Ce geste vif, dissimulé sous les draps, comme un coup de poignard honteux ? Les mots que sa mère

lui avait murmurés la veille de son départ lui reviennent à l'esprit : « Quoi qu'il arrive, Aika, il ne faudra surtout pas crier. »

Malgré la douleur déchirant ses entrailles, elle ne desserre pas les lèvres. Lorsqu'elle ferme les yeux, son esprit s'élève au-dessus de la chambre, puis de Victoria. Il traverse l'océan et se réfugie à l'abri du Ginkaku-ji, où les reflets de lune dansent comme des lames d'argent à la surface de l'eau.

OceanofPDF.com

5.

D'humeur sombre, Jack démarre le moteur du Bald Eagle et prend la direction de Loggers Creek, une minuscule bourgade battue par les vents océaniques, plongeant droit sur le canal. Les embruns balayent régulièrement l'artère principale, au bout de laquelle débute la seule route à deux voies reliant ce coin de la forêt au reste du monde. Les habitants des environs, fermiers, pêcheurs et bûcherons, se ravitaillent dans l'une des deux uniques rues du bourg. La première, Main Street, débute avec le restaurant du père Weston et s'achève par un petit concessionnaire automobile plus crasseux encore que son propriétaire, un fils de Madrilène à la peau tannée surnommé l'Espagnol. Entre les deux s'alignent une boutique de vêtements, un petit hôtel accueillant les saisonniers, la poste et une taverne que les habitants appellent « saloon », mais où l'on ne sert que de la limonade.

Plus étroite, Second Street abrite une échoppe vendant du matériel de pêche, une mercerie et l'épicerie de Beth, le principal lieu de vie sociale et de jaspinage de Loggers Creek, avec le chaste saloon.

Jack fréquente le village une à deux fois par mois pour se ravitailler en fuel, ou lorsqu'il lui manque quelques aliments de base. Parfois, il achète un peu de tabac, mais il évite de lire le journal. Auparavant, il préférait interroger l'épicière pour prendre le pouls du monde. Beth était douée pour lui restituer uniquement les nouvelles essentielles, lui épargnant les bavardages inutiles. « Y a-t-il quelque chose à savoir ? » lui demandait-il

chaque fois qu'il déposait ses achats sur le comptoir. « Pas cette semaine, Jack », répondait-elle le plus souvent.

Ou bien : « Toujours les mêmes histoires, Jack. »

« Rien de neuf, mais il paraît que ça barde sur le Vieux Continent. »

« L'Allemagne a déclaré la guerre à l'Europe. »

« Les Japonais ont attaqué les États-Unis. »

« Ils cherchent des hommes pour aller se battre. »

Depuis la fin de la guerre, il n'interroge plus la commerçante. Il a eu son quota de mauvaises nouvelles.

Jack est de ces hommes qui abhorrent les villes. Il y a déjà vécu, pourtant. Quelques mois. Très jeune, avec son père, avant que celui-ci ne rencontre Ellen et qu'ils partent s'installer dans la maison des hautes terres. Il a habité Prince Rupert mais n'en garde aucun souvenir. Aucun instinct. Lorsqu'il se rend à Vancouver pour le forum annuel où se retrouvent les cent cinquante creekwalkers de la région, il est heurté par le vacarme des hommes. Les bruits saturant l'air. Le fracas urbain des voitures, des machines, des pavés étouffant le sol. Les corps contraints et désaccordés. Chaque fois qu'il y met les pieds, il pense à cette phrase de Thoreau, l'auteur naturaliste qu'il relit durant ses longues nuits d'hiver : « La valeur des hommes n'est pas contenue dans leur peau : il n'est donc nul besoin d'être en contact physique les uns avec les autres. » Il ne saurait mieux formuler ce que l'insensé corps-à-corps des villes lui inspire.

À Vancouver, à Toronto, les citadins pensent que l'agitation est synonyme de vie alors ils courent, hurlent ; ils confondent la fin et les moyens. Convaincus que le mouvement est fertile, ils se perdent dans leur cavalcade insensée. Ils ont oublié l'harmonie. Celle que Jack recherche chaque fois qu'il remonte un ruisseau ou s'installe sur la rive en compagnie de ses chiens. Ce calme. Cette concentration habitant le monde sauvage qui n'est pas un silence mais une rectitude. Un flux vibrant où chaque chose est

à sa place, sans morale, c'est-à-dire sans jugement. Là, au cœur de la forêt battue par les pluies, Jack peut être lui-même.

Lorsque le tumulte bat un peu trop fort, il rejoint la maison des hautes terres. Elle est inhabitée, désormais. Il veille à ce qu'elle ne s'effondre pas, entretient la toiture, huile les gonds de la porte tous les ans. Quelques rares trappeurs s'y abritent parfois. Il aime cette idée, celle d'un refuge. Pour lui, pour les autres. Non loin de la maison, à une vingtaine de mètres du cerisier de Pennsylvanie planté quelques décennies plus tôt par la mère d'Ellen, un pétroglyphe est dissimulé sous une masse de lierre et de mousse. Une pierre gravée par l'un des peuples autochtones tsimshian, il y a plusieurs siècles.

– On dirait un visage, avait-il dit à Ellen, le jour où elle lui avait dévoilé sa présence.

– Oui. Celui d'un homme ou d'un ours.

Trois ans plus tard, ils enterraient ensemble le corps de Robert, le père de Jack, au pied du pétroglyphe.

Il amarre le Bald Eagle à l'un des pontons de Loggers Creek et fonce droit vers l'épicerie, prenant soin de ne croiser aucun regard. Il déteste être contraint d'engager la conversation, prendre des nouvelles des uns, des autres, des enfants dont il a oublié le nom, des vieillards qui, lui apprend-on, n'ont pas passé l'hiver.

– Qu'est-ce que ce sera pour toi aujourd'hui, l'ami ? demande Beth, lorsqu'il entre. (Elle désigne du menton la tarte aux fruits rouges exposée près du comptoir.) Elle vient de la ferme des Robinson. Leurs pâtisseries sont aussi peu présentables que la grosse Mabel, mais fais-moi confiance, tu n'auras jamais rien goûté d'aussi délicieux.

Il apprécie le franc-parler de cette femme au physique épais, grande comme un homme, souvent rude. Il n'en faut pas moins pour tenir un tel commerce seule, assurer les livraisons été comme hiver auprès des fermes les plus éloignées, celles où les vieux ne peuvent plus se déplacer. Beth n'a

jamais voulu de mari, elle n'a besoin de personne. Elle fait partie des indomptables. Elle et Jack ont cela en commun.

– Mets-m'en donc une part de côté. Je prendrai aussi du café, dix boîtes de haricots et de la corde, pour le Bald Eagle. Sais-tu qui chasse, dans les parages ? J'ai entendu tirer, hier.

Il ne mentionne pas les tripes d'ours découvertes près de la rivière.

– Ah. Tu n'aurais pas tardé à l'apprendre, de toute façon : Eugène et Larry sont rentrés du front. Trois ans sans eux, c'était trop beau pour durer. Figure-toi qu'ils ont ouvert un lodge près de l'ancienne conserverie. Ces dernières semaines, ils ont retapé l'un des bâtiments et l'ont baptisé le Bear & Wolf. Leur cousine Cathy y travaille comme cuisinière. Je n'aimerais pas être à sa place. Un paradis pour chasseurs, ouvert toute l'année : pas le meilleur endroit du monde pour une femme, si tu veux mon avis.

– Hum, maugrée Jack. J'avais déjà compris qu'ils étaient revenus.

– Je savais que tu adorerais. Il paraît que beaucoup d'anciens soldats, comme les frères Davis, sont demandeurs. Que la chasse les défoule. M'est d'avis qu'la guerre les a rendus un peu barjots. Joe Miller est rentré, lui aussi. Il avait déjà l'air frappé avant de partir, c'est encore pire maintenant. Walter le modère un peu, quoiqu'il soit tout aussi timbré que lui. Pas étonnant, après tout : tous les quatre ont grandi à Doom Hill. La ferme maudite.

En son temps, le père d'Eugène et Larry, Charles, accompagnait lui aussi des chasseurs de trophée tout droit débarqués de l'Est, Toronto, Ottawa ou plus souvent encore, des États-Unis. Des hommes souvent riches, venus jusqu'aux confins de la forêt pluviale afin de tuer orignaux, loups, couguars et surtout, des ours. Massacrer pour le frisson. Faire couler le sang animal pour se sentir vivants. Jack n'a jamais compris pourquoi ôter la vie emplît le cœur de certains d'une telle jouissance.

– Tu sais ce que j'en pense, Beth.

– C’est précisément pour cela que je te préviens : ils vont chasser dans ta zone. Ils ont déjà eu quelques soucis avec les creekwalkers du Sud.

– Hum.

– Tiens-toi loin d’eux, Jack. Ils sont dangereux.

Il hoche la tête, l’air absent. Pressée de chasser l’ombre passant sur son visage, Beth change de sujet.

– Tu as vu Ellen, récemment ?

– Non. On ne se parle plus beaucoup.

– Je ne veux pas me mêler de votre vie, mais tu devrais passer la voir. Ne pas savoir ce qui est arrivé à Mark, cette attente... Cela doit être insupportable pour elle. Pour toi aussi : depuis son départ, tu as pris un sacré coup de vieux. Tu fais bien dix ou quinze ans de plus que ton âge. Ellen et toi avez besoin l’un de l’autre, plus que jamais.

Il acquiesce, paie, oublie la part de tarte sur le comptoir. Il tourne dans Main Street et rejoint le port avec la désagréable sensation d’être observé. Il accélère le pas afin de regagner son bateau, tout en méditant sur les informations délivrées par Beth. Il ne pourra jamais rien contre des hommes comme Eugène et Larry. Un combat perdu d’avance. Mais il peut au moins garder un œil sur eux.

Avant de rejoindre le canal, il prend la direction de la vieille conserverie, là où les frères ont installé leur lodge. Afin de voir à quoi l’endroit ressemble, de loin. Les Davis ne doivent pas le repérer : ils prendraient cela pour une provocation.

Il amarre le Bald Eagle près d’un kilomètre en aval du lodge, à l’un des pontons branlants autrefois utilisés par les ouvriers chinois. Chaque matin, un contremaître les acheminait dans une embarcation surchargée depuis le campement sommaire où ils logeaient, au nord de la baie.

En chemin, Jack en profite pour inspecter l’estuaire de la rivière noire. Six ans auparavant, Black Silver, la mine de cuivre à ciel ouvert, une cinquantaine de kilomètres en amont, avait déversé des litres d’eau souillée

dans le fleuve. Elle contenait du cyanure, mais les propriétaires n'avaient jamais reconnu leurs torts. Depuis, les saumons cohos avaient pratiquement disparu. Un désastre. Jack avait décrit les dommages occasionnés à son ministère de tutelle, qui promit d'envoyer ses fonctionnaires inspecter la mine. Puis la guerre avait éclaté. Les budgets du département de la pêche avaient été temporairement suspendus. L'accident avait été classé. Il observe l'eau un long moment. Propre, en apparence. Combien de temps faudrait-il avant que la pollution ne disparaisse complètement ? Si tous les saumons nés ici sont morts, l'espèce saura-t-elle repeupler la rivière noire ?

De l'autre côté de la rive, la mélodie des oiseaux baisse subtilement d'un ton, révélant une présence. Jack le sent. Buck aussi : son corps est entièrement tendu, les oreilles dressées, prêt à bondir, tandis qu'Astrée cesse de fouiller la grève, soudain immobile. Jack pose la main sur la chienne, fouille l'ombre du regard. Dans l'entrelacs de troncs et de fougères hautes, une paire d'yeux le fixe avec intensité, puis s'évapore presque aussitôt. Il avance vers la rive, examine la végétation : rien. Il est pourtant certain que quelques secondes plus tôt, une jeune femme ou peut-être un garçon se tenait là, à l'observer, dissimulé dans les ronces.

THE LOGGERS REPORTER

De mystérieux vols dans la vallée reportés

Lundi, le bureau local de la gendarmerie royale du Canada a fait état d'une série de vols commis ces dernières semaines, principalement chez des fermiers de la région. Le dernier en date a eu lieu dans une exploitation isolée, non loin de Loggers Creek.

Dépêchés sur les lieux, l'officier Paul Smithson et son adjoint Mark Thomas, du bureau de Loggers Creek, ont observé des traces de pas suspects près des clapiers, où quatre lapins ont été dérobés. « Le plus étrange est que mon chien n'a rien entendu », a déclaré George Wilson, le propriétaire. « J'ai aperçu la silhouette de trois hommes, peut-être quatre. »

Quelques jours plus tôt, des larcins ont également été signalés non loin. Les Robinson, un couple vendant des pâtisseries en plus de leur activité agricole, se sont fait dérober une partie des tartes aux myrtilles qu'ils s'apprêtaient à livrer en ville.

Un grossiste a également été visité. « Ils ont pris des cordes, des couteaux et ont saccagé une partie de l'entrepôt sans raison : ce sont des sauvages », a déclaré la victime.

L'un de ses voisins préférant garder l'anonymat a suggéré une piste : « Ce sont peut-être des Japonais, revenus pour récupérer leurs affaires ou se venger. » L'officier Smithson appelle à la plus grande vigilance. Les coupables sont probablement armés.

OceanofPDF.com

6.

Le chef du village est fier des deux fils que lui a donnés son épouse avant de mourir. Leurs yeux brillent d'intelligence. Leurs visages ont la beauté de la lune, tandis que leurs muscles ont la puissance féline des grands hommes de la lignée. Oui, le chef a la poitrine gonflée d'orgueil chaque fois qu'il pose les yeux sur la tignasse sombre de ses deux garçons.

Du moins jusqu'au jour où, l'été venu, ces derniers refusent soudain de participer à la pêche au saumon. Plutôt que d'attraper les poissons et de les mettre de côté pour le village, ils s'adonnent à un rituel étrange : ils jettent leur prise au ciel afin de nourrir les aigles. Ils lancent les saumons toujours plus haut, tandis que des rapaces toujours plus nombreux approchent afin de les saisir au vol, dans un festin joyeux. Quelques-uns perdent des plumes avec lesquelles, le soir venu, les frères fabriquent des flèches, dont ils remplissent des boîtes entières.

Leur attitude éveille une colère teintée de déception chez leur père.

– Pourquoi désobéissez-vous ? Quels esprits mauvais vous possèdent donc ?

Lorsque la forêt se couvre d'un voile blanc et que les créatures de soleil se retirent pour hiberner, le village se prépare à vivre, comme chaque hiver, sur ses réserves : saumon séché, baies, sureau et groseilles mixés avec de la graisse. Pour une raison que tous ignorent, les deux garçons refusent de se nourrir. Ils n'avalent rien, ni saumon, ni baies. Ils se contentent de continuer à fabriquer des flèches.

Malgré le jeûne des enfants, les réserves censées permettre au village de tenir au moins trois mois sont épuisées en huit semaines. Alors, le chef décide de partir en quête de terres riches en gibier.

– Levons le camp tous ensemble, mais laissons là ces deux garçons bons à rien, ordonne-t-il, laissant derrière lui ses fils, ainsi que leur grand-mère et un enfant esclave trop chétif pour suivre le groupe.

Abandonnés à leur sort, c'est-à-dire à une mort certaine, les enfants, l'esclave et la vieille femme se serrent autour du feu, affamés et tristes.

Un matin, l'un des frères aperçoit un aigle retournant le sable près de la rivière.

– Allons voir ! propose-t-il aux autres, intrigués.

L'aigle s'éloigne avant qu'ils n'approchent. À l'endroit où l'oiseau s'était posé, ils découvrent une truite.

– Rapporte-la au camp et cuis-la, demandent-ils à l'esclave.

Lorsque le repas est prêt, les deux frères n'avalent rien, insistant pour que leur grand-mère et l'enfant minuscule reprennent des forces.

Le lendemain, un glatissage les attire à nouveau près de la rive : deux aigles chahutent autour d'un merlu. Comme ils l'ont fait la veille, les garçons le récupèrent pour en nourrir l'esclave et la vieille femme.

Les jours suivants, et ce durant des semaines, les enfants découvrent chaque matin du saumon, du flétan, du merlu et bientôt des phoques, des lions de mer et même de petites baleines. Désormais, chacun des quatre survivants mange à sa faim. Ils consacrent leur journée à sécher les aliments qu'ils ne consomment pas, à récupérer la graisse des poissons, la peau, les écailles, afin de se constituer des réserves suffisamment importantes pour leur permettre de tenir tout l'hiver, et même au-delà.

Les aigles glatissent autour du camp avec joie, les frères dansent avec eux : désormais, ils sont liés à ces animaux par la force de l'invisible. Parce qu'ils les ont nourris durant l'été, les majestueux oiseaux aident à leur tour les frères à survivre à l'hiver.

Un midi, tandis que le pâle soleil lutte en vain pour réchauffer la terre glacée, l'un des frères tue deux mouettes et fait une proposition à l'autre :

– Enfilons leur peau pour aller voir comment va notre tribu.

Les garçons changés en oiseau volent longtemps au-dessus des terres, jusqu'à apercevoir, sur l'un des affluents de la rivière Skeena, un canoë où trois esclaves de leur tribu, très amaigris, pagaient péniblement. Pris de pitié, les frères retournent au camp et rapportent deux lamelles de phoque séché, qu'ils jettent aux misérables.

– Des mouettes lançant du phoque séché ? Voilà qui est bien étrange, déclare le chef du village, lorsque ses hommes lui rapportent l'anecdote.

Traversé par un étrange pressentiment, il leur ordonne alors :

– Retournez voir à l'ancien village si mes fils et leur grand-mère ont survécu.

Les trois compères obéissent. Arrimant leurs embarcations près du camp, ils découvrent avec stupeur les maisons débordant de saumon fumé, phoque, lion de mer, flétan, merlu. Ils pensent d'abord souffrir d'hallucinations engendrées par les privations. À nouveau pris de pitié, les frères les invitent à entrer.

– Mangez tout ce que vous voulez, à votre faim et au-delà. En revanche, nous vous interdisons d'emporter de la nourriture et de dire à notre père que nous sommes en vie. Tout cela doit rester secret. Donnez-nous votre parole !

Les esclaves affamés dévorent tout ce qu'ils peuvent puis prennent le chemin du retour, le ventre tendu d'avoir trop mangé. L'un d'eux, ne pouvant se résoudre à ne rien rapporter à sa fille torturée par la faim au nouveau village, a malgré tout subtilisé une minuscule tranche de saumon fumé.

– Votre fils est mort, il n'y a plus rien là-bas, mentent les trois compagnons lorsque le chef les interroge.

La nuit venue, l'esclave glisse la tranche de saumon entre les lèvres de sa fille. Mais celle-ci est affamée depuis si longtemps qu'elle est incapable d'avaler et s'étouffe avec l'aliment. Les cris de l'esclave réveillent le reste du camp. Découvrant la fillette en train de s'étouffer, l'une des femmes plonge ses longs doigts fins dans la bouche de l'enfant et en sort le poisson.

– D'où vient cette nourriture ? s'étonne le chef, découvrant le morceau.

Le père éclate en sanglots et révèle la vérité :

– Vos fils ont survécu et disposent de quantités extraordinaires de poisson, viande, graisse. Mais ils ne souhaitent pas que vous le sachiez.

Le lendemain, la tribu rembarque sur les canoës. Le chef prépare des paroles d'excuse. Les plus prestigieux pêcheurs parent leurs filles de bijoux afin de les offrir en mariage aux frères, espérant susciter leur clémence et leur pardon.

Lorsqu'ils accostent, les deux garçons sont d'abord fous de colère. Ils n'écoutent pas les mots du chef, ils refusent de regarder les filles tristement accoutrées : cette tribu qui les a abandonnés à la mort ne mérite aucune merci.

La nuit tombe. Les aigles planent autour du camp, tenant les villageois affamés à l'écart. Lorsque les étoiles brillent haut dans le ciel, les frères interrogent leur grand-mère :

– Que devons-nous faire, comment convient-il d'agir ?

La vieille femme fume un peu de tabac et se contente de répondre, en posant la main sur sa poitrine :

– La réponse est en chacun de vous. Vous la connaissez déjà.

Les frères se retirent pour échanger. Pour la première fois, un désaccord se forge entre eux. Le vent de l'aube leur souffle que la forêt en a décidé ainsi : désormais, leurs chemins vont se séparer.

Lorsque le soleil se lève, l'aîné rassemble ses affaires et quitte le camp, refusant d'accorder son pardon au père qui les a abandonnés. La moitié des aigles part avec lui.

L'autre frère accepte que les villageois reviennent et prend pour épouse l'une des filles de pêcheurs. Estimant qu'il a failli à protéger les siens, son père lui cède sa place. Le fils devient un chef de clan juste et respecté, que désormais tous appellent Petit Aigle.

Chaque hiver, durant les longues nuits où sa tribu dort d'un sommeil profond et apaisé, Petit Aigle rejoint la forêt pour retrouver son frère que, dorénavant, chacun connaît sous le nom d'Aigle Seul. Ensemble, ils glatissent quelques instants puis jettent des morceaux de saumon fumé vers le ciel, afin de remercier les fidèles oiseaux à qui ils doivent la vie.

*
* *

Enfants, Mark et Jack consacrent plusieurs heures par jour à la pêche au saumon. Ils n'oublient jamais de garder quelques morceaux pour les rapaces.

– Jetons-les au ciel, comme dans l'histoire ! Accrochons-les aux arbres, le plus haut possible, pour que seuls les aigles puissent les trouver ! s'enthousiasme Jack, aidant son cadet à rejoindre la cime d'un pin.

– Plus haut ! Encore plus haut !

Chaque lendemain, lorsqu'ils reviennent, les morceaux ont disparu.

– Regarde, ici, une plume ! Les aigles nous l'ont laissée, pour les flèches.

Le soir, près du feu, Robert enseigne à ses fils la fabrication des flèches : comment sélectionner le bois adéquat, les os ou pierres à tailler pour former la pointe, les fibres végétales à tresser pour lier l'ensemble. Les deux frères étudient la technique de leur père tout en rêvant aux aigles. À quoi ressemble la forêt, vue des nuages ? Quels esprits permettent d'enfiler la peau d'une mouette pour rejoindre le ciel ? S'ils étaient abandonnés, eux

aussi, accepteraient-ils de partager leurs réserves avec les villageois affamés, au cœur de l'hiver ?

– Sûrement pas, tranche Jack, un soir de lune rousse.

Robert et Ellen rapiècent des vêtements, tandis que les garçons se gavent des baies cueillies quelques heures plus tôt.

– Pourquoi ? lui demande Mark.

– Ils ont été cruels. Ils ne méritent aucun pardon.

– Moi, je les laisserais revenir. Le chef reconnaît qu'il a eu tort et cède sa place à son fils. C'est un geste noble et une revanche suffisante pour Petit Aigle.

– Le chef et les villageois ont révélé leur vraie nature en tournant le dos aux leurs dans les moments difficiles : ils sont mauvais. Comment supporter de vivre avec eux, après cela ? Impossible. Qui te dit qu'ils ne recommenceront pas à la moindre occasion ?

Jack et Mark débattent un long moment. Lorsque l'heure du coucher approche, Ellen interrompt sa couture pour conclure :

– Les deux frères ne posent pas le même regard sur la question, mais en dépit de cela, ils restent proches. Voilà ce qu'il convient de retenir de cette histoire : les désaccords ne doivent jamais vous empêcher de vous aimer très fort.

Elle pose un baiser sur le front de Mark en murmurant, si bas que lui seul peut l'entendre :

– Mon Petit Aigle.

1928

Aika perd les eaux à l'instant où elle achève de laver la dernière assiette. Le liquide chaud coule entre ses jambes. Elle observe la flaque grossissant à ses pieds, d'abord incrédule. Puis agacée. *Oh non, pas maintenant, pas comme ça.* Elle n'a pas eu de contractions, aucun signe avant-coureur, juste une petite gêne au coin de l'aîne depuis le réveil, à peine douloureuse.

Elle est seule dans le camp de bûcherons. Les hommes sont partis après le petit déjeuner qu'elle a cuisiné pour eux avant le lever du soleil. Un jour comme les autres. Aika a travaillé tout au long de sa grossesse, matin, midi, soir, aux cuisines, dimanche compris. Parmi les nombreux détails que Kuma avait omis de mentionner avant leur mariage, il y avait celui-ci : pendant qu'il couperait du bois toute la journée avec les autres hommes, elle devrait travailler elle aussi. Elle serait la seule femme du camp, chargée de les nourrir tous, quinze Japonais immigrés et gagne-petit. La tâche a terrassé ce qu'il restait de ses rêves. Depuis leur arrivée, elle n'a plus le temps de prendre soin de ses cheveux, ni de son visage. Ses mains ont perdu leur douceur perlée de citadine. Sa seule distraction se résume aux cours d'anglais que lui donne Hideki après le service du soir, unique rayon de soleil de son morne quotidien.

Anticipant les remarques acerbes que le contremaître ne manquera pas de lui asséner lorsqu'il découvrira l'état de la cuisine, elle entreprend d'éponger l'eau poisseuse jaillie de son corps. Un éclair de douleur foudroie sa colonne vertébrale avant qu'elle ne commence. Elle n'a aucune idée de la façon dont se déroule un accouchement mais à l'évidence, le bébé s'apprête à débarquer. Elle sort en claudiquant, erre un moment entre les baraquements. Le médecin le plus proche est à plusieurs heures de route. Qu'est-elle censée faire ? Elle maudit Kuma de ne pas s'être montré plus prévoyant. Une vague de braise broie ses reins et remonte dans son abdomen. Est-ce cela que les femmes appellent les contractions ?

Mue par un instinct atavique, elle s'enfonce dans les bois. Au Japon, durant leur court séjour à la ferme, elle avait vu leur chatte mettre bas. Les miaulements déchirants de la féline réfugiée au fond de la grange l'avaient alertée. Elle l'avait observée avec une fascination mêlée de dégoût s'allonger sur le côté, se contracter et expulser, en quelques mouvements, deux chatons gluants qu'elle avait ensuite léchés abondamment. Les humains viennent-ils au monde de la même façon ? Elle l'ignore, mais à cet instant, son corps lui dicte que la gravité aidera l'enfant à descendre. Elle ôte sa robe de lin pour ne pas la tacher, s'accroupit au pied d'un cèdre et pousse de toutes ses forces. Elle puise au plus profond de ses cellules l'énergie lui permettant de tenir tête à la douleur pulsant par vagues dans son dos.

– Aika ! Tu es là ?

Elle se fige, tente de glisser derrière l'arbre, mais ses jambes ne répondent plus. Son corps s'ouvre sous elle pour permettre au nouveau-né de paraître au monde.

– Aika !

Quatre des bûcherons alertés par ses cris, dont Kuma et Hideki, ont abandonné leur travail pour courir la retrouver. Ils ont fouillé le camp avant

de la découvrir là, à demi nue, accroupie. Chacun d'eux détourne le regard, révolté.

Elle leur hurle de déguerpir, foudroyée de honte. Les deux premiers ouvriers prennent leurs jambes à leur cou. Hideki tourne le dos, bégaye quelques mots, puis file chercher des serviettes dans les dortoirs. Kuma reste là, incapable d'agir, terrorisé et fasciné par le spectacle de son épouse donnant la vie sous ses yeux. Le bébé sort d'un coup, comme les chatons gluants. Aika coupe le cordon seule, tend l'enfant à Hideki revenu les bras chargés de linge, puis se rhabille dans un hoquet de larmes.

– Une petite fille, murmure Hideki.

Elle refuse de tenir l'enfant. Kuma glisse un bras sous son épaule et l'aide à regagner le camp.

Le lendemain, lorsque la jeune mère a récupéré quelques forces, Kuma insiste pour baptiser le nouveau-né de deux prénoms : Hannah, pour faciliter son intégration dans le pays, et Hoshiko, Enfant des étoiles en japonais, afin qu'elle n'oublie pas ses racines nippones. Hannah Hoshiko. Aika accepte. Le choix du prénom l'indiffère. Elle voulait un garçon. Elle rêvait de donner la vie entourée de femmes bienveillantes, drapée dans les draps propres d'une clinique réputée ou bien chez elle, auprès de sa mère et sa sœur. Elle désirait graver cet événement dans sa mémoire comme le plus bel instant de sa vie après son mariage, mais rien de cela n'est arrivé. À cause de Kuma. À cause des lettres où il lui a caché la vérité. Un haut-le-cœur la renverse. Chaque fois qu'elle posera les yeux sur sa fille, Aika sera submergée par la honte.

8.

Ellen prie sous le crucifix lorsque Jack la rejoint dans l'église. Sa tête est inclinée vers ses mains jointes. Le rideau soyeux de ses longs cheveux noirs couvre son dos. Ses lèvres récitent des incantations muettes. Jack observe un long moment la façon dont ses yeux s'agitent derrière ses paupières, le tressautement de ses doigts. Il ignore si Ellen a eu des nouvelles de Mark depuis leur dernier échange. Si elle lui en veut encore de ne pas l'avoir accompagné au front. Lors de sa visite à l'épicerie, Beth lui a rappelé qu'ils ont besoin l'un de l'autre, plus que jamais. Pourquoi a-t-il si peur de l'approcher ?

Longtemps, les habitants de Hoon Bay, le village amérindien situé à neuf kilomètres de Loggers Creek, n'avaient pas compris pourquoi l'une des leurs, une Gitga'at, avait soudain quitté leur communauté pour suivre un homme blanc – l'un de ces pêcheurs au corps poisseux comme les algues abandonnées par la marée, déjà père d'un enfant sans mère. Que lui avait-il promis pour la séduire ? Qu'allait-il faire d'elle ? Ellen s'était contentée de dire à ses parents : « Robert sait ce que beaucoup des nôtres ont oublié. Il a reçu la lumière. »

Sept ans plus tard, elle était revenue au village. Sans l'homme blanc, mais avec l'enfant au sang mêlé qu'ils avaient eu ensemble, Mark, et son demi-frère aîné, Jack. « Robert est mort », avait-elle annoncé sans en

dévoiler plus. Elle s'était reposée quelques jours auprès des siens, puis était repartie avec les deux enfants vers la maison des hautes terres.

Edgar, le soignant aux talents particuliers, lui avait pourtant assuré qu'ils pouvaient rester tous les trois à Hoon Bay. La veille, il avait observé l'océan bleuté de la nuit. L'hiver, particulièrement rude cette année-là, avait durci la terre comme une langue de fer. Les épinettes s'inclinaient sous le poids de la neige, telles des âmes en peine. L'étoile de l'ours scintillait avec une intensité étrange, semant de la poudre d'argent sur les cristaux de glace. Edgar avait compris les signes : Jack était un enfant différent. Il bénéficiait de certaines dispositions. « Nous le traiterons comme l'un des nôtres. Tu as ma parole, Ellen. »

Mais l'argument ne fit pas le poids face à la résolution de la jeune femme. Elle désirait préserver Mark le plus longtemps possible. Lui épargner ce que l'on infligeait aux enfants autochtones en âge d'être scolarisé lorsque le gouvernement les repérait. S'ils restaient à Hoon Bay, ils prendraient Mark. Oui, elle le protégerait, comme elle le ferait avec Jack, l'enfant différent. Elle l'aiderait à cultiver sa particularité. Elle l'aimerait comme un fils. Telle était sa mission. L'énergie singulière irriguant les hautes terres lui donnerait la force de l'accomplir.

Aujourd'hui, elle est convaincue d'avoir échoué. Pour tous les deux.

– Ellen ?

Jack pose une main sur son épaule. Les muscles d'Ellen se crispent sous sa paume. Elle interrompt un instant son incantation muette puis la reprend, ignorant sa présence. Sa façon à elle de le punir. Depuis le départ de Mark, ils sont comme des étrangers.

Il hésite un instant à caresser ses cheveux, comme il le faisait autrefois, à l'époque où tout était simple entre eux. Spontané. Mark et lui se serraient contre elle chaque soir, cherchant la chaleur de son corps, baignés dans la

douceur du feu, tandis qu'elle leur racontait les légendes tsimshian que sa propre mère lui avait transmises.

– Ellen, répète-t-il. Je suis là.

Elle se raidit, un peu plus encore. Il se retire à pas feutrés, le cœur fendu.

Edgar l'attend à l'extérieur, sur le ponton de bois. Jack secoue la tête lorsqu'il le rejoint :

– Toujours pas, murmure-t-il.

Le soignant lui tend la main, puis l'attire à lui pour le serrer dans ses bras.

– Sois patient, dit-il, avant de retourner vers l'église.

Robert. Mark. Ellen. Tous ceux à qui Jack tient lui sont brutalement arrachés par le sort ou bien s'éloignent doucement. Rien de pire que perdre ceux que l'on aime car on ne sait plus comment leur dire l'essentiel. Car on ne sait plus lire en eux les émotions précédant la parole. Autrefois, Ellen et Jack partageaient une langue commune au-delà du mot, mais ce lien entre eux s'est dissous.

Voilà pourquoi il préfère la solitude de la forêt à la compagnie des hommes. Les animaux, eux, ne se laissent jamais flouer par l'enjolivement des sentiments. Ils ne sont pas aveuglés par les histoires dont les humains se bercent. Ils voient clair en nous. Jack n'aspire à rien d'autre qu'à cette simplicité. Cette vérité brute. C'est toujours elle qui l'a guidé avec les hommes, en vain – la vérité brute ne lui fut d'aucune utilité pour dissuader son frère de partir.

– Aller te battre, toi ? lui avait-il lancé sur la jetée où il l'avait retrouvé.

Depuis la nuit de l'incendie, il n'avait pas cessé de le chercher, inquiet qu'il lui soit arrivé quelque chose. Ou qu'il ait commis une nouvelle bêtise, plus grave encore. Ces derniers temps, il les enchaînait.

– Oui, moi. Me battre. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Au début de la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement fédéral n'avait pas encore rétabli la conscription et appelait les volontaires à s'engager pour rejoindre le front. Mark avait choisi de s'inscrire.

– Pourquoi risquer ta peau pour ce pays à qui nous ne devons rien ?

– Tu parles comme si tu étais des nôtres.

Mark lui avait jeté un regard froid. Jack s'était tu, blessé. Le jeune homme dur et fermé se tenant en face de lui n'était plus le garçon avec qui il avait grandi.

– Tu as raison. Je ne suis pas des vôtres. J'ignore ce que tu as vécu pendant ces années où tu étais loin de nous. Reste pour Ellen, alors.

– Tu es là, toi. Tu le seras toujours. Tu te souviens du conte de notre enfance ? Finalement, c'est toi Petit Aigle. Celui qui reste auprès des siens. Et moi je suis celui qui part, seul. J'ai besoin de me prouver ce que je vauds, Jack. De comprendre qui je suis.

Mark avait coupé court à la conversation et quitté son frère. Depuis qu'il était rentré de l'école des Blancs, six ans après son départ, il n'était plus le même. Il n'avait raconté à personne ce qu'on lui avait infligé, là-bas. À quoi bon ? La honte salissait tout, désormais. Il lui fallait partir le plus loin possible, peu importe si c'était pour se battre. Il n'avait pas d'argent, pas de projet : l'armée le nourrirait et lui fournirait un but. Loin de la Colombie-Britannique, il pourrait recoller les morceaux de ce qu'il restait de lui. Peut-être.

Le jour de son embarquement, Jack avait su qu'il ne reverrait jamais son frère.

1933

Aika a peur de sa fille.

Quelque chose cloche chez cette gamine née comme une louve, aux yeux si grands qu'ils semblent prêts à dévorer le monde. Tant qu'Hannah Hoshiko ne marche pas encore, Aika la pose dans un coin de la cuisine, sur un tas de serviettes. Pendant qu'elle travaille, elle s'efforce d'ignorer le regard de la petite posé sur elle, avide. Insupportable. Car Hannah observe tout. Elle enregistre. En été, elle s'allonge dans les herbes à la lisière du camp et étudie les fourmis, les pierres, les racines. Elle se régale du petit manège des insectes pendant des heures, bougeant à peine, silencieuse, si bien que sa mère cesse rapidement de la surveiller : elle la retrouve toujours à l'endroit précis où elle l'a installée deux heures plus tôt.

Les premiers mois de la vie d'Hannah se déroulent ainsi, entre la cuisine et les hautes herbes. Bientôt elle fête ses un an, puis deux, puis trois. Elle contemple, joue, mais ne prononce pas un mot, jamais. Aika en vient à penser que sa fille est attardée.

Tout change le jour de son quatrième anniversaire. La petite se dresse sur ses jambes, attrape le coude de sa mère et lance, dans un anglais parfait :

– Maman, est-ce que je peux jouer dehors ?

Puis ajoute, dans un japonais tout aussi impeccable :

– Est-ce que je peux donner un bout de poisson aux fourmis ? C’est leur plat préféré, comme Papa.

Aika se fige. Elle regarde la fillette d’un air inquiet.

– Maman, ça va ? lui demande celle-ci avant de s’écarter, effrayée par l’horreur déformant les traits de sa mère.

Hannah Hoshiko n’a pas parlé plus tôt car son cerveau assimilait l’anglais et le japonais simultanément. Aika pourrait en être fière : la petite est déjà bilingue. Mais elle y voit plutôt la confirmation du caractère anormal de l’enfant. Le japonais est une langue difficile, sa structure est radicalement différente de celle de l’anglais... Quel genre de petit monstre est capable d’apprendre les deux aussi vite ?

Un génie, pense Kuma, la poitrine gonflée de fierté. Du jour où elle parle, Hannah devient son principal centre d’intérêt. Il lui consacre chaque minute de son temps libre. Le dimanche, il l’emmène en forêt, laissant Aika seule en compagnie d’Hideki, avec qui elle perfectionne son anglais – à la grande joie, honteuse et secrète, de celle-ci. Il hisse la fillette sur ses épaules et lui raconte l’histoire des valeureux samouraïs qui, autrefois, se battaient avec honneur, loyauté et courage. Ces flamboyants guerriers qui, à l’approche de la défaite, préféraient plonger dans l’océan pour s’y noyer plutôt que d’être tués par les lames ennemies.

– Beaucoup d’entre eux se sont réincarnés en crabe. Aujourd’hui encore, les pêcheurs qui découvrent dans leurs filets un crabe dont la carapace évoque un visage humain le rejettent immédiatement à l’eau, de peur d’être attaqués par un ancien samouraï.

Kuma lui parle des mangeurs de nuit, également. Il lui raconte l’histoire des semeurs d’espoir, ces oiseaux aux plumes aussi rougeoyantes qu’un coucher de soleil, à qui les dieux ont jeté un sort :

– Ils ne peuvent pas se poser, jamais, alors ils dorment en volant et se nourrissent de miettes de nuage. Sais-tu pourquoi, Hannah ? En leur interdisant d’approcher le monde des hommes, les dieux se sont assurés que

leurs rêves ne seraient jamais brisés. Mais chaque fois que l'un de ces oiseaux perd une plume, il sème un peu de ses rêves ici-bas.

Il lui apprend les rudiments des mathématiques à l'aide des livres d'Hideki, « parce que savoir compter est la meilleure façon de ne jamais se faire voler par qui que ce soit, Hannah ». Il lui enseigne les mots japonais sans équivalent dans d'autres langues. Komorebi : les rayons du soleil jouant dans les feuillages. Kogarashi : le vent froid annonçant l'hiver. Wabi-sabi : la beauté résidant dans l'imperfection. Natsukashii : la nostalgie heureuse des temps révolus. Il lui apprend les mots d'anglais qui n'existent pas en japonais : dépaysement, frileux, se recroqueviller.

– Tu sais ce que cela veut dire, Hannah Hoshiko ? Que les peuples qui ne partagent pas la même langue ne pensent pas de la même façon. Cela signifie aussi que les mots ont le pouvoir d'inventer le monde. N'est-ce pas merveilleux ? Souviens-toi toujours de cela, mon enfant. Peu importe ce que la vie t'arrache : tu pourras toujours le lui reprendre avec les mots.

Les mois passent. Hannah grandit, entourée de bûcherons souvent épuisés par leur journée de travail, d'une mère absente, d'un père fantasque et d'un oncle – c'est ainsi qu'on lui présente Hideki – qui devient son professeur de lecture. Elle grimpe aux arbres, recense les aiguilles des pins, lit. Elle compte les heures chaque jour en attendant le retour de son père. Lui seul semble conscient que le monde est plus large que ce que nos yeux savent percevoir. Qu'il existe une réalité autre que celle des hommes.

Absorbé par sa fille, Kuma s'éloigne de son épouse. Il veut croire que son dévouement envers Hannah touche Aika, nourrit l'attachement qu'elle a pour lui à défaut d'un véritable amour. Mais il se trompe. Ces deux-là sont trop différents pour se comprendre. Si Aika se réjouit des heures que Kuma consacre à leur enfant, c'est uniquement parce que cela lui libère du temps pour étudier auprès d'Hideki.

Maintenant qu'elle maîtrise les rudiments de l'anglais, le jeune homme s'est mis en tête de lui enseigner les subtilités de la grammaire et de l'initier

à la culture anglo-saxonne. Se tenir tout près de lui quelques dizaines de minutes chaque soir, après les corvées, observer ses lèvres s'agiter dans cette langue étrange éclaire ses journées et réchauffe le corps d'Aika. Lorsqu'ils sont assis l'un en face de l'autre pendant la lecture, elle se sent vivante. Tout devient plus vrai. Plus beau. Elle répète les mots qu'il lui enseigne en baissant les yeux. Elle redoute de croiser son regard, de peur de déclencher quelque chose. Un séisme. Une secousse, susceptible de fissurer la muraille derrière laquelle elle contient ses émotions.

Parfois, la main d'Hideki frôle la sienne. Rien de plus, jamais, mais cette chaste caresse est la preuve qu'il l'aime lui aussi : elle en est certaine et cette conviction l'aide à se lever chaque matin. Comment ce fin lettré est-il devenu ami avec Kuma, homme dénué d'ambition, persuadé que le grand air et de belles histoires suffisent à combler sa femme ?

Kuma, lui, ne se doute de rien. Il ne voit pas que son épouse est en permanence absorbée par des rêves dont il est exclu. Il ne comprend pas pourquoi elle s'effondre en larmes lorsqu'un soir de nuit sans lune, Hideki leur annonce que sa famille lui a arrangé un mariage à Vancouver, avec une picture bride sur le point d'arriver de Tokyo. Il ne devine pas le désespoir sans fond dans lequel sombre Aika lorsque Hideki quitte le camp.

Après son départ, la douleur de la jeune femme absorbe tout. Elle détruit ce qu'il restait de légèreté en elle. Dépossédée du destin dont elle rêvait, elle devient imperméable au reste. Elle ignore les sollicitations d'Hannah cherchant désespérément à lui plaire. Elle ne remarque pas la toux secouant les poumons de Kuma qui, un matin, commence à cracher du sang.

10.

La truffe relevée vers le ciel, les yeux plissés de plaisir, Buck hume le vent de l'est charriant les effluves mêlés de saumon, de pétrichor et de traces animales émanant de la forêt. Astrée somnole dans le canoë aux pieds de son maître, prenant des forces avant le début de l'inspection. Jack remonte l'un des affluents de la grande rivière suffisamment profond pour qu'il puisse y naviguer. Sur la droite, un entremêlement de troncs morts, tombés lors d'une tempête deux années plus tôt, abrite un foisonnement de fougères et arbrisseaux qui profitent de la trouée de lumière pour s'étirer vers le ciel.

À gauche, de vastes rochers étrangement ronds, posés sur la rive comme des boules de coton, forment un poste d'observation idéal pour les grands mammifères. Jack cesse un instant de bouger : en amont, un ours noir guette tranquillement les flots, puis lance une patte nonchalante vers le fond, d'où il remonte un saumon de petite taille. Jack attend qu'il s'éloigne pour reprendre la navigation.

– Nous nous arrêterons plus haut, comme l'autre fois, indique-t-il à ses compagnons.

Les chiens redressent les oreilles en signe d'acquiescement.

Il attache l'embarcation à une solide grume, inspecte les premiers mètres de forêt afin d'étudier les carcasses de saumons abandonnées par les ours. Leur nombre, leur taille, la quantité de restes parfois à peine entamés lui révèlent de précieuses indications sur la santé de l'espèce et du cours

d'eau. Ses pas s'enfoncent dans le sol spongieux, recouvert de mousses fluorescentes. Il veille à ne rien écraser, contourne les rochers pour rejoindre la rive. Une boucle de la rivière forme un demi-étang où le soleil encore timide dépose ses rayons calmes.

En quelques minutes, néanmoins, la brume tombe sur la vallée et le ciel se fait opaque. Un pygargue à tête blanche tourne en cercles au-dessus de leurs têtes avant de s'éloigner. Les nuages s'amoncellent rapidement puis se fendent, déversant de soudaines trombes d'eau. Jack remonte sa capuche, s'assoit dos contre un rocher. Inutile de lutter : dans cette forêt pluviale, l'eau tombe plus d'un jour sur deux, couvrant les collines d'une bruine insistante, lustrant les feuilles d'érable, imprégnant les écorces, les bourgeons.

Le chant rauque d'un geai de Steller rebondit sur les feuilles, roulant d'un cri aigu de surprise à un ronronnement plus doux, suivi d'un chtuk-chtuk-chtuk agacé, crissant comme du papier de verre. Buck et Astrée se collent à leur maître : ils savent que celui-ci va attendre là, sans bouger, jusqu'à ce que l'averse se calme. Jack ferme les yeux. Il ôte sa capuche pour mieux entendre, s'immerge dans le chant de la pluie. Au sein de la forêt, rien n'est jamais silence. L'eau crépite sur les frondaisons, claque, rebondit, ruisselle le long des troncs craquelés des épinettes, s'insinue dans les fissures rocheuses avant de tomber en gouttes lourdes dans les cavités souterraines.

La pluie glisse sur les plumes des oiseaux mais imbibe le pelage des ours ; elle frappe la surface de la sœur rivière, cavalcade sur les sentes de terre comme une enfant furieuse avant de rire aux éclats dans les mares, de tournoyer farouchement dans les flaques opportunistes puis de s'en échapper. Sous le déluge, la plupart des mammifères poursuivent leur va-et-vient avec indifférence, s'abritent où ils peuvent, s'ébrouent ; les gouttelettes ainsi projetées rejoignent d'autres perles liquides, dessinant

d'infimes rigoles sur le lichen, là où la vie microscopique de la forêt célèbre les torrents dont le ciel s'épanche.

Jack écoute l'eau frapper son propre corps devenu instrument. Le doux tumulte aquatique résonne dans sa boîte crânienne, dilate sa peau, râpe contre le cuir de sa veste. Les vibrations le parcourent comme des impulsions électriques, remontent ses muscles, l'apaisent. Il ne s'appartient plus complètement. Il n'a plus de passé, plus d'avenir : il est dans l'instant. L'air vibronne autour de lui, saturé d'humidité et de chuintements. L'énergie de la pluie irrigue chaque créature de la forêt, révélant le réseau entre elles. Dans le grand orchestre de l'averse, Jack mesure l'intensité de ces liens. Leur profondeur.

Un crissement le tire de ses réflexions. Un léger infléchissement dans le chant de la forêt. Un désaccord s'installe. À ses côtés, Astrée et Buck dressent les oreilles. Eux aussi ont remarqué quelque chose. Une présence mauvaise rôde. Sous les trombes d'eau, il est incapable de distinguer quoi que ce soit, mais tout en lui se tend. Les chiens sont sur le qui-vive. Comme leur maître, ils détestent ne pas savoir à quoi ils ont affaire. Ou à qui. Jack se relève lorsqu'un cri à glacer les sangs perce non loin, surpassant le vacarme de l'eau. Un mugissement qu'il prend d'abord pour celui d'un animal, s'interrompant une seconde avant de reprendre de plus belle, entrecoupé par instants de paroles incompréhensibles. Le vent a-t-il pu produire ce qu'il vient d'entendre ?

L'intensité de la pluie diminue. Sans hésiter, il se dirige à pas fermes dans la direction du hurlement, fouille les environs, inspecte le sol malgré l'averse. Soudain, le cri reprend de plus belle, cette fois accompagné d'aboiements agressifs et excités. Un homme beugle :

– Gaffe aux rochers, ça glisse !

Il reconnaît cette voix, gutturale et grasse. C'est celle d'Eugène Davis. Jack découvre la scène au détour d'un bosquet de ronces : en demi-cercle, serrés contre une falaise granitique d'une vingtaine de mètres, quatre

braques allemands jappent comme des fous. Surplombant les rapides d'une rivière gargouillant sur la droite, ils sont entourés de trois hommes d'allure dépareillée : les frères Davis, carrure de roche, comme taillés dans la montagne, encadrent un inconnu vêtu d'une veste seyante, probablement sur mesure. Il porte une écharpe de soie bleue lui donnant l'air d'un aristocrate et de longues bottes de cuir, presque féminines. Il n'est pas de la même engeance qu'Eugène et Larry. Probablement l'un de leurs clients, suppose Jack. L'un de ces gars qui viennent solliciter les frères pour le frisson de la chasse.

Tous sont armés, mais seul l'inconnu aux bottes pointe son fusil vers la bête acculée contre la falaise. Un ours blanc.

– Impossible, murmure Jack.

Impossible. Il connaît la forêt et ses occupants mieux que personne. Il a croisé des centaines de grizzlis et d'ours noirs mais des spécimens blancs jamais. Et pour cause : il n'y en a pas en Colombie-Britannique, du moins pas dans ce monde-ci – ils appartiennent aux légendes gitga'at. Celles que leur contait Ellen lorsqu'ils étaient enfants. Les histoires auxquelles il a longtemps cru, auxquelles il croit encore, d'une certaine façon, parce qu'elles enseignent une science de l'être et du rapport au monde inestimable.

– Putain, Jack, qu'est-ce que tu fous là ?

Larry tourne vers lui sa face lugubre au regard désaccordé, vide de toute chaleur. L'ours mugit pour faire reculer les braques déchaînés. Sa fourrure crème est tachée de sang. Il est blessé. Paniqué. Les gars le torturent sans doute depuis des heures, s'amusant du manège des chiens et pour le plus grand plaisir du client peu habitué à tel spectacle – l'histoire qu'il pourra raconter à ses amis banquiers et industriels !

Jack ne supporte pas la souffrance animale, en particulier lorsqu'elle est infligée par l'homme. Cet ours ne survivra pas à de telles blessures. Mieux

vaut l'achever maintenant. Il ne laissera pas ces monstres prolonger son supplice.

Il se jette sur l'homme aux bottes pour lui arracher son fusil. Celui-ci le lâche sans résister, surpris par l'assaut. Jack en profite pour viser l'ours et tirer, mais Eugène bondit sur lui au même moment, si bien que le coup part dans la mauvaise direction. Électrisés par la scène, Buck et Astrée se ruent sur Eugène pour protéger leur maître, mais Larry leur barre le chemin. Un coup de poing part, puis un autre. Seul, Jack ne peut rien contre les Davis mais les chiens l'aident, mordent, se battent avec lui.

– Il se tire !

Eugène et Larry relèvent la tête. Le client agite les bras dans tous les sens, le visage froissé d'agacement. L'ours a profité de l'agitation pour filer vers la gauche, en direction des bois.

– Il se fait la malle !

Les braques se tournent vers leurs maîtres, déboussolés par le coup de feu, hésitant entre courser l'animal ou attaquer Jack. Le client gesticule en direction des jumeaux et, dans sa course, glisse sur la roche humide. Il tombe droit sur le coccyx, se redresse d'un bond mais maîtrise mal son geste ; il perd l'équilibre, titube vers la droite, se rapprochant dangereusement des rapides. Il parvient à se stabiliser, se redresse enfin. Tous les yeux sont posés sur lui. Mal à l'aise, il époussette sa veste détrempée puis bombe le torse :

– Au lieu de me regarder vous feriez mieux de...

Son pied ripe à nouveau et, cette fois, il tombe en arrière vers la rivière qui l'avale aussitôt.

Eugène et Larry courent là où l'homme se tenait une seconde auparavant, suivis des chiens aboyant toujours furieusement. Jack évalue la dangerosité des rapides, d'intensité moyenne. Si leur client ne sait pas nager, il a peu de chances de s'en sortir. Mais s'il parvient à éviter les

rochers, les Davis n'auront aucun mal à le repêcher en aval. Il aperçoit l'homme secouant les bras un peu plus bas. *Bien, il sait nager. Il s'en tirera.*

Il en profite pour attraper le fusil et s'éclipser à son tour, fonçant vers la forêt, sur les traces de l'ours. Lui parvient l'écho d'Eugène qui hurle dans son dos :

– Tu nous le paieras, Jack !

OceanofPDF.com

1935

À sept ans, Hannah maîtrise déjà les chiffres, les additions et les soustractions aussi bien que la plupart des hommes du camp. Lorsque ces derniers découvrent que la fillette parle également un anglais impeccable, ils ne tergiversent pas longtemps avant de solliciter son aide. Très vite, Hannah décrypte pour eux les courriers administratifs, rédige les réponses adéquates, traduit les petites annonces, vérifie les fiches de paie. Elle rend les services dont se chargeait autrefois Hideki, toujours serviable et souriante.

Chaque nuit, Hannah apprend de nouveaux mots dans les livres d'anglais laissés par son ancien professeur. Le matin, elle récite ce qu'elle a appris à Aika. Elle n'aspire qu'à susciter la fierté de sa mère ou, à tout le moins, à dégivrer son cœur, éveiller l'esquisse d'un attendrissement, n'importe quoi pour briser l'indifférence à laquelle elle se heurte. Malgré son jeune âge, Hannah devine la douleur sourde qui écrase Aika. Elle lui offre des fleurs cueillies dans les clairières alentour, des colliers tressés d'herbe, des pierres brillantes comme des saphirs récoltées au fond des rivières.

Certains jours, ses efforts touchent la jeune femme. Celle-ci sourit sans regarder tout à fait sa fille. Mais la plupart du temps, elle est ailleurs.

Parfois, elle rabroue Hannah avec méchanceté : « Kitanai on'nanoko, fiche-moi le camp, petite souillon ! » « J'ignore ce que je ferai de toi plus tard : aucun homme ne voudra prendre pour épouse une fille des bois. » « Les lucioles, les fourmis, les arbres : tu es comme ton père. Tu racontes trop d'histoires. »

Pour se protéger de ces brimades, Hannah imagine son cœur recouvert d'une écorce aussi dure que celle du thuya géant, muraille végétale plus grise et dure que la pierre sous laquelle palpite le bois tendre, la vie fragile et mystérieuse de l'arbre irrigué par la sève. Les jours où l'écorce protectrice se fend malgré tout sous les coups de sa mère, elle va chercher du réconfort auprès de Kuma.

– Maman dit que tu racontes trop d'histoires et que je suis comme toi. Est-ce que c'est vrai ?

– Je vais te dire une chose, ma petite Hannah : le monde se porterait bien mieux si l'on racontait plus d'histoires, justement. L'ennui, c'est que ta maman ne les entend pas pleurer.

– Qui ?

– Les histoires ! Elles errent dans le monde comme les akènes du pissenlit charriés par le vent. Elles se cognent à la canopée, brisent leurs petites ailes fragiles, beaucoup se perdent dans le désert ou se noient dans l'océan, sauf si quelqu'un les sauve.

– Il faut les sauver ! Mais comment ?

– En laissant les histoires entrer en soi. Sais-tu ce qui se passe alors ? Elles te guérissent de l'intérieur, comme un médicament. Leurs ailes chatouillent un peu la première fois, mais on s'habitue. On accueille les histoires puis on les libère en les racontant, de façon à ce qu'elles réparent d'autres que soi. Est-ce que tu sais faire cela, Hannah, libérer les histoires ?

– Je crois, oui. Et Maman ?

– Elle a su autrefois, sans doute. Mais elle a oublié.

Hannah pose la tête contre la poitrine de son père. Le torse de Kuma se soulève péniblement. Depuis quelques jours, il reste au lit le matin. Il n'enfile plus les gants de cuir pour protéger ses mains du froid et des échardes. Il ne jette plus sur son épaule l'une de ces immenses scies avec lesquelles il s'attaque, en compagnie des autres hommes, aux arbres qu'il débarrasse de leurs branches, remorque à cheval jusqu'à la rivière qui les acheminera ensuite jusqu'à la scierie, en aval. Il est incapable de se lever.

– Juste une mauvaise grippe, je serai vite sur pied.

– Quand tu respires, j'entends quelque chose à l'intérieur de toi. Comme un crépitement.

De larges cernes bruns creusent des fossés sous ses paupières. Sa peau a la couleur de la neige salie par l'eau qu'en hiver Aika jette par la fenêtre de la cuisine après y avoir trempé les assiettes. La fièvre brûle dans ses yeux.

– Un crépitement, tu es sûre ? Ce ne serait pas plutôt un pétilllement ?

– Si ! Ou alors un grésillement.

– Un grésillement ou un étincellement ?

– Non, un gazouillement ! Ou peut-être un scintillement.

– Hum, c'est bien ce que je pensais. Ce sont les histoires.

– Comment ça ?

– J'en ai avalé bien trop d'un coup. Sais-tu qu'elles ressemblent à de petites fées ? Comme elles n'avaient plus de place dans mon estomac, elles se sont glissées jusqu'aux poumons. Et maintenant, elles sont coincées. Le bruit que tu entends est le frottement de leurs ailes à l'intérieur de ma cage thoracique.

– Tu es malade à cause d'elles ?

– Un peu. Respirer avec des fées dans les poumons n'a rien de commode, tu imagines ? Mais je vais guérir. Tant que tu continueras à me raconter des histoires, j'irai bien.

Quatre jours plus tard, le contremaître fait venir le médecin itinérant s'occupant des ouvriers de la région. L'état de Kuma s'est dégradé. La

guérison est incertaine :

– Votre mari a la tuberculose, assène le docteur. Il doit se faire soigner en ville au plus vite. Mieux vaut qu’il s’éloigne pour éviter de contaminer les autres.

La nouvelle a l’effet d’un électrochoc pour Aika, mais pas comme les hommes du camp se l’imaginent. Loin de s’effondrer, elle revient à la vie. Soudain, la frêle Japonaise percluse de regrets se relève et prend les choses en main afin d’organiser leur départ.

– Nous irons à Vancouver. Là-bas, à l’hôpital, Kuma sera sauvé, décrète-t-elle avec assurance.

Inquiets pour le malade, soulagés malgré tout de le voir partir, les bûcherons se cotisent pour lui venir en aide. Haruki, le plus jeune de l’équipe, remet timidement une enveloppe contenant quelques dollars à la jeune femme :

– Un peu de sous, pour là-bas.

Aucun d’entre eux n’ose lui demander qui la remplacera, en cuisine. Tous s’interrogent : comment vivra le couple, à Vancouver, si Kuma est incapable de reprendre le travail rapidement ?

Mais Aika ne s’en fait pas pour l’argent. La perspective de se rapprocher enfin d’Hideki, dans la capitale de Colombie-Britannique, éveille en elle une joie teintée de honte, dont l’intensité dépasse son inquiétude pour Kuma. Après son départ, elle s’était mis en tête de retrouver sa trace, consciente qu’elle n’y parviendrait pas sans aide. Elle avait alors pensé à son amie d’autrefois. « Figure-toi que mon mari a créé la fédération canadienne de Shogi, tu imagines ? » lui avait confié Kiyoko sur le navire qui les avait conduites au Canada.

Dans l’espoir de renouer le contact avec elle, Aika avait écrit à la fédération des échecs japonais, précisant que la lettre s’adressait à Kiyoko, épouse d’Akira Tanaka-Goto. Quatre mois plus tard, soit deux jours avant la visite du docteur, elle avait reçu la réponse qu’elle n’attendait plus : *Mon*

amie, je suis si heureuse d'avoir de tes nouvelles ! Ton courrier ne m'est pas arrivé tout de suite car je ne vis plus avec Akira Tanaka-Goto. Je t'expliquerai. Je suis une entrepreneuse, désormais : je dirige mon propre commerce sur Powell Street ! Si un jour, tu cherches du travail à Vancouver, tu sauras à quelle porte frapper.

Voilà pourquoi, en dépit de l'état de son mari, Aika sourit après le départ du médecin. Ils iront tous les trois à Vancouver. Hannah recevra enfin une éducation convenable. Kuma sera soigné. Elle gagnera de l'argent auprès de Kiyoko pour les faire vivre tous. Le travail ne lui fait pas peur. Elle n'est plus l'enfant naïve débarquée du Japon huit ans plus tôt. Elle sait ce qu'elle veut et ce dont elle est capable pour l'obtenir. À Vancouver, elle retrouvera Hideki.

Tu devras aimer tous les hommes, car il y a du bon en chacun d'eux. Aujourd'hui encore, le souvenir de sa dernière nuit en compagnie de son père hante Jack.

Un soir, alors que Mark dormait déjà et qu'Ellen observait la lune en murmurant des chants inconnus, Robert avait pris son fils à part. Sur le moment, l'enfant qu'était Jack n'avait pas prêté grande attention aux propos que lui tenait son père : « N'oublie jamais de fumer suffisamment de saumon avant la neige. » « Ne tue jamais sans raison. Honore chaque vie prise. » « Tu te rappelles la façon dont on scelle les pots pour l'hiver ? »

Jack savait tout cela, bien sûr. Ses paupières étaient gonflées de sommeil et il écoutait d'une demi-oreille. Pourquoi son père l'embêtait-il avec ces histoires à une heure pareille ? « Il faudra toujours prendre soin d'Ellen : elle est comme ta mère. » « Mark et toi êtes mieux ici, loin des villes. »

Le lendemain, après le petit déjeuner, Robert s'était levé de table, avait fait quelques pas étrangement lents et s'était effondré, raide mort. Un décès brutal, sans signe avant-coureur. Un choc, dont ses fils ne se remettraient jamais vraiment.

Robert avait-il senti la mort venir et tenu à lui donner d'ultimes conseils ? Cette question sans réponse et les regrets qu'elle suscite froissent le sommeil de Jack : s'il lui avait été plus attentif ce soir-là, il aurait peut-être pu déceler un signe présageant le drame. Un vacillement des pupilles,

un souffle trop court. Il aurait peut-être pu sauver son père. « Tu devras aimer tous les hommes, car il y a du bon en chacun d'eux. »

Robert avait tort : certains individus, comme les frères Davis, ont le cœur vicié. Pire : ils entraînent les êtres faibles dans leur chute. Parce qu'ils ont choisi la pente facile de la dépravation, ils ne méritent aucune mansuétude. Aucune pitié. Voilà ce à quoi songe Jack tandis qu'il se lance sur la piste de l'ours blanc. Il se surprend à souhaiter que le client d'Eugène et Larry meure englouti par les rapides, ou bien le crâne fracassé contre les rochers.

L'animal a remonté une sente serpentant vers l'amont de la rivière, cernée de buissons de ronces, maculés par endroits de taches de sang. *Un ours blanc, comme dans la légende : impossible.*

Soudain Buck file en tête de la procession, alerté par un fracas, suivi d'Astrée. Le chemin débouche sur la rivière, à l'endroit où le lit s'élargit, surplombé d'un rocher que Jack connaît bien : au début du printemps, les loups y guettent le défilé des mouflons ou bien s'y vautrent pour réchauffer leurs membres alanguis sous le soleil encore voilé de sa timidité matinale.

Jack rejoint l'eau, puis rebrousse vite chemin : la trace de l'ours se volatilise ici. Les chiens bondissent vers une forme sombre un peu plus loin, étendue sur la rive. Il les rejoint, le cœur serré d'appréhension, redoutant de découvrir les restes déchiquetés d'un animal. Il passe la main sur son front humide de sueur et s'agenouille. Les chiens s'écartent pour le laisser découvrir la victime : il ne s'agit pas d'un mouflon ou d'un faon, mais d'une jeune fille inanimée. De longs cheveux sombres dissimulent la moitié de son visage aux traits asiatiques. Une Japonaise, suppose Jack – qui d'autre serait assez désespéré pour s'enfoncer aussi loin dans la forêt, loin des villes ? Une peau d'ours noir et des vêtements sales recouvrent son corps minuscule, à demi immergé. Buck lèche ses doigts, comme si cela pouvait la ramener à la vie. Astrée gémit.

Passé l'hésitation première, Jack tend la main vers son visage, repousse une mèche épaisse, dévoilant une blessure sérieuse. La chair est tailladée de la joue jusqu'à l'épaule. Il attrape son poignet afin de vérifier le pouls : le cœur bat. Faiblement, presque imperceptible, mais il bat. L'homme glisse un bras puis l'autre sous le corps inerte et repart en sens inverse, sur la sente. S'il se dépêche, Edgar pourra peut-être la sauver.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

Autour des prisons

Tragiques

Flottent

Des clartés.

Danielle COLLOBERT, *Œuvres II.*

OceanofPDF.com

Il y a longtemps, si longtemps qu'aucune créature portée par la terre jusqu'à ce jour n'en porte la mémoire, le monde était recouvert de glace. Toute chose était figée dans une pureté d'albâtre. Un océan de nacre s'étendait à perte de vue, aveuglant et cristallin. Les dieux antiques avaient déposé une cloche d'opale sur la planète et s'étaient assoupis. Le ciel comme la terre étaient faits d'ivoire. Le blanc régnait en maître. Le neutre d'avant toute vie. Un seul être échappait à la prééminence de l'albe : le corbeau, que beaucoup vénéreront plus tard comme le Créateur.

Un jour, désirant rompre la solitude à laquelle le royaume de neige le condamnait, le corbeau créa la nuit. À la lumière solaire succéderait désormais l'obscurité, aussi sombre que les plumes d'ébène enveloppant le corps de l'oiseau. Puis celui-ci créa les couleurs : le bleu de l'océan, le vert des forêts, le jaune du pollen, le rose des pétales de fleurs, le rouge du sang coulant dans les veines des bêtes à qui il prêta son souffle, une à une – loups, baleines, poissons, insectes, fauves, aigles, singes, et bientôt, les hommes. Il offrit à ses créations le pouvoir de donner la vie à leur tour, puis il se retira dans les cieux afin d'observer son œuvre.

Désormais, la terre était crépitement et joie, fertilité et fête. Tout en elle palpitait et jaillissait, s'élevait et fleurissait, se déployait et se reproduisait. Tout aspirait à exister, se répandre, gagner sa place. Le corbeau était fier de l'abondance féconde qu'il avait engendrée. Mais une part de lui était malgré tout habitée par la nostalgie du monde blanc. Le silence d'opale lui manquait. Son harmonie.

Alors, il convoqua l'ours noir et lui proposa un marché : jamais il ne connaîtrait de malheur ou de menace, toujours il vivrait dans la sérénité, à condition qu'il acceptât que l'un des siens naisse de temps à autre avec un pelage blanc, aussi immaculé que les premières neiges de l'hiver. L'ours accepta son offre. Ainsi, le Créateur penserait à son ancien royaume d'ivoire chaque fois qu'il poserait les yeux sur le spécimen blanc. Celui-ci serait un animal à part. Une créature d'ici et d'ailleurs, de l'entre-deux, capable d'apercevoir les hommes-saumons, les âmes errantes et les anges étranges échappant aux règles du temps. Il serait l'ours esprit, celui que des siècles plus tard, les Tsimshian appelleraient le Moksgm'ol.

OceanofPDF.com

1.

– Elle porte la marque, constate Edgar.

Jack acquiesce sans vraiment comprendre. La fille allongée devant eux est inconsciente. La face gauche de son visage, paisible, pourrait laisser croire qu'elle est simplement assoupie. La partie droite, en revanche, est un champ de bataille. Un œdème violacé boursoufle l'œil, prolongé par un hématome marbrant la joue de mille nuances de rouge, marron et jaune jusqu'à la mâchoire, où démarre une balafre hachant les chairs jusqu'en bas du cou.

– Elle porte la marque, répète Edgar.

– Un ours l'a probablement attaquée, observe Jack.

Le creekwalker a raconté au médecin comment les chiens ont découvert la fille inanimée sur la rive. Il ne lui a rien dit, en revanche, de sa confrontation avec les frères Davis. Ni de l'ours blanc qu'il pistait avant de découvrir la blessée. Il commence à douter de lui-même : l'a-t-il vraiment vu ? Est-il possible que ses yeux lui aient joué un tour ? Un ours polaire aurait-il pu descendre depuis l'archipel arctique jusqu'ici, en Colombie-Britannique ? Il lui aurait fallu franchir le Nunavut, les territoires du nord-ouest, à des milliers de kilomètres. Impossible.

Pendant près de trois heures, Edgar a recousu les plaies de la blessée. Jack a épongé une à une les gouttes de sueur qui perlaient sur le front du chirurgien, convaincu que sa patiente ne survivrait pas à l'opération. Trop

de sang perdu. Trop de plaies. Car avant de s'occuper de son visage, il avait fallu sauver son foie. L'animal l'avait également blessée à l'abdomen.

– Il est miraculeux qu'elle soit encore en vie, conclut Edgar, achevant le dernier bandage. Mais je ne suis pas certain qu'elle tienne longtemps. L'eau de la rivière a pénétré ses blessures : elle risque une infection. (Le médecin passe un chiffon humide sur son visage puis soupire longuement.) Je ne vais pas pouvoir la garder ici, Jack. On m'attend à Bella Bella.

– Je pourrais la déposer à l'un des hospices de la ville.

– C'est une possibilité.

– Mais elle est probablement d'origine japonaise : tu sais ce qu'ils font d'eux. Même aux enfants.

– La guerre est terminée, Jack. C'est fini, tout ça.

– Tu en es sûr ? La guerre est derrière nous mais la haine ne s'est pas éteinte avec elle. On lui a sauvé la vie, ce n'est pour la remettre à des mains incertaines.

– Bien. Dans ce cas, prends-la avec toi.

Le visage de Jack se ferme. Il répond, presque avec brusquerie :

– Hors de question.

– Juste quelques semaines, le temps qu'elle se remette. Je passerai dès que possible. Après, on avisera. Tu as terminé ta saison de creekwalker, de toute façon, non ?

– Et si les blessures s'infectent ?

– Je te donnerai ce qu'il faut. Je passerai te voir dès mon retour.

– Pourquoi ne pas la garder ici, au village ? Quelqu'un pourrait s'en occuper.

– Mais qui ? Tu l'as dit toi-même : on lui a sauvé la vie, ce n'est pas pour la remettre à des mains incertaines. Rien n'est simple à Hoon Bay. Tu es bien placé pour le savoir.

Jack se réjouissait d'entamer l'hiver en solitaire, comme chaque année. Marcher des heures durant en compagnie des chiens, retaper le Bald Eagle,

consacrer des nuits entières à la lecture des recueils de Rilke, David Herbert Lawrence et Thoreau, ses chers poètes qui tapissent les murs de son modeste intérieur. Avaler quelques bouchées de saumon tandis qu'à l'extérieur, le vent fouette les flancs de la maison. La perspective de ne croiser aucun être humain pendant des semaines emplissait son cœur d'une sérénité joyeuse. Avec une blessée sur les bras, ses plans tombent à l'eau. Mais il est responsable de sa vie, désormais. Tout comme il s'estime responsable de celle des chevreaux blessés qu'il recueille parfois au début du printemps.

– Quelques semaines seulement, alors, rouscaille-t-il.

Edgar lui lance une tape amicale dans le dos, le taquinant :

– Cela te fera un peu de compagnie. Les chiens en ont sans doute marre de tes soirées poésie en célibataire.

Le médecin lui remet une trousse contenant quelques remèdes. De l'écorce de cèdre et de pin tordu, surtout, pour les infusions. De la poix de sapin baumier (« tu l'apposeras en cataplasme sur les plaies, tu m'as déjà vu faire »), des feuilles d'achillée (« pour la fièvre et guérir son foie »), du gingembre sauvage (« toujours utile en cas d'infection »), du vératre vert (« n'en abuse pas »), ainsi qu'un mélange d'herbes dont lui seul connaît la composition (« à ne donner que lorsque la douleur devient insupportable »).

Le médecin et Jack transportent la blessée jusqu'à la maison où ce dernier se réfugie à la fin de l'automne, après avoir vécu presque exclusivement sur le Bald Eagle durant six mois. Une modeste tanière, composée d'une pièce principale avec cheminée, d'une chambre et d'un cellier. Ils allongent la fille sur la banquette près de la fenêtre, recouvrent son corps d'une couverture légère. Buck et Astrée les regardent faire, intrigués. Jack s'étonne de la facilité avec laquelle les chiens acceptent la présence de l'étrangère. Comme s'ils la connaissaient déjà.

– Je dois rentrer avant la nuit, dit Edgar. Je passe dans une semaine ou deux. Tu tiendras le coup ?

Jack acquiesce sans conviction.

Longtemps après son départ, le creekwalker reste planté devant le lit de fortune, incapable de bouger. Indécis. Que fabriquait cette gamine japonaise au milieu de la forêt ? Depuis combien de temps errait-elle seule, en guenilles ? Elle devait sans doute avoir un sacré courage pour avoir survécu jusque-là. Elle a eu de la chance. L'ours aurait pu la tuer. Surtout, elle aurait pu rencontrer des chasseurs. Eugène, Larry, Joe, Walter ou d'autres types à peine rentrés de la guerre, bouillonnant de violence, si accoutumés à la fureur des armes qu'ils ne savent plus employer leur journée à autre chose. Elle aurait pu croiser l'un de ces bûcherons vivant loin de leur femme la majeure partie de l'année, la tête fracassée par le manque et la frustration. Sans parler de cette poignée d'anachorètes autrefois fermiers, mais qui ne cultivent plus rien depuis longtemps si ce n'est la folie ; ces ermites à la peau trop tendre pour supporter la solitude et qui, à force de fréquenter uniquement les arbres et les pygargues, ont perdu la raison. Ce que ces hommes auraient pu lui infliger aurait été bien pire que la balafre d'un ours.

1956

Hannah devine la présence de l'inconnu avant de l'apercevoir depuis la fenêtre. Spasme intérieur, tremblement volcanique. À tant vivre seule, elle a développé un sixième sens pour détecter l'approche d'un autre être humain. La photo que l'homme a déposée la veille a ranimé en elle le douloureux souvenir d'Aika, sa mère. La jeune femme en kimono arrachée au Japon pour épouser Kuma Hirano, ce doux rêveur qu'elle n'a jamais vraiment aimé. Hannah était convaincue que cette photo avait disparu, comme toutes les autres. Aika avait dû l'abandonner dans un tiroir ou au fond d'une valise, lorsqu'elles avaient fui Vancouver, ou plus tard, lorsqu'on les avait chassées de Steveston. Comment l'inconnu avait-il mis la main dessus ? Était-il l'un de leurs bourreaux ?

Il frappe à la porte. Hannah s'agenouille dans un coin de la pièce, pétrifiée par l'appréhension face au surgissement de son passé. Elle brûle d'ouvrir pour interroger le visiteur : peut-être a-t-il des nouvelles de ses amis d'autrefois – du moins, ceux encore en vie ? Mais une part d'elle préfère ne rien savoir. Pour se protéger. Entretenir l'espoir ténu que quelques-uns ont réchappé au pire, la séparation, la mort, l'exil.

L'homme frappe à nouveau, soupire de l'autre côté de la porte. Il sait que la maison est occupée, puisque la photo déposée le jour précédent a

disparu. Il a parcouru des milliers de kilomètres, mais il n'est pas certain d'être au bon endroit. La personne qu'il recherche vit-elle bien ici ? Lui aussi a peur. De se tromper, d'être venu pour rien. Il sait pourtant qu'il est inutile de brusquer les choses. Depuis son enfance, il est ballotté comme une coque de noix sur le grand océan, mais il a appris à l'accepter. Être en paix avec la fatalité est sa façon de tenir tête au chaos du monde.

Il patiente un moment, silencieux. Immobile. Puis comme la veille, il prend le chemin du retour, laissant une nouvelle enveloppe sur le palier : *Je reviendrai demain.*

Hannah se jette dessus après son départ. À l'intérieur, elle découvre une nouvelle photo, d'elle cette fois. Sur le cliché, elle a huit ans. Ses cheveux noirs retombent en nattes soignées sur ses épaules, sa robe grise est un peu trop grande et ses chaussures sont déjà usées. Le souvenir de cette journée la submerge. La petite fille de l'époque était en colère, triste, terrorisée. Elle venait de perdre son père. Elle s'apprêtait à mettre un pied à l'école pour la première fois de sa vie.

1936

Vingt-cinq paires d'yeux se posent sur Hannah lorsqu'elle entre dans la classe. Elle recule d'un pas, intimidée. Les regards la déshabillent, jugent son allure, ses nattes, sa robe informe, ses chaussures bon marché. Jamais, jusqu'ici, elle n'avait rencontré d'enfants de son âge et voilà qu'ils sont une vingtaine en face d'elle, des bruns, des blonds, des bouclés, une variété de chevelures dont elle s'étonne, si audacieuses au regard des tignasses sages des Japonais. Certains portent des lunettes et des chemises à manches courtes. D'autres, des gilets de laine et des pantalons de velours. Quelques-uns ont le visage constellé de taches de rousseur. Elle n'a jamais vu de telles mouchetures orangées auparavant : sont-elles le signe d'une maladie ? Les traces laissées par le passage d'un essaim de moustiques nocturnes ?

– Voilà Hannah Hoshiko, votre nouvelle camarade, annonce Mme Carlson, l'institutrice aux lèvres pincées.

Hannah reste plantée là, dos au tableau noir, devant les élèves assis en rang d'oignon, telle une biche sylvestre éblouie par la lumière soudaine de la clairière. Elle n'a aucune idée de la façon dont les autres gosses parlent, pensent, jouent. Comment s'occupent-ils en ville sans fourmis à compter, sans arbre à grimper ? Comment survivent-ils, enfermés toute la journée dans une salle de cours ? Le garçon du premier rang lui tire la langue. La

blonde à sa droite murmure quelque chose à l'oreille de sa voisine. D'autres élèves l'imitent. Quelques-uns rient. Hannah aimerait comprendre : que se disent-ils, pourquoi ne parlent-ils pas tout haut ? Qu'est-elle censée faire ?

Madame Carlson désigne un pupitre au fond de la classe, contre le mur, juste derrière deux garçons également d'origine japonaise. Hannah traverse la pièce en titubant. Pose le bout des fesses sur sa chaise. L'un des Japonais se retourne pour lui sourire. Ses joues pleines sont égayées de deux fossettes rondes comme des petites lunes. Une discrète cicatrice souligne son sourcil droit. L'une de ses incisives est ébréchée sur le côté et sans qu'elle sache pourquoi, Hannah trouve cela infiniment rassurant.

Le cours débute. Elle n'en écoute pas un mot. Elle est entièrement concentrée sur la nuque du garçon. Elle observe ce coin de peau jusqu'à loucher, ignorant le reste du monde, chassant les pensées menaçant de l'assaillir ; ses doutes, ses peurs, son chagrin surtout. Elle aurait aimé que Kuma partage cette première journée avec elle. Qu'au petit déjeuner, avant de partir pour l'école, il lui explique comment se comporter avec les autres et lui souffle quelques-unes des histoires fantasmagoriques jaillies de son imagination, celles où des créatures étranges du folklore japonais traversent des épreuves dont elles se relèvent plus fortes. Chaque conte de son père était un voyage et un remède contre l'indifférence de sa mère.

Mais Kuma n'est plus là. Il a rendu son dernier souffle trois jours après leur arrivée à Vancouver. Il venait d'entrer à l'hôpital et de recevoir le verdict des médecins : il ne souffrait pas de la tuberculose, mais d'un cancer des poumons très avancé. Les métastases s'étendaient déjà aux autres organes. Lorsque les blouses blanches avaient quitté la chambre, il avait embrassé Hannah, « à demain, ma chère petite fille ». Ses derniers mots. Il mourut avant l'aube, emportant avec lui les fées-histoires, les mangeurs de nuit et les secrets de sa vie d'autrefois, au Japon.

Depuis, Hannah est un peu plus seule encore. Pour son premier jour, Aika l'a déposée devant l'école sans un mot d'encouragement, pas même

un regard doux, pressée d'entamer sa journée à elle, loin de sa fille. Car elle a sa propre vie à reconstruire, désormais. Elle brûle de redevenir la citadine qu'elle était autrefois, à Kyoto. De retrouver ses mains fines, porter de beaux vêtements, prendre soin de sa peau. Vivre tout ce dont Kuma l'avait privée depuis son arrivée : faire les boutiques, fréquenter les théâtres, observer ces automobiles incarnant la liberté – peut-être pourrait-elle apprendre à conduire ! Elle sourit, virevolte, elle est à nouveau la jeune fille débarquée neuf ans plus tôt du Japon. Comme si sa vie avec Kuma, au camp de bûcherons, n'avait jamais existé. Elle est encore jeune, vingt-six ans à peine. Rien ne l'empêche de tourner la page. De se réinventer : n'est-ce pas la grande promesse de l'Amérique ?

Voir sa mère ainsi soulève des émotions contradictoires dans le cœur d'Hannah. Elle est heureuse qu'Aika s'épanouisse enfin, mais meurtrie de constater à quel point la disparition de son père l'affecte peu. Elle espère malgré tout que cette nouvelle vie à Vancouver leur permettra de nouer les liens qu'elles n'ont pas su tisser jusque-là. De devenir véritablement mère et fille, complices, comme ces Canadiennes qu'elle observe à la dérobée depuis son arrivée, marchant bras dessus, bras dessous, offrant leur sourire aux dents blanches à la face du monde. Elle ne mesure pas à quel point son rêve est incompatible avec le désir de liberté d'Aika.

Pendant leurs années au camp, toutes deux n'ont rien su ou presque de l'actualité. Certains soirs, après le dîner, Kuma et Hideki leur rapportaient les nouvelles de la vie locale et parfois, quelques informations venues d'Europe et d'Asie. Mais ils leur taisaient l'essentiel : l'intolérance montant contre les Asiatiques en général et les Japonais en particulier, aux États-Unis comme au Canada. La multiplication des lois votées à leur encontre, les réduisant à l'état de sous-citoyens, y compris ceux nés sur le sol canadien. La hausse des actes racistes. Aika et Hannah ne sont pas prêtes à affronter la brutalité de Vancouver.

Lorsque vient enfin l'heure de la récréation, Hannah imite ses camarades et les suit dans la cour. Les groupes se forment aussitôt. Les filles sautent à la corde. Les garçons jouent au ballon. Elle s'avance vers un petit roux d'allure sympathique, mais celui-ci s'enfuit en courant. Elle envoie des sourires, fait quelques signes aux uns, aux autres, en vain. Le roux revient vers elle en tirant la langue, puis hurle des mots dont elle ne comprend pas le sens. Elle recule contre le mur, désespérée, soudain agressée par tout ce bruit. Pourquoi parlent-ils tous si fort ? Ici, le chant des oiseaux est inaudible.

Constatant son désarroi, une fille de sa classe, longs cheveux blonds et bouche en fraise, robe de flanelle blanche et sandales de cuir rouge, fonce sur elle comme un aigle sur sa proie :

– Mon père dit que vous, les Japonais, vous venez ici pour envahir l'Amérique et que votre nourriture sent la merde. C'est vrai ?

Hannah reste bouche bée, incapable de répondre. Sa robe grise la démange terriblement sous les aisselles, mais elle n'ose pas bouger. La blonde affiche un sourire d'ange, aussi factice que convaincant.

– Est-ce que tu parles anglais, au moins ?

Les deux petites brunes qui l'accompagnent, coupe au carré et tresses soignées, s'approchent d'Hannah en riant. L'une tire sa jupe avec une mine dégoûtée. L'autre renifle dans sa direction puis se bouche le nez.

– Oui, elle sent la crotte. C'est ce truc bizarre, le tofu.

– Ta mère a fabriqué tes habits avec des torchons ?

La blonde et ses acolytes échangent une moue triomphale. Désarmée, Hannah fond en larmes. Une telle méchanceté lui était jusque-là étrangère. L'un des deux garçons d'origine japonaise, celui qui s'est retourné pour lui sourire, lui vient en aide :

– Laisse-la, Doris, elle est nouvelle !

Il attrape le bras d'Hannah et la ramène jusqu'à la salle de classe d'un pas hâtif, suivi par l'autre garçon.

– La maîtresse nous autorise à rester dedans pendant la récréation, précise-t-il, tandis qu'ils montent l'escalier. Histoire que personne ne nous embête. Moi, c'est Ian, lui Harold. Ce sont nos prénoms canadiens.

– Moi, c'est Hannah Hoshiko. Pour... Pourquoi...

– C'est comme ça. Ne t'inquiète pas : le premier jour est difficile, mais après, on s'habitue. Cette Doris est une idiote, mieux vaut l'éviter.

Elle retient les larmes roulant derrière ses paupières et se redresse pour répondre au sourire de Ian. Elle refuse qu'il la prenne pour une mauviette. Après tout, elle a grandi dans un camp de bûcherons, auprès d'hommes que beaucoup, ici, jugeraient rustres et effrayants. Elle aimerait lui dire cela pour l'impressionner, ou bien lui raconter l'une des histoires merveilleuses de Kuma, mais laquelle ?

Elle y réfléchit tout l'après-midi, jusqu'à ce que la sonnerie annonce la fin des cours. Elle cherche encore ses mots lorsque de l'autre côté du trottoir, elle aperçoit Kiyoko. La fillette salue les deux garçons et bondit pour rejoindre l'amie de sa mère, l'audacieuse Kiyoko sans qui leur installation à Vancouver aurait tourné au complet désastre, la valeureuse Kiyoko qu'Hannah considère déjà comme sa tante. Bientôt, elle incarnera tout ce qu'Aika n'est pas pour elle : une écoute, un réconfort. Une famille.

THE LOGGERS REPORTER

Nouvelle série de cambriolages

La gendarmerie de Loggers Creek appelle à la vigilance : après une courte interruption, de nouveaux vols ont été répertoriés dans la région. « Ils n'ont pas pris grand-chose, surtout des œufs et des vêtements séchant dehors », témoigne Kathy McGuinness, l'une des victimes. « Mais les temps sont difficiles, cela nous a beaucoup affectés. Depuis, nous ne nous sentons plus en sécurité chez nous. »

La fermière, qui ne verrouillait jamais sa porte, s'est résolue à installer une serrure. Son voisin, Benjamin Brick, rentrait ses deux juments du champ au moment où les voleurs prenaient la fuite. Il raconte avoir aperçu deux hommes portant des peaux de bêtes, probablement dans le but de dissimuler leur visage. « Ils étaient terrifiants. L'un de mes chevaux a rué, j'ai eu du mal à le ramener au calme », raconte l'homme.

Deux autres cambriolages ont été signalés dans les alentours : chaque fois, de la nourriture et du matériel ont été dérobés. L'une des victimes certifie avoir vu des Japonais s'enfuir. « Les coupables sont certainement aguerris, car jusqu'ici, ils ne se sont jamais fait surprendre », a déclaré l'officier Smithson, avant d'ajouter : « La valeur des biens volés a augmenté ces derniers jours. Les

malfaiteurs prennent confiance en eux : ils finiront pas commettre une erreur qui provoquera leur perte. »

OceanofPDF.com

4.

Hannah court vers Kiyoko et glisse sa main dans la sienne, heureuse de retrouver un visage familier.

– Alors, cette première journée d'école ?

– Pas facile, mais ça va, répond la fillette, chassant de son esprit Doris et ses acolytes à bouclettes.

– Dans ce cas, tu as bien mérité une petite récompense.

Kiyoko lui tend un bâtonnet de sucre d'orge. Les lignes rouges et blanches de la friandise s'entremêlent avec une grâce si délicate qu'Hannah hésite d'abord à le toucher. Après un instant, elle le saisit doucement du bout des doigts, puis le porte à ses lèvres. Elle n'a jamais goûté pareille merveille. Au camp, les sucreries n'étaient pas au menu, seules quelques baies et pommes agrémentaient leurs repas. Kiyoko vient de lui offrir bien plus qu'un sucre d'orge : la promesse d'autres gourmandises à découvrir, le ravissement des cookies, brownies, crêpes au sirop d'érable et autres délices nord-américaines encore ignorées de son palais.

Une seule personne suffit parfois à peupler le monde de douceur et à rebattre les cartes. À éclairer l'ombre pour en faire jaillir la lumière, même au creux des nuits trop sombres, lorsque le désespoir recouvre la terre de son voile noir. Kiyoko est une femme solaire dont la présence mue les petits malheurs du quotidien en d'insignifiantes poussières. Elle est la joie et la consolation. Longtemps, dans la mémoire d'Hannah, son souvenir restera associé à la saveur suave de ce premier sucre d'orge.

Pendant qu'Aika découvrait les désillusions du camp, Kiyoko épousait Akira Tanaka-Goto, son promis de papier glacé. Mais elle s'en sépara presque aussitôt – sans pour autant divorcer officiellement de lui. Depuis, tous deux tirent avantage de la situation : Akira, qui préfère la compagnie des hommes, rassure sa famille nipponne en brandissant son certificat de mariage, tandis que Kiyoko s'est vu ouvrir les portes du monde des affaires en signant les papiers du nom de son époux. Elle n'a d'ailleurs pas tardé à se découvrir un don pour le commerce, au point d'abandonner l'idée de retrouver son père pour lui réclamer de l'argent. Elle gagne aujourd'hui bien plus par elle-même qu'en additionnant toutes les pensions qu'il n'a jamais versées.

Lorsque Aika a débarqué à Vancouver, Kiyoko lui a offert un emploi de cuisinière dans le petit hôtel qu'elle a racheté au 35 de la rue Hastings.

– Chez moi, tu seras dix fois mieux payée qu'au camp et tu trimeras vingt fois moins. Tu devras seulement préparer les repas du matin et du midi pour les filles, et tu n'auras même pas à faire la vaisselle.

– Quelles filles ? Payée combien, tu dis ?

Il fallut plusieurs jours à Aika pour comprendre la nature du business de Kiyoko. Les jolies filles à l'appétit d'oiseau qu'elle serait désormais chargée de nourrir étaient des prostituées. Son amie était une maquereille : quelle horreur ! Quelle audace !

– Pourquoi tu n'as pas ouvert un hôtel normal ou un atelier de tissage ?

– Tu te rappelles nos discussions sur le bateau ? Le désir des hommes est insatiable, et nous avons du pouvoir sur eux. Voilà pourquoi j'ai ouvert un bordel plutôt qu'un restaurant : j'y gagne beaucoup plus d'argent. Ici, j'ai du pouvoir.

Kiyoko dorlote ses filles et filtre les clients avec soin. Elle a conclu un arrangement avec le chef de la police locale : elle l'autorise à fréquenter l'endroit lorsqu'il le souhaite, en échange de quoi il s'assure qu'on lui fiche la paix.

Le salaire versé par Kiyoko, trois fois plus élevé que celui proposé par les restaurants du coin, a rapidement étouffé les réticences d'Aika. Elle a enfin les moyens de s'acheter des robes de coton à la mode et des chaussures en cuir. Elle peut écumer quand elle le souhaite les épiceries de la rue Powell, le quartier japonais, pour acheter les produits du pays qui lui manquaient tant : thé vert, miso, algues séchées, alcool de prune, katsuobushi.

Plusieurs soirs par semaine et chaque dimanche, elle fréquente les églises baptistes de la ville. Elle assiste aux messes, récoltes de fonds et réunions de bienfaisance avec plus d'assiduité qu'une fidèle. Elle recherche Hideki. Ce dernier étant pratiquant et habitant la ville, elle le croquera forcément un jour ou l'autre. Certes, c'est un homme marié, désormais. Mais lorsqu'il la découvrira ainsi, jolie et veuve, qui sait ce qui se produira ?

En son absence, Hannah déserte la chambre que Kiyoko leur loue pour une poignée de dollars sous les toits de l'hôtel et rejoint la pièce surnommée « le salon », au deuxième étage, où la tenancière a installé son bureau. Celle-ci n'a pas trente ans, mais il émane d'elle l'autorité et l'assurance d'une quinquagénaire. Elle tient ses comptes avec rigueur sur les pages d'un carnet noir qu'elle enferme chaque soir dans un petit coffre. Elle porte de hauts talons pour se grandir de vingt centimètres et un pendentif serpent offert par son ex-époux.

*
* *

Tandis qu'elles s'éloignent de l'école, Hannah tient fermement la main de Kiyoko, gonflée de fierté à l'idée qu'on les prenne pour une mère et sa fille. Sur le chemin du retour, elle lui confie les horreurs racontées par Doris à propos des Japonais.

– Est-ce que c'est vrai que l'on vient envahir l'Amérique et que notre nourriture sent mauvais ?

Kiyoko l'écoute avec concentration puis rit aux éclats, si fort qu'Hannah ne peut s'empêcher de rire elle aussi.

– N'écoute pas cette Doris : les Blancs sont jaloux parce que nous sommes meilleurs qu'eux en affaires. Leurs enfants ne nous connaissent pas, alors ils racontent des bêtises. On a toujours peur de l'inconnu, pas vrai ?

Kiyoko a raison. Hannah elle aussi a peur des autres élèves, parce qu'elle ne sait rien d'eux. De retour à l'hôtel, la maquereille installe la fillette dans le salon et lui prépare un lait chaud.

– Je dois travailler, maintenant. Mes filles prendront soin de toi jusqu'au soir. Makiko, Sakuri, venez !

Entrent une grande tige aux lèvres délicates, Makiko, suivie d'une petite ronde au visage ingrat, Sakuri – dont les hommes s'arrachent l'incroyable souplesse, apprendra plus tard Hannah. D'un geste ample, Makiko rejette ses cheveux ondulés derrière son épaule, puis plante ses poings sur ses hanches. Elle étudie la fillette de la tête aux pieds :

– Il va falloir qu'on te trouve autre chose que cette horreur de robe pour aller à l'école.

Hannah avale son lait de travers et en recrache un peu par le nez. Sakuri approche la banquette de velours brun et lui fait signe de s'asseoir.

– Ma petite, on ne pourra pas t'aider pour les devoirs, mais on t'apprendra un tas d'autres trucs utiles.

– Oui, abonde Makiko. Tout un tas de trucs, il te suffit de nous demander.

Hannah les dévisage sans bien comprendre. Intimidée, elle souffle, à mi-voix :

– C'est quoi, une maquereille ?

Très vite, Hannah passe chaque minute de son temps libre en compagnie de Sakuri et Makiko. Elle les rejoint après l'école et le dimanche

midi. Ensemble, elles s'installent sur les banquettes, jouent aux cartes, discutent. Le plus souvent, la fillette reste muette, écoutant le babillage haut en couleur des filles.

« L'autre jour, un homme s'est mis à pleurer comme un petit garçon en me demandant des sous pour aller s'acheter une glace. »

« Le petit gros m'a payé pour que je lui lise le journal ; il s'est endormi au bout de dix minutes et m'a laissée tranquille toute la nuit. »

« Le brun au parfum de cigare aime que je l'accompagne aux jeux, il dit que je lui porte chance : en vérité, je me tiens derrière lui pendant la partie en me léchant les doigts. Les autres joueurs perdent la tête en imaginant où je pourrais les leur mettre ! »

« Ceux qui parlent le plus fort sont les plus faibles. »

« Il suffit d'avoir l'air fragile pour les mettre à genoux. »

Makiko et Sakuri embrassent Hannah, la maquillent, la déguisent ; peu à peu, elle devient leur confidente et leur petite sœur. Leurs histoires remplacent celles de Kuma dans le cœur de la fillette. Elles sont moins poétiques, mais, à leur façon, tout aussi fantasques. Et infiniment plus drôles.

Aika n'apprécie guère l'influence que Makiko et Sakuri exercent sur Hannah, mais elle se garde bien de toute remarque. Grâce aux filles de Kiyoko, elle est libre de quitter l'hôtel quand bon lui semble. Le soir, lorsque Hannah et elle s'allongent sur les lits jumeaux de leur petite chambre, Aika lui explique malgré tout que l'impertinence de ces prostituées à la fierté mal placée, si éloignée de la bonne éducation nippone, est incompatible avec l'intégration dans la société canadienne. C'est au contraire en se montrant discrets et serviables que les Japonais gagneront le respect des Canadiens : « Souris toujours, excuse-toi systématiquement même si tu n'es pas en tort », lui conseille-t-elle. « Ne croise jamais le regard des hommes. Évite de te trouver seule avec l'un d'eux. Deviens invisible. »

Hannah l'écoute avec circonspection. Un sentiment inédit grandit en elle. Devenir invisible ? Plus elle observe la ville, plus elle est convaincue que sa mère se trompe. Comme tous les Issei, cette première génération de Japonais immigrés, Aika n'est pas faite pour ce monde. Elle ne comprend pas que ni la politesse, ni l'humilité dont les Japonais font preuve ne les protégera contre la sauvagerie prête à s'abattre sur eux.

OceanofPDF.com

5.

La fille est allongée chez lui depuis une semaine. Inconsciente. Faible. Toutes les six heures, Jack renouvelle les cataplasmes sur ses blessures, la redresse pour glisser un peu de bouillon entre ses lèvres. Ses membres sont agités de spasmes réguliers sous l'effet de la fièvre. Il redoute une infection. Les plantes d'Edgar ne sont pas assez puissantes, alors il couvre son corps de tissus imbibés d'eau froide pour faire redescendre la température. La journée, cela fonctionne à peu près.

La nuit, en revanche, la fièvre l'emporte. Il reste auprès d'elle, guette les signes d'aggravation, s'assure qu'elle n'a ni trop chaud, ni trop froid. Il se sent impuissant et déteste cela. Pourquoi cette Japonaise a-t-elle atterri chez lui ?

Jack n'est pas superstitieux, mais il croit aux forces de la nature. Celles dont la puissance dépasse l'entendement des hommes. Lorsqu'il vivait sur les hautes terres, Ellen avait l'habitude de dire : « Tout se sait. » Chacune de nos paroles et pensées laisse une empreinte sur les créatures alentour, les arbres, les pierres, l'océan, les fleuves. « Voilà pourquoi il ne faut jamais se laisser aller à de mauvaises pensées. Ne jamais mal se conduire. » Rien n'est oublié. Nos mots nourrissent des énergies qui reviennent à nous pour préserver le grand équilibre, d'une façon ou une autre. Tout acte commis ou envisagé générera une cascade de conséquences ne devant rien au hasard, jamais. *Tout se sait.*

Qu'a-t-il fait, qu'a-t-il dit pour que le sort jette cette enfant sur son chemin ? Est-ce à cause de l'incendie de Doom Hill ? Parce qu'il n'a pas su retenir Mark ? Parce qu'il n'a pas eu le courage de s'engager lui aussi dans l'armée, lorsque le gouvernement cherchait des hommes pour tenir le front ? Il aurait pu se battre aux côtés de son frère. Il l'aurait protégé des démons, fait bouclier face à l'ennemi. Il aurait pu le sauver, là-bas, sur cette île lointaine où son bataillon avait été envoyé contre l'armée de Tokyo. Que dirait Ellen si elle découvrait qu'aujourd'hui, il abrite une Japonaise en sa demeure ?

Autrefois, il savait lire en sa mère adoptive mieux qu'en lui-même. Il regardait son visage et devinait ses pensées avant qu'elle ne les formule. Une force invisible les liait. L'énergie du grand équilibre. La disparition de Robert les avait rapprochés un peu plus encore. Avec Mark, tous les trois faisaient corps dans la douleur et la dérégulation. Robert était leur soleil. Il était l'espoir. Son décès brutal les avait mis à genoux.

Ils l'avaient enterré ensemble près du pétroglyphe après avoir veillé son corps trois jours et trois nuits durant. Ellen avait murmuré des prières étranges. Les garçons les avaient scandées sans les comprendre. Mark ne cessait de pleurer en silence. Même lorsqu'il dormait. « Je m'arrêterai lorsque tous les océans en moi seront vides. » Jack, lui, gardait les yeux secs. Les larmes coulaient à l'intérieur. Elles avaient le goût du sang. Il serrait les poings de toutes ses forces, jusqu'à ce que les ongles pénètrent sa peau.

« Ton père a rejoint le grand mystère. » Lorsque Ellen avait prononcé ces mots, il avait hurlé de colère. Il n'avait qu'à faire du grand mystère. La perte creusait un gouffre dans sa poitrine. L'univers s'effondrait autour de lui. Il prenait conscience de la fragilité de la vie. L'obscurité avait éteint la lumière à jamais.

Les semaines avaient passé. Les mois. Le jour, la nuit, Jack disparaissait de longues heures, laissant Mark et Ellen seuls dans la maison. Il errait,

cherchant son chemin sous la pâle lueur des rayons de lune. Lorsqu'il était suffisamment loin, il hurlait comme un loup, jusqu'à ce que la douleur brûle sa gorge. Il s'endormait contre une pierre ou près de la rivière et rentrait au petit matin, hagard.

Ellen faisait preuve d'une patience infinie à son égard. Elle s'allongeait auprès de lui lorsqu'il tombait de fatigue au milieu de l'après-midi. Elle posait la main sur son front et chuchotait des mots inconnus. Elle serrait son corps contre le sien pour le raccrocher à la vie.

Un matin de pluie fine, Jack s'était levé et avait observé le ciel. Des nuages bas formaient une chape grise et opaque. Le vent d'est charriait des effluves d'algues pourrissant sur la batture. Il comprenait, enfin : l'obscurité ne tuait pas la lumière. Elle la révélait. Les souffrances et les deuils, les blessures que lui infligerait la vie, ses propres faiblesses et échecs ne rendraient que plus intense et précieuse encore l'étincelle qui brûlait en lui. Chaque cicatrice que l'existence laisserait sur sa peau lui rappellerait ce qu'il avait été. La profondeur de ce qu'il avait appris. L'importance de l'instant et du pardon.

Ils étaient tous les trois, désormais. Trois solitudes soudées par l'amour et la perte. Lui, Ellen et Mark, son petit frère né quatre ans après lui. Une Amérindienne et deux gosses, l'un blanc, l'autre métis : ils resteraient ici, dans la maison des hautes terres, c'était sans doute mieux. Le reste du monde n'avait aucune importance.

Ellen leur apprendrait à lire et tout ce qu'il y avait à savoir pour subsister sans dépendre de personne. Comment cultiver, pêcher, chasser : « Prends uniquement ce dont tu as besoin et ne jette rien, trouve une utilité à chaque chose. » Comment cueillir : « Toutes les baies sont comestibles, mais en manger trop donne la courante. » Se soigner : « l'écorce de cèdre pour la fièvre, le champignon noir pour cicatriser ». Elle leur enseignerait comment saler le saumon, pour le conserver durant tout l'hiver. Comment tanner les peaux. Rapiécer les vêtements. Elle leur apprendrait à écouter.

« Ferme les yeux. Concentre-toi sur ta respiration. Ralentis jusqu'à la caler sur le rythme de la forêt. »

Écouter ? Au tout début, les deux garçons ne comprenaient pas de quoi elle parlait. Ils essayèrent encore et encore, sans succès, pendant des mois. Jusqu'au jour où ils n'eurent plus besoin de fermer les yeux pour sentir la forêt battre en eux comme un second cœur. Alors, ils entendirent les griffes de l'ours raclant l'écorce d'un épicéa centenaire. L'eau des glaciers dévalant les pierres mouchetées de lichen. Le plongeon du louveteau découvrant la rivière. Le combat entre deux mulots pour une pomme de pin. Le craquement discret de la branche réceptionnant le bond de l'écureuil. Le crépitement du bourgeon prêt à jaillir. Ces sons les emplirent. Les deux enfants vibraient. Ils étaient ancrés à la terre et libres comme le vent.

Le soir, pour nourrir leurs rêves des images anciennes, Ellen leur narrait les contes tsimshian de son enfance. L'histoire de Petit Aigle et Aigle Seul, la légende d'Ailes Coupées et Lame affûtée ou encore, celle des loups et des chevreuils.

Mais le plus souvent, juste avant de dormir, ses fils réclamaient le conte de l'orphelin dont tout le monde riait.

– S'il te plaît, Maman, encore une fois ! l'implorait Mark.

Alors, Ellen lui racontait l'histoire de ce petit garçon malingre et dépourvu de tout que personne, dans le village où il vivait, ne prenait au sérieux. Une nuit, une étoile d'argent se décrocha de la voûte céleste et tomba sur terre. Au matin, le chef du village découvrit l'étoile piégée au sommet d'un séquoia.

– Celui qui saura l'attraper et me l'offrira aura ma fille en mariage ! annonça-t-il.

Les hommes tentèrent un à un leur chance, mais l'arbre était glissant, trop haut, l'étoile inaccessible ; tous échouaient tristement.

Tandis qu'il les observait depuis sa bicoque, l'orphelin fut approché par un loup. L'animal s'installa à côté de lui et l'interrogea :

– Que font donc ces hommes ?

– Ils tentent de décrocher l'étoile pour épouser la fille du chef.

– Aimerais-tu l'épouser, toi aussi ?

– Oh oui, elle est si belle ! C'est la seule à ne pas rire de moi. Mais je ne suis qu'un pauvre orphelin sans rien.

Le loup laissa alors tomber de sa gueule trois pierres de couleurs différentes.

– Approche-toi de l'arbre et lance d'abord la pierre noire, puis la verte, puis la bleue.

Le garçon obéit et, à la surprise générale, il décrocha l'étoile.

Agacé, car il était certain que seul le plus fort des hommes pouvait l'emporter, le chef tint malgré tout parole et lui offrit sa fille en mariage. Mais il exigea que le couple quitte le village et parte vivre loin de son regard. Les mariés obéirent. La princesse fut triste de quitter sa famille, mais elle était touchée par ce garçon délicat. En dépit de la pauvreté à laquelle ils étaient promis, elle se réjouissait de l'épouser.

Un matin de ciel bas, le loup se présenta à nouveau à l'orphelin et lui offrit une peau de grenouille géante :

– Elle t'apportera la prospérité.

La nuit venue, le garçon enfila la peau et se transforma en grenouille géante. Il pêcha trois grosses truites dans la rivière. Il les déposa devant la porte de leur maison avant de regagner le lit. Le lendemain, la princesse découvrit les poissons avec joie, sans comprendre d'où ils venaient.

Chaque jour, elle trouvait de nouvelles offrandes sur leur palier, tant de poissons que le couple put rapidement en vendre et fonder un foyer prospère. Le garçon devint un beau jeune homme. Ils eurent deux enfants. D'autres villageois vinrent s'installer à leurs côtés, tandis que les poissons affluaient toujours.

Un matin, l'orphelin avoua à la princesse qu'il enfilait chaque soir la peau de grenouille pour aller pêcher.

– Mais je suis fatigué, désormais. La rivière m’attire, elle m’appelle : cette nuit, je resterai en elle.

L’épouse pleura, mais elle ne le retint pas. Elle comprenait que dorénavant, celui qu’elle aimait appartenait à l’eau.

L’orphelin rejoignit la rivière et resta grenouille. Chaque matin, jusqu’à sa mort, la princesse continua de découvrir de généreuses offrandes de poissons devant sa porte.

*
* *

Les gémissements de la blessée le tirent de ses pensées. Jack porte encore un peu de tisane d’écorce de cèdre aux lèvres d’Hannah, ajuste le pansement sur la plaie de sa joue et repose délicatement sa tête sur l’oreiller. Son visage semble paisible, mais ses yeux s’agitent derrière ses paupières closes. Elle rêve, ou est-ce un cauchemar ?

Il pose la main sur son front. Loin de l’apaiser, ce geste déclenche en elle une réaction étrange. Elle s’agite, attrape le poignet de Jack, se redresse. En proie au délire provoqué par la fièvre, elle hurle :

– Nous viendrons, nous prendrons, nous tuerons ! Partez avant qu’il ne soit trop tard !

1938

Hannah a mis un peu du parfum de Sakuri sur son poignet. Elle espère qu'Ian le remarquera lorsqu'elle lui tendra la boîte de crayons de couleur achetée grâce aux pièces de monnaie que les clients de Kiyoko ont oubliées dans le salon, et que la fillette a savamment récoltées au fil des mois.

– Pour ton anniversaire, dit-elle en se rapprochant de lui, presque assez pour que leurs peaux se touchent.

Une sensation inconnue fourmille dans sa poitrine. Lorsqu'elle se tient près d'Ian, le temps s'écoule plus vite.

Depuis trois semaines, Mario, le gardien de l'école que beaucoup d'élèves désignent avec dédain comme « l'homme à tout faire » – en vérité un immigré italien exaspéré par l'inculture de la jeune Amérique –, les autorise à se réfugier dans son appartement de fonction, près du portail, durant la pause de midi. Loin des moqueries de Doris et des autres, les trois élèves d'origine japonaise y avalent leur bento en vitesse, puis s'adonnent à leurs activités préférées : Harold joue aux cartes avec un partenaire imaginaire, Hannah lit, Ian dessine.

– Merci, je les adore ! se réjouit le garçon, testant aussitôt le crayon vert sur le croquis en cours : la reproduction colorisée d'une photo du mont Fuji.

Hannah se demande si Ian éprouve la même chose qu'elle. Cette rétractation du temps. Cet emballement du cœur. Elle aimerait s'approcher encore, que leurs bras se frôlent. Elle l'observe, concentré sur sa feuille, fronçant légèrement les sourcils. Elle prie pour qu'il lève les yeux vers elle et en tremble à la fois car alors, il comprendrait ce qu'elle éprouve pour lui. À sa place, que feraient Makiko et Sakuri pour séduire le garçon ? Elle regrette de ne pas avoir mis plus de parfum.

Lorsqu'ils sont ici, réfugiés dans la tanière du gardien dont eux seuls connaissent le prénom, les trois amis peuvent enfin être eux-mêmes. Ils oublient l'école, les autres élèves, l'intolérance dans leurs regards. Ils oublient leurs parents, voisins, amis, oncles, tantes et le poids écrasant que la communauté japonaise fait peser sur leurs épaules. Ils respirent. Pendant quelques instants, ils redeviennent des enfants.

Leurs familles, comme la quasi-totalité des Japonais et Canadiens d'origine japonaise de Vancouver, vivent autour de Powell Street, dans le quartier que les autres résidents de la ville appellent « Petit Tokyo » ou « Japtown », avec une pointe de mépris. Les Issei, les immigrants de la première génération, y ont recréé le Nihonjinmachi, un bout de leur pays, avec ses marchés aux poissons, garages, blanchisseries, temples bouddhistes et églises pour anciens et nouveaux convertis, ses épiceries où l'on s'arrache les spécialités de Tokyo et d'ailleurs, tofu, takuan, mochi, ozoni et soba.

Les chaudes nuits d'été, les vieux s'asseyent sur les marches devant leur boutique et devisent, avec leurs accents d'Hokkaido ou d'Okinawa, sur les dernières nouvelles, la faillite du marchand de tapis laminé par la concurrence chinoise, les frasques de M. Watanabe, le boucher trop porté sur le saké, le satané faquin volant les chats du quartier, tout cela mais aussi les rumeurs enflant à propos de la guerre en Europe.

Là, dans ces quelques rues, les Issei se sentent bien. Ils sont chez eux. Vu de l'extérieur, Powell Street a tout d'un ghetto marmiteux, mais peu

importe : ils prennent soin les uns des autres. La solidarité compense les désagréments matériels et le manque de tout. Malgré le déracinement dont ils souffrent, les Issei redoublent d'efforts pour s'intégrer. Tous ont abandonné les kimonos traditionnels pour se vêtir à l'occidentale. Ils se passionnent pour le baseball et s'accoutument aux grands froids de l'hiver canadien. Ils se montrent extrêmement serviables en toutes circonstances, baissent les épaules afin de paraître plus minuscules qu'ils ne le sont. Des ombres. De frêles silhouettes s'excusant d'être là, redoutant qu'un regard un peu trop franc soit interprété comme de la forfanterie. Ou pire, de la provocation.

C'est que le Vancouver des années 1930 va mal. La ville peine à se relever de la crise de 1929 ; partout, des Canadiens sans le sou cherchent un emploi, prêts à travailler dans n'importe quelles conditions tant qu'on les paie un peu, même une misère, n'importe quoi leur permettant de fuir les intérieurs surpeuplés dans lesquels ils tournent en rond, ébaubis par les reproches des femmes et le barouf des enfants criards ; il y a de quoi perdre la raison. La récession affame et affole, partout la folie guette.

La faim, la peur. La crise.

Alors voilà : malgré leur discrétion et leurs incommensurables efforts, les Japonais incarnent le bouc émissaire idéal.

Ils prennent nos emplois.

Ils font baisser les salaires.

Ils refusent de s'intégrer.

Les Nisei, les enfants des Issei comme Hannah et Ian, sont écartelés entre l'amour qu'ils portent à leurs parents et la gêne que ces derniers leur inspirent lorsqu'en ville, ils peinent à se faire comprendre avec leur anglais pitoyable. *Nous ne sommes pas comme eux.* Les Nisei refusent de manger avec des baguettes, comme les anciens. Les coutumes japonaises les

intriguent, mais ils se moquent des superstitions étranges de leurs parents. Ces derniers leur rebattent les oreilles avec le Japon, la grandeur et la beauté de ce pays qu'eux ne peuvent pas regretter parce qu'ils n'y ont jamais mis les pieds. *Si tout est si merveilleux, là-bas, pourquoi êtes-vous partis ?*

Les Nisei dépassent leurs parents d'une tête. Ils rient fort en montrant leurs dents. Ils sèchent les cours pour aller au cinéma. Ils ont honte des emplois subalternes réservés à leur communauté et rêvent de liberté, ils refusent de baisser les bras. Ils ne s'écrasent pas. Ils sont nés au Canada, après tout : ils sont ici chez eux. Leurs aînés se fourvoient ; à l'évidence, ce n'est pas en courbant l'échine qu'ils seront enfin considérés comme des citoyens à part entière, mais en réclamant leurs droits. Ils aspirent à ressembler aux Canadiens de souche et sont en colère contre ceux qui les considèrent comme des étrangers, qui les malmènent au quotidien, à l'école, dans la rue, au marché. Ils sont en colère contre eux-mêmes, car au fond ils ne savent pas qui ils sont. Ils aiment ce pays qui les rejette. Ils n'ont aucune affection pour l'île qui a vu naître leurs parents. Les Nisei sont la génération déchirée.

Hannah, Ian et Harold sont trop jeunes encore pour mettre des mots sur l'ire contenue qu'ils voient grandir chez les Nisei un peu plus âgés qu'eux, comme Makiko, Sakuri et Daisuke, le grand frère d'Ian. Comme une ombre jetée sur leur enfance s'achevant trop vite, ils comprennent un peu plus chaque jour qu'ils ne trouveront pas leur place ici. Ni nulle part ailleurs. Ils sont les enfants de l'entre-deux. Les maudits.

Vancouver Daily Province
Éditorial

Nous sommes tous d'accord sur le fait que cette province doit rester une terre d'hommes blancs. Nous ne souhaitons pas laisser à nos enfants un pays dominé par les Japonais, ces hordes jaunes venues

prendre nos emplois, faire baisser nos salaires, envahir nos villes parce qu'ils sont incapables de contrôler les naissances dans leur pays surpeuplé.

Toutes les semaines, Doris glisse dans leurs casiers des éditoriaux de propagande anti-japonaise. Hannah ne la surprend jamais sur le fait, mais elle est certaine qu'il s'agit d'elle. Elle voit clair dans son jeu. Son sourire d'ange trompe uniquement les professeurs.

Un matin, angoissée à l'idée de découvrir un nouvel article haineux dans ses affaires, Hannah interroge Kiyoko :

– Et si, un jour, les Canadiens ne voulaient plus de nous ? Et s'ils nous forçaient à retourner au Japon ? Toi, tu y as grandi. Mais pour Ian, Harold et moi, ce serait terrible !

– Et si, et si, et si... À trop s'inquiéter pour le futur, on finit par ne plus vivre le présent. Je n'ai pas fait de grandes études, Hannah, mais il y a une chose dont je suis sûre : nous, les femmes, nous sommes capables de nous adapter à tout. Lorsque j'étais enfant, ma mère et moi n'avions rien. Mais même lorsque la situation semblait désespérée, lorsque la faim tordait nos entrailles et que nous n'avions nulle part où dormir, nous finissions par nous en sortir. Le travail finissait toujours par payer.

– Comment avez-vous fait pour tenir, Maman et toi, quand vous êtes arrivées ici ?

– Je ne vais pas te mentir : ce fut difficile. Nous étions jeunes. Ta mère était presque une enfant. Beaucoup d'entre nous n'étaient jamais sorties de leur campagne et nos futurs maris avaient dissimulé ce que seraient vraiment nos vies ici, en Amérique. Sinon, nous n'aurions jamais pris le bateau ! Ou peut-être que si, mais délestées de nos illusions. À l'arrivée, quelques-unes se sont donné la mort. D'autres ont sombré dans une tristesse sans fond. Mais au fil des ans, beaucoup ont réussi à trouver malgré tout

leur équilibre. Un presque bonheur, lorsqu'elles ont eu des enfants ou se sont fait une place dans l'entreprise de leur mari. Pourquoi penses-tu que les Japonais réussissent si bien dans le commerce ? Pas parce qu'ils sont plus doués avec l'argent, loin de là, mais grâce aux femmes qui, dans les arrière-boutiques, tiennent les comptes et gèrent les relations avec les fournisseurs.

– Mais toi, tu n'es pas comme elles.

– Non, pas vraiment.

Un sourire énigmatique se dessine sur les lèvres de Kiyoko. Indépendante, affranchie de son époux, patronne de son propre commerce : elle n'a pas grand-chose à voir avec ce que la bonne Japonaise se doit d'incarner, en particulier au sein des Issei.

Dans la communauté de Powell Street, elle est respectée parce qu'elle gagne beaucoup d'argent – et en reverse une partie aux bonnes œuvres des différentes chapelles. Mais la maquerele est malgré tout tenue à l'écart en raison de son activité. Ce n'est pas pour rien qu'Aika a longtemps caché son emploi dans l'établissement de Kiyoko, surtout lorsqu'elle écumait les églises à la recherche d'Hideki. Une quête à laquelle elle a fini par renoncer, de guerre lasse, après des mois de recherche. Personne n'avait entendu parler de cet ancien bûcheron qui maîtrisait si bien l'anglais. Sans doute avait-il emmené sa jeune épouse ailleurs, en Alberta ou à l'est. Peu à peu, comme on chasse un doux rêve dont on garde malgré tout la trace en soi, Aika s'était résolue à ne jamais revoir son premier véritable amour.

Chaque jeudi, elle ravitaille l'hôtel en riz, poisson et légumes chez Yusuke Adashi, un épicier aux oreilles décollées et aux doigts noircis par les cigarettes qu'il enchaîne toute la journée. D'autres échoppes de la rue sont mieux garnies, mais quelque chose l'attire en ces lieux. Elle apprécie la douceur émanant du patron, cet homme simple et travailleur. Il gagne correctement sa vie et n'a pas la tête dans les nuages. Il incarne une stabilité à laquelle Aika aspire désormais. Elle n'a pas renoncé à la liberté, mais les années filent. Le pragmatisme lui enjoint de se trouver une situation et un

foyer plus corrects que ceux du 35 rue Hastings. Pour elle comme pour Hannah.

Alors, elle s'arrange pour porter ses plus jolies robes et un peu du maquillage de Kiyoko chaque jeudi, lorsqu'elle se rend à l'épicerie. Avant son passage, Yusuke nettoie les rayons de fond en comble et revêt sa plus belle chemise. On lui a parlé de cette jolie veuve, travaillant dur pour les faire vivre, sa fille et elle. La détermination et la douleur qu'il devine chez Aika le touchent. Il rêve de prendre ses mains pour y déposer un baiser.

Un matin d'octobre, alors qu'un brouillard glacé jette son voile automnal sur la ville, Yusuke Adashi, rougissant de timidité tel un petit garçon, rassemble son courage pour inviter Aika à déjeuner. Elle accepte avec joie. À table, elle l'écoute parler de sa passion pour le Kintsugi, l'art de réparer les objets cassés à l'aide de poudre d'or. Le repas s'éternise, car l'épicier mange avec une lenteur infinie, appréciant chaque bouchée de riz. La jeune femme trouve cela charmant et le lui dit. Il lui propose un autre déjeuner le lendemain.

*
* *

Aika présente Yusuke à sa fille un dimanche midi, après la messe. Ils déjeunent ensemble dans un minuscule restaurant de poisson. Yusuke offre à l'enfant un ruban pour ses cheveux, l'interroge sur l'école, écoute chacune de ses réponses avec une attention non feinte. Il entame seulement son assiette lorsqu'elles terminent les leurs. Hannah comprend ce que sa mère trouve à cet homme : il porte en lui un océan de bienveillance. Elle sourit mais à l'intérieur, son cœur saigne. Elle pense à Kuma. Elle aurait tant aimé que son père soit encore là. Qu'Aika le regarde avec la même tendresse que celle dont elle fait preuve à l'égard de l'épicier.

Après le déjeuner, ils marchent ensemble vers l'échoppe de Yusuke. Une étrange agitation règne dans Powell Street. Un attroupement de

badauds s'agglutine devant sa boutique. Le patron les écarte pour entrer. L'un des carreaux de la porte vitrée est fracassé. Après s'être assuré que l'endroit est vide, il fait signe à Aika et Hannah de le rejoindre. Des bris de verre recouvrent le sol. Au centre de la pièce gît une pierre entourée d'une feuille de papier, sur laquelle sont écrits les mots suivants :

Nous viendrons

Nous prendrons

Nous tuerons.

Partez avant qu'il ne soit trop tard.

A.E.L.

OceanofPDF.com

1927

Délaissé par son frère qui préfère porter le deuil de son père seul dans les bois, Mark n'en reste pas pour autant prostré dans les jupes d'Ellen, comme son frère Jack se le figure. Lui aussi a entamé une quête, d'un autre ordre. Il marche, sans direction précise. Il jette quelques saumons au ciel, pour les aigles. Tue des grouses qu'il rapporte à sa mère. Il cherche Jack. Il souffre que son frère ne partage pas sa peine avec lui. Ne sont-ils pas tout l'un pour l'autre, comme Petit Aigle et Aigle Seul ? L'amour qui les lie n'est-il pas leur bien le plus précieux ? Jack imagine-t-il que sa douleur est supérieure à celle de son cadet ?

Il tourne et retourne ces questions dans son esprit lorsqu'il s'aperçoit que ses pas l'ont mené bien au-delà de la rivière noire, celle qu'Ellen leur interdit de franchir parce qu'elle relève du territoire de Loggers Creek. Il s'apprête à faire demi-tour lorsque des pleurs étouffés attirent son attention. Ceux de Jack ? Il cherche un moment avant de comprendre que les gémissements s'élèvent d'un puits, non loin de là. Il se penche et, lorsque ses yeux se sont accoutumés à l'obscurité, il distingue en son fond deux garçons guère plus âgés que lui, roulés en boule.

– Ohé ! Est-ce que ça va ?

Les enfants se blottissent un peu plus l'un contre l'autre. Ils sont trop affaiblis pour répondre. Alors Mark court jusqu'aux hautes terres, attrape quelques provisions qu'il jette dans un sac de toile, puis repart jusqu'au puits. Il lance le petit butin aux frères : saumon, baies, pommes, ainsi que deux gourdes d'eau. Les garçons s'en saisissent faiblement, grignotent quelques bouchées puis sombrent à nouveau dans la léthargie.

Le lendemain, Mark leur apporte à nouveau de la nourriture, attachant cette fois une corde à un panier, qu'il descend jusqu'à eux. Les enfants ont repris des forces. Ils lèvent vers lui des yeux brillants :

– Merci ! Nous avions vraiment très faim !

– Qu'est-ce que vous faites ici ? Je vais prévenir ma mère, elle ira chercher de l'aide à Loggers Creek pour vous sortir de là.

– Non, non, surtout pas ! On est punis. Notre père nous descend au fond du puits chaque fois qu'on fait des bêtises.

– Quoi ? Personne ne mérite une punition aussi cruelle !

– C'est qu'on est très mal élevés, de mauvais garçons, c'est ce que Papa dit. Mais il va nous sortir de là bientôt.

– Quand ?

– Ce soir, sûrement. Ou demain, peut-être. Mercredi, au plus tard. Mais ça ira, grâce à la nourriture que tu nous as apportée. Et toi, tu es qui ? Un sauvage ?

– Moi je suis Mark, c'est tout. Je peux quand même pas vous laisser là... Comment vous aider ?

Les frères hésitent un instant, gênés. Mark sait que certains bûcherons et fermiers du coin se montrent durs avec leurs fils, convaincus que la brutalité mettra plus rapidement fin à l'enfance et fera d'eux des hommes forts. Robert l'a prévenu : « Ces hommes se trompent : c'est ainsi que l'on forge des monstres. Tu devras toujours te tenir à l'écart d'eux. »

– Tu es toujours là ? demande l'un des garçons, à mi-voix. Si oui, il y a bien une chose que tu pourrais faire pour nous. C'est qu'ici, en bas, les

journées sont drôlement longues. On s'ennuie ferme. Tu ne connais pas une histoire ou deux ?

– Des histoires, ça oui, j'en connais des tas ! (Il s'allonge près du puits, cale son crâne contre un amas de mousse.) Mon frère Jack et moi préférons le conte de Petit Aigle et Aigle Seul. Je suis sûr qu'il vous plaira beaucoup aussi. Mais d'abord, j'aimerais vous raconter l'histoire des loups et des chevreuils. Vous êtes prêts ?

Au fond du puits, les deux frères s'allongent eux aussi l'un à côté de l'autre, les jambes légèrement repliées.

– Dans les temps anciens, le peuple des loups invita celui des chevreuils à une fête se tenant à l'embouchure de la rivière Skeena. Les loups s'installèrent à l'une des extrémités de la prairie et ordonnèrent aux chevreuils de rire, puisqu'ils donnaient une fête. « Riez donc en premier », répondirent les invités, postés à l'autre bout du champ, quelque peu méfiants.

Les loups obéirent, alors les chevreuils, rassurés, rirent à leur tour, timidement. « Quoi ? Mais pourquoi gardez-vous la bouche fermée, personne ne rit ainsi ! se moquèrent les loups. Desserrez donc les lèvres, c'est jour de fête ! »

Les chevreuils invités se détendirent et rirent à gorge déployée. Les hôtes en profitèrent pour observer leurs bouches et, constatant qu'elles étaient dépourvues de dents, bondirent par-delà la prairie pour les dévorer. Seuls quelques-uns parvinrent à s'échapper. Depuis ce jour, les chevreuils ont peur des loups.

– Oh oui, ils ont peur et ils ont bien raison, on ne plaisante pas avec les loups ! s'exclament les frères, au fond du puits. Ça, c'est une chouette histoire. Une autre ! Une autre !

Mark réfléchit quelques instants, puis entame un nouveau récit :

– Dans un village des hauts plateaux, des enfants chahutent dans la prairie. Ils hurlent, crient, rient sans retenue, sans se douter que leur bruit

agace le ciel, qui n'aime rien tant que le silence de l'aube. Pour les faire taire, celui-ci envoie deux plumes dans leur direction.

L'un des enfants les ramasse et les pose sur sa tête pour jouer. Les plumes se muent alors en ailes qui commencent à battre, d'abord doucement, puis avec vigueur, si bien que l'enfant décolle. Les autres sautent sur lui et s'accrochent à ses pieds pour le retenir, en vain : tous s'envolent et disparaissent dans le firmament. La terre retrouve le calme auquel aspire le ciel, mais le village se trouve privé de tous ses enfants, à l'exception d'une jeune fille qui, au moment de l'enlèvement, dormait avec sa grand-mère.

Quelques années plus tard, la jeune fille a cinq enfants, quatre garçons et une fille. Elle leur interdit formellement de jouer dehors : « le ciel ne supporte pas le bruit, il a pris vos oncles et tantes autrefois parce qu'ils l'importunaient ».

Lorsque les beaux jours arrivent, le bourdonnement joyeux des abeilles et le parfum fleuri des prairies appellent les enfants. Leurs chants affriandent leurs oreilles. Résister à une telle cavatine est trop difficile pour les petits, torturés par l'envie de déployer leurs muscles sous le soleil du printemps.

Un après-midi, ils profitent d'un moment d'inattention de leur mère pour aller jouer dehors. Ils hurlent, rient et déclenchent, sans le savoir, l'ire du ciel. Alors celui-ci leur envoie deux plumes. Le plus âgé des garçons les attrape. À l'instant où il les pose sur sa tête, elles se transforment en ailes. « Il s'envole ! Il s'envole ! » paniquent ses frères, qui se jettent aussitôt à ses pieds pour le retenir.

Comprenant que l'histoire se répète, la petite sœur attrape un couteau. Avec agilité, elle grimpe jusqu'au premier frère et coupe les ailes sur son crâne. Tous retombent au sol dans un grand fracas, la vie sauve. Dès lors, l'aîné de la fratrie se fait appeler Ailes Coupées, et sa petite sœur, Lame Affûtée.

– Oh ça, c’est une belle histoire ! s’exclament les enfants du puits. Notre père en connaît quelques-unes aussi, mais elles sont moins belles. Un jour, il nous a raconté qu’un vieux sauvage de Hoon Bay lui a dit que la ferme où l’on vit avec d’autres gars est maudite parce qu’elle porte la marque du feu et du sang de tous ceux morts autrefois ici. Il a aussi prévenu qu’un jour, les hommes au cœur mauvais seraient punis par la créature du Grand Corbeau. Notre père a battu le vieillard pour qu’il ne raconte jamais plus de mensonge sur les malédictions qui n’existent pas.

Et le cadet de surenchérir :

– Père dit aussi que les hommes ont le droit de tuer tous les animaux parce qu’ils sont inférieurs, sauf les chevaux. Dans la ferme où on vit, quelqu’un en élève, des chevaux. Mais Papa, lui, fait autre chose.

À ces mots, le visage des garçons s’assombrit. Malgré l’obscurité du puits, Mark le perçoit. Il ne pose pas de questions.

Le lendemain, il leur apporte un nouveau panier de provisions.

– Merci, mais ne reste pas trop par ici ! Notre père est passé hier soir. Il avait bu, mais il a promis de nous remonter aujourd’hui. Il ne doit surtout pas découvrir que tu nous as aidés, cela le rendrait furieux, et il nous punirait encore.

– D’accord ! Je pars, mais je reviendrai demain vérifier qu’il est bien venu vous chercher.

– Oui, merci, tu es vraiment un chic type ! Promets-nous que tu ne diras jamais à personne que tu nous as vus. Si le père l’apprenait d’une façon ou d’une autre, il nous le ferait payer. Promis ?

– Promis ! Ce sera notre secret. Et je veillerai sur vous s’il vous jette à nouveau ici.

– Merci. Mark ? Cette nuit, on se disait... On se disait qu’en fait, tu es notre premier ami.

- Je crois que vous êtes mes premiers amis aussi, en dehors de mon frère. Même si en ce moment, il n'est pas très sympa.
- S'il t'embête, dis-nous, on lui cassera la figure en sortant d'ici !
- Non, ça va. Il est juste très triste. Je vais y aller, maintenant. Au fait, je ne sais même pas comment vous vous appelez.
- Nous, c'est Eugène et Larry.

OceanofPDF.com

8.

La fille pue.

Chaque nuit, elle transpire de fièvre, s'agite, délire. Elle se bat contre le mal susceptible de l'emporter, l'infection, mais aussi contre une géhenne relevant d'un autre registre, souterraine et sombre. Au matin, Jack la découvre moite, ses vêtements imbibés d'une sueur dans laquelle elle macère le reste de la journée. Elle porte encore la longue chemise d'homme dont l'a vêtue Edgar après l'avoir soignée. Elle a besoin d'être changée. Jack écarte les draps, observe un instant le corps minuscule. Presque celui d'une enfant. Cette fragilité l'émeut et l'effraie. Cet abandon. Sa responsabilité de garde-malade a quelque chose de démesuré. Face à la fille allongée il se sent démuni, encombrant. Gauche.

Il déboutonne la chemise. Ses doigts tremblent sur la nacre humide des boutons. Il glisse la main dans son dos pour la redresser, palpe les omoplates saillantes, détourne le regard devant sa poitrine discrète. Il a déjà vu des corps de femmes, bien sûr. Celles qu'il a aimées. Manipuler la fille inconsciente relève d'un autre registre. Malgré ses bonnes intentions, les soins qu'il doit lui apporter, il se sent voyeur. Comme si en la découvrant nue, en passant le tissu moite sur son ventre, ses cuisses, ses aisselles, il avait accès à un secret dont elle-même ignore la nature.

Il hâte le geste, la sèche, ôte le pansement à l'abdomen. Les onguents d'Edgar fonctionnent : la cicatrice est propre. L'infection a été évitée. La plaie supérieure, celle courant du bas de la joue jusqu'à la clavicule, est en

revanche préoccupante. La chair est à vif. Brûlante. À l'aide d'un pinceau, il y appose de la poix de sapin baumier le plus délicatement possible. À douze ans, lorsqu'il s'était salement écorché le mollet en chutant d'un arbre, Ellen avait recouvert sa jambe d'un tel cataplasme. « La couche doit être suffisamment épaisse pour protéger toute la peau, mais pas trop afin qu'elle puisse sécher rapidement à l'air libre, lui avait-elle expliqué. Lorsque la préparation tombe d'elle-même, comme une croûte, renouvelle-la, jusqu'à ce que la plaie soit guérie. »

Il applique ses conseils avec soin puis entreprend de nourrir la blessée. Il glisse quelques cuillerées de soupe entre ses lèvres. Elle avale. Il ignore s'il s'agit d'un simple réflexe ou si une part de son esprit, conscient, apprécie la préparation. Il choisit d'y voir un signe encourageant : elle accepte la nourriture. Lorsque la fièvre sera vaincue, elle ne devrait guère tarder à revenir à elle. Que répondra-t-il lorsqu'elle posera les yeux sur lui et demandera qui il est.

Ses soins terminés, il arpente sa bibliothèque en quête d'un peu de poésie et opte pour un recueil du Britannique David Herbert Lawrence. Il ouvre une page au hasard, parcourt quelques vers :

*Pas moi, mais le vent qui souffle à travers moi
Une brise fine soufflant dans la nouvelle direction du temps
Si seulement, choisi parmi tous, je me livrais pour être
emporté
Par le délicat vent traversant le chaos du monde.*

La poésie lui procure la même sérénité qu'une marche en forêt. Le sentiment d'être le maillon minuscule d'une chaîne plus grande et plus importante que lui, une cathédrale magnifique face à laquelle il n'est que poussière. Le désir de ne pas peser, de faire corps avec l'autour. Devenir le vent à travers soi.

Hannah gémit de nouveau. Il pose la main sur son épaule, ferme les yeux. Récite intérieurement les vers qu'il vient de lire. La respiration de la blessée se calme. Elle remue encore un peu, puis sombre dans un sommeil apaisé. « Je suis le marcheur de ruisseau et l'amoureux des poèmes oubliés. » Voilà ce qu'il lui dira lorsqu'elle ouvrira enfin les yeux.

OceanofPDF.com

1939

Il y a cette fois où Doris verse de l'encre rouge sur la chaise d'Hannah avant son arrivée en classe puis crie, lorsque celle-ci se lève : « Elle a ses règles ! »

Cette fois où Julian pousse Harold dans l'escalier à côté du professeur de gym, qui ne lui tend même pas la main pour l'aider à se relever.

Cette fois où pour la fête des Fleurs, Ian apporte les mochi cuisinés par sa mère, que les autres élèves refusent de manger. « Ils sont sûrement empoisonnés. » Cette fois où la professeure d'anglais Miss Rose prend Hannah à part pour lui dire : « tout ira bien, vraiment, ça finira par passer », alors que son regard piteux affirme le contraire. Cette fois où le chauffeur de bus refuse de laisser monter Hannah et Kiyoko. « Je ne prends pas les gens comme vous. » Cette fois où une femme portant de hauts talons et un manteau de laine bouillie demande à Aika de reculer dans la file d'attente de la poste. « Vous faites peur aux enfants. »

Il y a ce jour où une ride d'inquiétude se dessine sur le front d'Aika et ne s'efface jamais plus. Celui où le fournisseur de légumes cesse de livrer la boutique de Yusuke, où Aika travaille désormais. « Je vous aime bien mais on nous interdit de commercer avec les Japonais, pardon. » Yusuke assure qu'ils s'en sortiront malgré tout, mais Hannah ne le croit pas. À force

d'insomnies, l'épicier ressemble de plus en plus à un Yurei, les fantômes des légendes japonaises qui viennent hanter les vivants.

Le policier qui offrait sa protection à Kiyoko est muté dans une autre ville : « Je suis désolé, je ne peux plus rien pour vous. Il serait prudent de tout arrêter. » Les filles de la maison fondent en larmes. Elles n'ont nulle part où aller. Aika propose d'en embaucher une à la boutique, même si les clients se font rares. Makiko accepte.

Un après-midi, Sakuri raconte à Hannah les émeutes anti-japonaises de 1907, qui avaient traumatisé son père.

– Des fanatiques de l'Asiatic Exclusion League ont excité les foules avec des discours racistes près de la mairie. Après cela, des milliers de personnes se sont déchaînées d'abord sur les Chinois, puis sur nous. Ils ont saccagé nos boutiques, nos logements, tout. Les vétérans de la guerre russo-japonaise ont tenté de les repousser à coups de gourdin. Mon oncle a été tué. Après cela, les Canadiens ont limité l'immigration des hommes japonais et les ont autorisés à faire venir des femmes par échange de photos. Comme ta mère et la mienne.

Mais les tensions ne sont jamais vraiment retombées. Depuis que le Japon a envahi la Chine, en 1937, les rumeurs à l'égard de la communauté nipponne sont de plus en plus agressives. Elles enflent encore lorsque Tokyo conclut, trois ans plus tard, une alliance avec l'Allemagne nazie. Certains journaux racontent que les Japonais sont des espions. Qu'ils cachent des armes. Qu'ils préparent en sous-main l'invasion des États-Unis puis de l'ensemble de l'Amérique du Nord. Issei comme Nisei ont peur. Aika et Yusuke sont tétanisés, comme des lapins pris dans les phares d'une voiture.

Hannah, elle, a envie de hurler. Elle tient grâce aux instants de répit que leur offre Mario, chaque midi, lorsque ses camarades et elle se dissimulent chez lui. Les trois amis ont conclu un pacte : là, dans l'antre du gardien, ils s'interdisent d'évoquer la propagande anti-nipponne, les crasses de leurs camarades, la tension croissante avec leurs parents. À douze ans, ils sont

suffisamment grands pour comprendre ce qui se trame à l'extérieur, alors ils s'imaginent des vies d'aventuriers, d'artistes, de stars du baseball. Souvent, Harold en profite pour piquer du nez – chaque soir après les cours, il aide son père à la blanchisserie et manque de sommeil. Tandis qu'il somnole, Ian et Hannah s'inventent des mondes. Elle lit des romans, des livres de biologie ou des manuels de maths. Ian, lui, dessine. Il est doué. Il voudrait qu'elle pose pour lui.

– J'aimerais m'entraîner au musée car les statues font de bon modèle, mais les gens comme nous n'ont pas le droit d'y entrer. Alors, tu veux bien ?

Hannah acquiesce avec indolence, reproduisant l'une des moues boudeuses enseignées par Sakuri. *Les hommes ne comprennent pas s'il s'agit d'un oui ou d'un non : cela les rend fou, tu verras.*

– Tu pourras continuer à lire pendant ce temps, bien sûr.

– C'est d'accord.

Hannah se cale au fond de sa chaise avec un air emprunté. *Est-ce ainsi que les modèles prennent la pose ?* Elle tourne les pages, remue les yeux comme s'ils couraient sur les mots, mais elle est incapable de se concentrer. Chaque fois que le regard d'Ian quitte la feuille pour étudier son visage, son cœur bondit. Une chaleur débordante monte en elle lorsqu'elle se tient près de lui. Une palpitation intime. Un chavirement. Lorsque Ian la dessine, elle est à la fois géante et minuscule, fragile et forte, traversée par des certitudes insensées. Elle entrevoit la possibilité d'un avenir heureux malgré l'AEL et le tonnerre de la guerre se rapprochant. Tant qu'Ian sera auprès d'elle, qu'il la dessinera dans le refuge de Mario, elle sera heureuse.

– Tu es belle, dit-il, concentré sur son croquis.

Elle plisse le nez, tord à nouveau la bouche, comme Sakuri le lui a appris. Personne ne lui a jamais fait un tel compliment. Elle n'a pas la jolie frimousse de Doris, ni ses cheveux blonds : Ian dit certainement cela pour lui faire plaisir. Par amitié.

– Je n’ai jamais vu de visage comme le tien et pourtant, j’ai dessiné toutes les amies de ma mère, dit-il encore.

Il prononce ces mots avec le sérieux d’un homme. Le feu monte un peu plus encore en Hannah.

– Les Japonaises ne sont pas très jolies. Je ne vois pas ce que tu me trouves.

– Regarde.

Il lui tend le croquis. Hannah l’étudie avec surprise. Le dessin est stupéfiant de ressemblance et pourtant, cette fille-là n’est pas exactement celle qu’elle observe chaque matin dans le miroir. Elle est plus intense. Plus vraie. Belle, en effet.

– Ton visage a ceci de particulier que les angles et les courbes sont à la fois nets et harmonieux, dit-il en effleurant du doigt sa mâchoire, son nez, la ligne de ses sourcils.

Il s’arrête un instant sur ses lèvres. Elle en profite pour y déposer l’esquisse d’un baiser, surprise par sa propre audace, redoutant la réaction d’Ian. Mais celui-ci poursuit son geste. Avec une délicatesse folle, une retenue attisant chez Hannah un désir dont elle ignore encore le nom, il frôle sa joue, ses narines, le coin de peau doux comme la soie à l’extérieur de l’œil, puis glisse à nouveau vers la bouche.

Un éclat de rire furieux les surprend. Ian retire brutalement sa main, se retourne : Doris les observe depuis la fenêtre, un sourire vipérin aux lèvres. Ils étaient pourtant certains que personne ne connaissait leur cachette. Depuis que Mario les accueille, ils se sont toujours assurés qu’aucun de leur camarade ne les voit se glisser chez lui. *Faites très attention. Il pourrait m’arriver des ennuis si la directrice découvrait notre secret.*

Doris a réussi à les suivre malgré tout. Elle s’est faufilée à l’arrière du bâtiment et a escaladé les bennes à ordures pour se hisser jusqu’à la fenêtre. Et la voilà à son poste d’observation, à se moquer d’eux, mimant un baiser bruyant sur sa main. Une bombe explose en Hannah. Elle supporte les

misères infligées par Doris et ses amies depuis des mois, les articles racistes déposés dans son casier, les mauvaises blagues ; elle endure sans broncher parce qu'elle n'a pas vraiment le choix. Mais ça, briser la bulle qu'elle et ses amis se sont construite, la capsule dans laquelle ils se réfugient pour échapper quelques instants aux humiliations écrasant leur communauté, Doris n'en a pas le droit. Cette fois, Hannah ne la laissera pas faire.

Elle bondit de la table, court vers la porte arrière et rejoint la blonde près des poubelles avant que celle-ci n'ait eu le temps de filer.

– Descends ! hurle-t-elle.

– Vous n'avez pas le droit d'être ici, je vais tout raconter à Mme Carlson !

Hannah attrape sa cheville et plante ses ongles dans sa chair, à travers la chaussette rose.

– Tu me fais mal, sale Jaune !

Doris s'agenouille pour la repousser, manque de perdre l'équilibre. Hannah serre un peu plus fort puis, lorsque la tête de la fille est à sa portée, attrape ses cheveux et tire de toutes ses forces.

– Arrête, connasse !

– Tu veux que je lâche ?

– Tu vas m'arracher les cheveux !

Hannah tire un peu plus fort encore, électrisée par la douleur qu'elle lit sur le visage de Doris.

– Je te lâche à une condition : à partir de maintenant, tu vas nous laisser tranquilles, Ian, Harold et moi.

– Je vais tout dire aux profs, tu vas passer un mauvais quart d'heure, espèce de...

– Non, tu ne diras rien : ni que tu nous as vus chez Mario, ni que nous avons eu cette petite discussion près des poubelles. Tu sais pourquoi, Doris ? Parce que nous avons des armes. Parce que nous, les Japonais, savons manier les poisons et que nous allons bientôt nous en servir pour

vous tuer tous, en commençant par toi, avant d'envahir l'Amérique. Ce n'est pas ce que racontent les journaux que tu glisses dans mon casier toutes les semaines ?

– Mais...

Hannah relâche son étreinte, tire Doris d'un geste sec pour la faire descendre de son promontoire. Elle plante ses yeux dans les siens, sans ciller :

– Tokyo nous a donné le signal. À partir de maintenant, on ne se laissera plus faire.

Elle tourne les talons sans attendre la réaction de la blonde, sûre de son effet, et rentre chez Mario le plus calmement possible. Jamais elle n'avait osé répondre à Doris, ni à personne, sur un tel ton. Jamais elle n'avait laissé la violence couvant en elle exploser ainsi. Découvrir cette ressource inconnue la déroute et la grise. Pour la première fois depuis son arrivée à Vancouver, elle entrevoit une autre Hannah, un double d'elle-même : la fille qu'elle pourrait devenir si elle laissait sa colère s'exprimer.

Ce soir-là, de retour au 35, rue Hastings, Hannah ne passe pas saluer Makiko et Sakuri, comme tous les soirs. Elle se jette sur son lit et enfouit son visage dans l'oreiller pour étouffer le cri qu'elle retient depuis si longtemps. Un peu plus tard, lorsqu'elle se déshabille, elle découvre un long cheveu blond enroulé autour du bouton de sa manche.

THE LOGGERS REPORTER
Mystérieux cambriolages :
un enfant menacé par les voleurs

Un nouveau vol a été signalé au sud de la région, antérieur à ceux déjà rapportés ces derniers jours. Les propriétaires de la ferme victime ne se sont pas manifestés sur-le-champ auprès des autorités car ils ont fait l'objet de sérieuses menaces.

« Nous avons longtemps hésité, puis nous nous sommes dit qu'il était hors de question de nous taire : ce serait laisser nos agresseurs gagner », a confié Daniel Tremblay au *Loggers Reporter*.

Son frère Damon et lui possèdent une exploitation où le second élève des chèvres, tandis que le premier s'est spécialisé dans le tannage. Leurs épouses respectives sont décédées lors de l'épidémie de grippe il y a cinq ans, si bien qu'ils élèvent seuls Éric, le fils de Daniel.

C'est l'enfant de douze ans qui a été menacé. « J'ai croisé les voleurs lorsque je rentrais à la maison pour rassembler les pots de confiture que je vends une fois par mois au marché », raconte-t-il. « Je les ai surpris quand ils fuyaient : quatre, de petite taille. Je crois que c'étaient des femmes. »

L'une d'entre elles lui aurait alors dit : « Si tu bouges, cries ou mentionnes que tu nous as vues, nous reviendrons cette nuit avec

l'armée secrète du Japon cachée dans les bois. Nous te crèverons les yeux et dépècerons chaque membre de ta famille. »

« J'ai eu très peur, je ne l'ai pas tout de suite dit à mon père », explique le garçon. Terrorisé, il a fini par se confier il y a trois jours. Il est néanmoins peu probable que quatre petites femmes aient pu emporter une telle quantité d'objets, juge Daniel Tremblay, convaincu que les coupables sont des hommes.

Le docteur Dubois, qui a ausculté Éric, juge que sa mémoire a sans doute réécrit les faits en les minimisant, afin de limiter l'ampleur du traumatisme : « on observe également ce phénomène chez les victimes de la guerre ».

Les auteurs sont-ils les mêmes que ceux des précédents cambriolages ? L'officier Paul Smithson s'est refusé à tout commentaire, à l'exception d'un avertissement : « soyez tous très prudents ».

10.

Une faim gargantuesque la tire du sommeil. Elle entrouvre la bouche, cligne difficilement des paupières ; ses yeux sont scellés par d'épaisses croûtes de sommeil. Tout en elle est raideur. Elle gémit, mais aucun son ne sort de ses lèvres. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas parlé, ni avalé quelque chose de solide ? Soudain, la salive jaillit dans sa bouche : une odeur délicieuse caresse ses papilles, un parfum de légumes mijotés, parfumés d'épices inconnues. Sa respiration accélère. L'excitation prend corps dans ses entrailles et lui envoie des décharges électriques : elle a si faim !

Tandis qu'elle revient à elle, une image échappée de sa nuit de fièvre l'habite encore. Celle d'une lueur fauve s'agitant au loin, suivant un mouvement erratique et rapide, dans l'obscurité de la forêt. Un hotaru peut-être, bien que son éclat ambré semble différent des nuances fluorescentes teintées de vert des lucioles japonaises décrites par son père.

La pièce est floue lorsqu'elle parvient enfin à ouvrir les yeux. Peu à peu, elle distingue une table en bois, une chaise, une cheminée. Une légère fumée s'échappe du plat qui réchauffe dans l'âtre. La chaleur émanant du foyer caresse son visage par vagues. Son inquiétude se dissout un instant. Elle ne reconnaît pas cet endroit. Tout est confus dans son esprit : est-elle au camp de bûcherons ? L'a-t-on ramenée à la ville ? Est-ce pour elle que l'on a préparé ce repas ?

Une douleur foudroyante lui traverse l'abdomen lorsqu'elle tente de se redresser. Le feu prend sur son visage, déchire son cou, dévore sa poitrine. Son corps entier est brasier, son sang est une lave la consumant de l'intérieur. Elle retombe sur la banquette, perd à nouveau connaissance.

Elle n'est plus seule lorsqu'elle revient de nouveau à elle, quelques instants plus tard. Deux gros chiens, l'un noir, l'autre roux, sont allongés au sol, somnolant paisiblement. Un homme est assis devant la cheminée, concentré sur le plat de légumes qu'il remue de temps à autre. Sa barbe épaisse contraste étrangement avec le bleu céruléen de ses yeux et la finesse athlétique de son corps. Comme s'il avait tous les âges à la fois, ou n'en avait aucun.

La mère d'Hannah l'avait mise en garde contre les Blancs : « Ne te retrouve jamais seule avec l'un d'eux. » Mais même si elle le voulait, elle a trop mal pour fuir. Elle est incapable de bouger. Et puis, cet homme n'est pas exactement un inconnu. Elle l'a déjà aperçu dans la forêt, près d'une rivière. Son instinct lui avait soufflé qu'elle n'avait rien à craindre de lui. Et le voilà désormais tout près d'elle, veillant sur son ragoût avec douceur. Est-ce un hasard ? Que fait-elle ici ?

Hannah feint de dormir lorsque Jack se retourne pour l'observer. L'un des chiens s'approche et lui lèche les doigts. L'homme pose la main sur son front, remarque tout haut :

– La température a enfin baissé. C'est positif.

À ces mots, tout lui revient en mémoire : le plongeon dans la rivière, l'eau pénétrant ses narines, la suffocation et les éclats de nacre dansant devant ses yeux, la lumière du soleil se brisant sur la surface des flots, ses rayons rebondissant sur les écailles de poisson et la masse d'albâtre plongeant avec elle. Celle de l'ours qui, quelques minutes auparavant, l'avait surprise sur la rive et l'avait attaquée. Sa conscience s'évaporant et son corps qui sombre tandis que l'animal, lui, regagnait la rive. Est-ce ce jeune homme à la barbe de vieillard qui l'a tirée de là ?

Celui-ci est de nouveau concentré sur l'âtre. Il masse sa nuque, douloureuse depuis plusieurs jours. Ses pensées divaguent. Il pense à Ellen. Il voit ses longs cheveux noirs, lorsqu'elle était agenouillée dans l'église de Hoon Bay. Mark avait de longs cheveux, lui aussi. Autrefois. Avant que des hommes ne l'enlèvent et le rasent pour l'asseoir sur les bancs de l'école.

Ce jour-là, Jack venait de fêter ses treize ans. Les nuages gris menaçants s'amoncelaient au-dessus de leurs têtes, pesant comme des remords. Il s'était levé à l'aurore pour cueillir des baies avant la pluie. Lorsqu'il revint les bras chargés de fausses prunes, la porte de la maison des hautes terres était ouverte. Il laissa tomber les fruits, la poitrine oppressée par un mauvais pressentiment. Leur refuge était vide. Il fouilla les alentours et découvrit Ellen recroquevillée sur le pétroglyphe près duquel son père était enterré.

– Ils ont pris ton frère, hoqueta-t-elle après un long moment. (Son corps était secoué de frissons.) Ils l'ont emmené à l'école pour tuer l'Indien en lui.

Jack n'avait jamais entendu parler de ces pensionnats où on internait les jeunes autochtones pour en faire de bons chrétiens. Dans ces écoles qui n'en étaient pas vraiment, le gouvernement prétendait favoriser leur assimilation. Mauvais traitements, solitude, faim. Les pensionnaires étaient soumis à une discipline de fer. On leur inculquait une nouvelle langue et la religion chrétienne, on dénigrait leur culture, on les humiliait. On les battait. Beaucoup en mouraient. Ceux qui en revenaient étaient marqués à vie. Ravagés.

– Ils ont pris ton frère, dit-elle encore.

La voix d'Ellen se brisa. Quelque chose mourut en elle.

Jack entra dans une colère noire, contre lui-même, contre son défunt père : Robert savait ce que Mark risquait, pourquoi ne les avaient-ils pas emmenés vivre plus loin encore, là où personne ne serait venu le chercher ? Pourquoi ne l'avait-il pas prévenu lui, son grand frère, du danger planant comme un vautour au-dessus de son cadet ? Le jeune Jack se heurtait pour

la première fois à la brutalité du monde. Certains hommes ont le cœur souillé, ils fracassent le bonheur des innocents et s'en retournent sans un mot, laissant derrière eux pleurs et désolation. Il ne savait que faire de pareille découverte.

Il erra plusieurs jours, le cœur lourd, incapable de s'ouvrir à Ellen. Depuis la disparition de Mark, celle-ci refusait de se nourrir. Alors, Jack enfouit le courroux au plus profond de son être pour se concentrer sur elle. La soutenir. L'aider à aller mieux. Mais en dépit de ses efforts, Ellen maigrissait, avalant tout juste quelques bouchées des repas qu'il lui préparait. Elle ne parlait plus. Elle se laissait mourir. Jack se sentait seul. Désespéré. L'hiver approchait et il n'avait pas eu le temps de fumer suffisamment de saumons, pour les réserves.

Quand Edgar, le médecin de Hoon Bay, passa pour prendre de leurs nouvelles, Jack le laissa repartir avec Ellen.

- Elle sera avec les siens. Nous prendrons soin d'elle.
- Guérissez-la. Moi je reste ici.
- Tu es le bienvenu à Hoon Bay, Jack. Nous te considérons comme son fils.

Ces paroles le remuèrent. Ellen avait toujours refusé que Mark et lui l'accompagnent au village. Mark protestait, il souhaitait voir ses grands-parents, passer du temps avec eux, mais elle se montrait inflexible. Jack était convaincu qu'en vérité, les parents d'Ellen refusaient de le voir lui, le premier fils de Robert, parce qu'il n'était pas l'enfant d'Ellen. Parce qu'il n'était pas des leurs. Il comprenait maintenant qu'il avait tort : Ellen cherchait à protéger Mark en le tenant loin du village. Elle le cachait.

– Quelqu'un doit rester à la maison, ajouta-t-il. Au cas où Mark reviendrait.

- Tu es encore un enfant. On ne peut pas te laisser sans adulte.
- J'ai treize ans. Je suis presque un homme.

Edgar soupira. Le garçon avait besoin de rester dans la maison des hautes terres. Pour son frère. Pour se prouver qu'il en était capable. S'il passait l'hiver, il se relèverait de la tragédie qu'ils traversaient : son âme serait fortifiée.

– Je te rendrai visite toutes les semaines pour t'apporter de la nourriture et vérifier que tu vas bien.

Jamais Jack ne s'était senti aussi seul. Mais il tint tout l'hiver. Il se releva, peu à peu.

Les mois passèrent. Les années, sans nouvelles de Mark. Jack vivait toujours dans la maison des hautes terres. Il passait de plus en plus de temps au village, où Edgar lui apprit à lire et à écrire, « tu en auras besoin ». Il pêchait avec Ellen, qui reprenait des forces. En dépit de l'absence de son frère, la paix s'installa à nouveau dans le cœur de Jack. Il aimait la forêt. Lorsqu'il remontait les fleuves, observait le vol des pygargues à tête blanche ou écoutait le chant des loups côtiers, la douleur s'évaporait. Il comprenait l'harmonie. Le lien entre chaque créature et l'infinie beauté de cet ensemble le bouleversait. Rien ne comptait plus que cela : la grâce de ces connexions fragiles.

– Mark, soupire-t-il, tout en remuant le ragoût. (Astrée renifle le sol, en quête de quelques miettes, Buck les rejoint pour se blottir au pied de son maître.) Espèce d'imbécile, poursuit-il intérieurement. Si tu étais resté ici, avec moi, tu aurais... J'aurais pu...

– Natsukashii.

Le mot japonais le tire brutalement de ses pensées. Lorsqu'il se retourne, Hannah est debout près de la banquette. L'intensité du regard qu'elle pose sur lui le décontenance. Ces dernières semaines, il s'était accoutumé à sa présence inerte. Certains soirs, lorsque les fantômes autour de lui l'oppressaient un peu trop, ou bien ces matins où l'aurore cristalline laissait présager des jours meilleurs, il lui parlait, certain qu'elle ne pouvait

pas l'entendre. De Mark, d'Ellen. De son père. Il se confiait à elle, comme il le fait parfois à Astrée et Buck. Même les solitaires de sa trempe ont besoin de temps en temps d'une oreille à qui souffler les mots trop lourds.

Hannah le fixe, immobile. Terrifiée.

– Tout va bien, dit-il d'une voix la plus douce possible. Nous t'avons trouvée blessée près de la rivière et nous t'avons soignée.

Elle porte la main à sa poitrine. Frôle le cataplasme recouvrant toujours la plaie de son cou. Plusieurs secondes s'écoulent. L'air autour d'eux change de substance. Il s'épaissit, pénétrant plus difficilement leurs poumons.

– Moi, c'est Jack. Voici Buck et Astrée. Tu ne crains rien, ils sont gentils.

La fille éveillée n'est plus celle endormie. Elle est une nouvelle personne. Une inconnue. Il va falloir tout réapprendre. Trouver un nouveau langage entre eux. La parole, tout ce en quoi Jack n'est pas doué. Que lui dire ? Comprend-elle vraiment l'anglais ? Il en veut soudain terriblement à Edgar de l'avoir laissé seul avec elle. Lui, le compteur de saumons, l'anachorète, la personne la moins qualifiée des environs pour prendre soin d'une blessée. Quelle folie, quelle inconscience !

– Quelqu'un m'attend, dit-elle.

Son genou gauche tremble. Elle se rassoit. Plus d'un mois qu'elle est là, allongée, immobile : ses muscles ont fondu. Il lui faudra réapprendre à marcher, doucement. Jack n'avait pas mesuré à quel point sa convalescence serait longue. Edgar, qui n'est toujours pas revenu malgré son engagement à le faire, le savait forcément.

– Je dois repartir.

Elle tente de se relever, s'effondre au sol.

– Tout doux, dit-il en l'aidant à se rallonger.

Se souvient-elle de l'accident ? A-t-elle conscience qu'elle est en partie défigurée ? Il devra le lui dire. Mais pas tout de suite.

– Quelques jours de repos encore et tu pourras repartir, ment-il, soudain pressé de s'échapper.

Elle se retourne, enfouit son visage dans les draps pour y étouffer un sanglot. Il tend la main vers son épaule mais retient son geste. Il s'éloigne sur la pointe des pieds, certain que le silence a parfois le pouvoir d'apaiser les douleurs mieux que les mots.

OceanofPDF.com

11.

1940

– S’il te plaît, demande-lui de nous emmener !

Hannah s’accroche au bras d’Ian, bat des cils, lui bloque le passage pour le contraindre à lui donner une réponse. Depuis qu’elle sait que Daisuke, son grand frère, fait partie des Bâtisseurs, elle presse son ami de le convaincre de les laisser venir à la prochaine réunion. Guère perturbé par ses jérémiades, Ian l’écarte avec douceur et s’engouffre dans l’escalier menant vers la sortie du collège.

– S’il te plaît, s’il te plaît, s’il te plaît, le supplie-t-elle encore, convaincue qu’assister à ce rassemblement changera sa vie, qu’en fréquentant le groupe, elle aura le sentiment de participer à quelque chose de plus grand qu’elle, majeur, susceptible de transformer la vie des Nisei. Je sais que toi aussi tu en as envie. J’ai treize ans, toi quatorze, on est assez grands, non ?

Il soupire, accélère le pas. Elle se plante à nouveau devant lui, poings sur les hanches, front plissé. Il éclate de rire ; la détermination excessive qu’elle déploie pour le convaincre a quelque chose de comique.

Hannah a déjà aperçu Daisuke quelques fois, à la sortie des classes ou lors des pique-niques du dimanche organisés par l’église. Un garçon maigre, voûté comme un vieillard. Une ombre rasant les murs mais dotée

d'une intelligence vive, oscillant entre nihilisme et désir de revanche. Un Nisei typique, en somme.

Il y a trois ans, Daisuke décrochait un doctorat en sciences à l'université d'Ottawa, mais sa fierté de premier de promo fut vite anéantie : aucune entreprise n'acceptait d'embaucher un ingénieur d'origine japonaise. Il frappa à toutes les portes, animé du vain espoir que son diplôme obtenu avec les honneurs convaincrail malgré tout l'une d'elles. Puis il se fit une raison et, la mort dans l'âme, retourna chez ses parents, dans le Japtown. Ce lieu maudit auquel ses études devaient, en théorie, lui permettre d'échapper.

Aujourd'hui, il travaille dans le restaurant de son père, un homme avec qui il ne partage rien, nostalgique d'un Japon qui n'existe plus, archétype des Issei incapables de comprendre que leurs enfants ne peuvent pas vénérer une terre où ils n'ont jamais mis les pieds.

Malgré les échecs émaillant déjà son parcours, Daisuke continue de croire à l'intégration. À l'université, il avait fondé un journal, *L'Âge nouveau*. Lui et quelques autres Nisei fréquentant l'établissement avaient tenté d'expliquer à leurs camarades blancs qu'ils n'étaient guère différents. « Nous sommes aussi canadiens que vous et sommes prêts à servir la nation, on se fiche pas mal du vieux Japon ! » Le gouvernement avait bien accordé le droit de vote aux vétérans Issei, qui avaient combattu sous le drapeau canadien durant la Première Guerre mondiale, pourquoi pas à eux ?

Le journal édita quatre numéros, puis cessa de paraître lorsque Daisuke reçut son diplôme. Aucun de ses amis n'eut le courage de reprendre le flambeau, ce qui le plongea dans un vaste désarroi. De retour à Vancouver, s'accrochant encore un peu à son idéal de société canadienne tolérante et multiculturelle, il fonda un groupe de réflexion secret, nommé les Bâisseurs (il avait d'abord pensé aux Rassembleurs, mais découvrit qu'un groupuscule d'extrême droite anti-Orientaux se faisait déjà appeler ainsi). L'organisation compte désormais dix-sept membres, douze garçons et cinq filles, de dix-sept à vingt-huit ans.

La journée, tous arborent la même mine triste et désemparée, en particulier lorsque leurs parents moins lettrés qu'eux leur ordonnent de ramasser le courrier, balayer, aider à la cuisine, porter la livraison à Mme Mason, nettoyer le linge de M. Parker, « nous sommes à leur service, alors cesse d'être impertinent et obéis ». La nuit, leur abattement se dissipe. Leurs visages prennent vie, leurs lèvres s'agitent de mots vindicatifs. L'alcool de riz aidant, ils se prennent à croire que leur rêve, celui d'appartenir enfin complètement au pays qui les a vus naître, de ne plus être déchirés entre deux communautés, est à portée de main, pour peu qu'ils y travaillent avec la ferveur que leurs ancêtres nippons leur ont transmise.

– Je veux aller à la réunion des Bâtisseurs, on y apprendra un tas de choses ! plaide Hannah.

Les petits Nisei, frères et sœurs cadets de Daisuke et ses amis, souffrent autant qu'eux de leur statut d'enfants d'immigrés, mais aussi d'une solitude terrible, attisée par la jalousie à l'égard des enfants d'Italiens, d'Espagnols, de Français : eux ne se heurtent pas aux mêmes difficultés d'intégration parce qu'ils sont blancs. Et parce que leur pays d'origine n'est pas cet empire aux effrayantes velléités d'expansion.

– S'il te plaît, demande à ton frère si on peut venir ! Dis-lui que je rapporterai une bouteille d'alcool de riz de l'épicerie de Yusuke, pour le groupe.

Au fil des ans, Ian s'est endurci. Lui aussi supporte de plus en plus mal les vexations quotidiennes infligées aux siens à l'école, dans la rue, dans les transports publics. Il a vu les portes se fermer une à une au nez de son grand frère, en dépit de ses diplômes. Il sait qu'on lui infligera les mêmes avanies.

Il soupire. Pense aux cheveux de sa mère, prématurément blanchis. À l'abcès au genou que son père tarde à soigner, refusant de piocher dans leurs économies pour consulter un médecin autre que celui de Powell Street, dont les potions sont aussi efficaces que de l'eau sucrée.

– C’est d’accord, cède-t-il enfin. Je vais demander à Daisuke s’il nous autorise à les rejoindre samedi soir.

– Merci, merci, merci !

Hannah dépose un baiser rapide sur sa joue et file à l’épicerie.

La voilà brûlante d’impatience, si heureuse que durant le reste de la semaine, les mesquineries quotidiennes de Doris l’effleurent à peine. Elle sélectionne avec soin la tenue qu’elle portera pour le rassemblement – il s’agit de paraître décontractée mais sérieuse, naturelle mais pas petite fille. Elle demande à Makiko et Sakuri, avec qui elle prend le thé chaque vendredi, de lui dénicher des journaux autres que ceux lus par Aika et Yusuke, afin de se tenir au courant de l’actualité. Après la fermeture de la maison close, les anciennes filles de Kiyoko se sont recasées bon gré mal gré dans les commerces du coin. La solidarité de Powell Street a joué, même pour celles considérées comme des délurées à la mauvaise vie. Sakuri a trouvé un emploi dans la blanchisserie de M. Tamura. « Un chien, celui-là : il me paie moins que les autres car il sait ce que je faisais avant », maugrée-t-elle chaque fois qu’Hannah prend de ses nouvelles. Comme Makiko, elle fait partie des Bâtisseurs.

Le matin du jour J, Hannah aide à l’épicerie. L’après-midi, elle feint de travailler ses leçons dans l’appartement du dessus, où Aika et elle ont emménagé après le mariage avec Yusuke – la cérémonie eut lieu un vendredi à l’heure du déjeuner, en toute discrétion, sans témoin.

À vingt-deux heures, certaine qu’Aika et Yusuke, lessivés par leur semaine de travail, dorment à poings fermés, elle quitte l’appartement et file jusqu’au 55 de la rue Baker. Là, dans le sous-sol d’un atelier de tissage abandonné depuis la crise de 1929, le club des Bâtisseurs se réunit.

*

* *

– Vous savez que les Orientaux n’ont pas le droit d’accéder à la piscine municipale le mardi matin ? Que la liste des professions qui nous sont interdites s’est encore allongée ? Qu’un député proche de l’Asiatic Exclusion League a déposé un amendement pour faire ficher notre communauté ? Que les Nisei se portant volontaires pour se battre en Europe sont refoulés ?

Une jeune fille vindicative perchée sur une chaise scande des phrases en levant le poing. Des perles de sueur roulent de ses tempes jusqu’à son menton, avant de tomber lourdement sur son chemisier. Hannah étudie l’assistance : Makiko est là mais pas Sakuri, sans doute trop épuisée par son travail à la blanchisserie. Elle ne connaît aucun des autres jeunes.

– Ce n’est pas nouveau, tout ça, Mitsuko. Nous devons nous concentrer sur le droit de vote. Le reste suivra.

Daisuke fait signe aux enfants de le rejoindre, attrape au passage la bouteille d’alcool dissimulée dans le sac d’Hannah. Il pose le doigt sur ses lèvres, « pas un bruit, les gosses », et leur indique le fond de la salle où s’alignent d’immenses tonneaux, larges comme trois hommes. Après la faillite de l’atelier de tissage, le bâtiment avait un temps accueilli une distillerie clandestine.

Daisuke prend la parole à son tour :

– J’ai rencontré cet avocat, Norris. Le type a aidé à récolter des fonds pour défendre la proposition de loi nous accordant le vote à la Chambre basse. Il retourne au comité spécial des élections la semaine prochaine. J’aimerais vous lire son introduction. (Il se racle la gorge, prend un air solennel.) « Nous devons soit expulser tout représentant de la race japonaise hors de nos frontières, soit travailler à leur complète assimilation. Leur refuser les droits civiques et politiques au motif de la race est comparable à la politique menée par Hitler à l’égard des Juifs. Le Canada éclairé souhaite-t-il vraiment une purge raciale ? L’escalade où nous sommes entrés

n'est pas plus rationnelle que celle d'Hitler, et son coût au long terme pour le Canada sera plus élevé encore que celui de l'Allemagne. »

Un long silence tombe sur l'assemblée, durant lequel chacun digère ces mots.

– C'est excessif, comme comparaison, commente d'une voix timide un garçon au visage poupin.

– Si Hitler inspire quelqu'un hors d'Allemagne, ce n'est pas le Canada, mais le Japon : il paraît que les généraux ont fait une sacrée boucherie au Mandchoukouo et qu'ils s'apprêtent à faire de même en Chine, dit Makiko.

Tous les regards se posent sur elle. Mitsuko répond, dubitative :

– Mais qu'est-ce que t'en sais, toi ?

– Je lis la presse internationale. Et toi, Mitsuko ? Est-ce que tu sais lire, au moins ?

– Du calme, du calme. La question est de savoir si ce genre d'arguments peut servir notre cause ou nous nuire.

– Ce Norris est un fou. Il...

Un fracas de verre provenant de l'étage interrompt les échanges. Daisuke lève la main pour faire signe à l'assistance de se taire. Les Bâtisseurs se figent. Personne ne sait qu'ils se réunissent ici, à cette heure. Il s'agit peut-être d'un chat errant ou de l'un de ces clochards qui, depuis la grande récession, sortent la nuit pour fouiller les poubelles de la ville. Daisuke tourne lentement la tête vers Ian et Hannah. La panique brouille son regard.

Lorsqu'un nouveau fracas, suivi de bruits de pas à l'étage, se fait entendre, Daisuke hurle :

– Cachez-vous !

Les Bâtisseurs bondissent, courent chacun dans une direction opposée, paniquent. L'ancien atelier sombre dans le chaos et la confusion. L'un des membres du groupe saisit Hannah et Ian par le col et les glisse dans l'un des tonneaux où Makiko les rejoint presque aussitôt. Ian et Hannah se serrent

contre elle, tandis que la jeune femme plaque ses mains sur leurs bouches, pour les empêcher de gémir.

Des années plus tard, Hannah se souviendra encore de l'odeur âcre d'alcool imbibant le bois du tonneau. Du cœur de Makiko battant à tout rompre contre sa poitrine. De la main d'Ian serrant la sienne à lui en faire mal.

Daisuke referme le couvercle au-dessus de leurs têtes. Hannah voudrait se boucher les oreilles pour ne rien entendre, mais la peur pétrifie ses membres. *Nous allons mourir là, étouffés.* Des bruits de chaises renversées, des objets brisés, des heurts sourds, des cris ; une tempête de violence s'abat sur le sous-sol. À chaque coup, chaque hurlement, les enfants se serrent un peu plus contre Makiko.

Quand enfin, ses yeux s'accoutument à l'obscurité suffocante de leur cachette, Hannah approche son visage d'un rai de lumière filtrant entre les lames de bois. Une vingtaine d'hommes armés de battes en bois, ou peut-être de barres en métal, fracassent tout ce qui se trouve à leur portée : les quelques tables apportées pour la rencontre, les chaises et surtout les corps. Ils battent les Nisei sans distinction, filles, garçons, déchaînant sur eux une violence disproportionnée. Face à ce spectacle glaçant, Hannah prend brutalement conscience de ce que signifie la haine. Elle mesure son épaisseur. Les extrémités où elle peut conduire les hommes.

Les images de la battue défilent devant ses yeux, s'impriment sur sa rétine, la plongeant dans un état de stupeur. Tout s'enregistre en elle, le sang, le son mat des membres fracassés sous les coups.

Après une vingtaine de minutes, les hommes déguerpiennent. Ils se sont suffisamment défoulés, ou bien craignaient-ils que la police surgisse – mais qui, dans ce coin de rue désert, aurait pu la prévenir ? Un à un, ils se retirent, telle une marée destructrice laissant derrière elle les corps gémissants, ensanglantés et meurtris des Bâtisseurs. Avant de quitter les

lieux, l'un des types s'approche de Daisuke gisant au sol. Il lui crache au visage, puis sort un couteau :

– Tu crèveras comme un porc.

Puis, d'un geste sûr, sans l'ombre d'un tremblement, il lui tranche la gorge.

Depuis le tonneau, Hannah voit tout. À quelques mètres d'elle, Daisuke se vide de son sang et elle ne peut rien faire. Des gargouillements confus s'échappent de la plaie béante. Hannah perd connaissance.

Lorsqu'elle revient à elle, l'adolescente est allongée sur son lit. Elle ignore qui leur est venu en aide, combien de temps ils sont restés dans le sous-sol. Aika s'affaire dans la pièce, plie des robes, range des vêtements dans une valise. Son visage est fermé. Dur. Elle ne regarde même pas sa fille lorsqu'elle déclare, sans ambages :

– Daisuke est mort. Il est mort très lentement, comme un animal.

Sa voix a le ton du reproche. Hannah voudrait hurler. Elle voudrait qu'Aika parte loin, la laisse seule avec la violence du chagrin qui déferle sur elle, la douleur de la perte, la culpabilité. Elle se redresse, prête à bondir de son lit pour aller retrouver Ian, prendre de ses nouvelles, s'assurer que Mitsuko va bien, mais Aika l'arrête :

– Ça suffit. Cette ville est devenue trop dangereuse pour les nôtres. Dans deux jours, nous partons pour la campagne.

Depuis qu'Hannah a repris conscience, un étrange phénomène se produit chaque nuit. Vers trois ou quatre heures du matin, à l'instant suspendu où même les oiseaux nyctalopes cessent de chanter, elle se met à gémir. Elle entre dans un état étrange, proche du somnambulisme. Elle murmure des phrases incompréhensibles où les langues se mêlent, anglais et japonais dans une même mélodie, d'abord dolente et discrète, puis se muant peu à peu en hurlement. Elle délire, presque en transe, possédée par une force extérieure : « Il est temps pour nous de fuir, Īe, kare wa tōshi shimashita. » « C'est une propriété privée, ici, personne ne t'a invité. » « Ils nous appellent la horde jaune, kowaidesu ! »

Aux bribes de son passé se mêlent des souvenirs qui ne sont pas les siens. Des images venues d'ailleurs générées par la fièvre – des visages déformés par un cri, des flammes, qui acculent son esprit à la frontière de la folie. Longuement Hannah pleure, geint et cette plainte-là, la tristesse animale s'échappant de ses lèvres, retourne le ventre de Jack.

La première nuit, il la regarde se débattre avec ses fantômes, impuissant. Les yeux d'Hannah sont à demi ouverts, elle se redresse dans sa couche mais elle ne le voit pas, prisonnière d'un cauchemar éveillé. Astrée et Buck gémissent avec elle, comme si les deux chiens comprenaient sa douleur et tentaient de l'apaiser en joignant leur plainte à la sienne. Jack tente de noter ses paroles pour les comprendre, espérant qu'elles lui

révéleront des informations sur son identité, mais renonce rapidement. Il n'y trouve aucune cohérence.

La seconde nuit, il ose s'approcher et lui tend de l'eau qu'elle ne saisit pas. Il a lu quelque part qu'il est dangereux de réveiller les somnambules, ce serait risquer de les traumatiser, alors il reste là, les bras ballants. Désespéré. Lorsque Hannah se calme, il sort marcher dans l'obscurité, jusqu'au lever du jour.

La troisième nuit, il balaie les recommandations scientifiques. Se fiant à son instinct, il s'assoit à côté d'elle et pose la main sur son épaule. Les cris d'Hannah baissent en intensité. Lentement, le rythme de sa respiration ralentit. Il reste là un long moment, immobile. Redoutant que l'agitation ne reprenne s'il ôte sa main. Mal à l'aise. Quand elle était inconsciente, il a pansé ses plaies, il l'a changée, lavée, mais il n'était pas certain, alors, qu'elle survive. Elle était une inconnue. Désormais, tout est différent. Toucher cette jeune fille, même une chaste main sur son épaule, alors qu'ils sont seuls dans sa maison, a quelque chose d'inconvenant. D'une certaine façon, il a toute puissance sur elle et cette idée le terrifie. Une part de lui est malgré tout convaincue qu'il fait exactement ce qu'il faut. Que par ce contact, il lui transmet un peu de sa force. Sa présence chasse les démons de la nuit noire. Brise la solitude précédant l'aube.

Lorsqu'il est certain qu'elle dort à nouveau paisiblement, il se lève avec une infinie précaution, sous le regard curieux des chiens, pour regagner son propre lit, dans l'autre pièce. Malgré l'épaisseur des couvertures sous lesquelles il se glisse, il tremble de froid, puis sombre dans un sommeil sans rêve.

*

* *

Le soleil brille déjà haut lorsqu'il émerge. Son corps est fourbu de courbatures. Sa nuque est de nouveau douloureuse. Il enfle ses vêtements sans hâte. La pièce à vivre est vide lorsqu'il la rejoint. Le feu crépite dans la

cheminée. Le lit est fait. Une tasse fumante trône sur la table. Il la porte à ses narines : une infusion de cèdre. Où est la fille ?

Il la trouve dehors, assise sur le porche, une couverture sur les épaules. Pieds nus. Elle dessine des formes dans la neige à l'aide de ses gros orteils. Un soleil. Un cheval.

– Tu vas attraper froid, dit-il.

Elle ne répond pas. Il hésite un moment, puis s'assoit à côté d'elle.

– Je t'ai bricolé des chaussures. Elles sont dedans, tu pourras les essayer après.

Elle replie les jambes sous la couverture et porte son regard au loin, vers la cime des sapins coiffés de neige. Elle fouille l'horizon du regard, comme si elle avait entendu quelque chose. Un appel. Autour d'eux, la nature est endormie. L'hiver a jeté sa blancheur ouatée sur toute vie.

C'était un jour comme celui-ci, un mardi froid où les sons mêmes étaient absorbés par le manteau neigeux, où le soleil se dissimulait derrière un voile gris et sans nuance, que la lettre était arrivée. La missive de l'armée déclarant que Mark avait disparu. Là-bas, sur le front pacifique où on l'avait envoyé, à Hong Kong, son bataillon et lui avaient été démis par l'armée japonaise. *Les événements sont confus. Une partie des hommes ont été faits prisonniers. Beaucoup ont été tués*, annonçait l'armée. *Nous ignorons où Mark se trouve.*

Disparu, tué ou prisonnier, personne ne savait et ils devaient se débrouiller avec ça. Comment continuer à respirer ? Fallait-il garder espoir ? Renoncer ? Entamer un deuil ? Impossible. Le doute était pire que tout. Privés de certitudes, Jack et Ellen s'accrochaient à l'idée que Mark avait survécu quelque part, dans la forêt hongkongaise. Qu'il reviendrait un jour. Une torture car malgré tout, l'espoir s'amenuisait au fil des semaines. Le silence de l'armée et l'angoisse se diffusaient en eux comme un lent poison.

Chaque jour, Jack envisageait de se confier à Ellen, puis renonçait. Il ne lui avait jamais raconté ce qui s'était passé entre Mark, les frères Davis et lui, à Doom Hill, quelques semaines avant son départ pour l'armée. Le drame qui, sans doute, avait précipité les choses. Il était rongé par la culpabilité. Si ce soir-là, il avait su retenir ses coups ; si ce soir-là, il avait su trouver les mots pour raisonner son petit frère... Pourquoi n'avait-il jamais rien dit à sa mère adoptive ? Sans doute car cela n'aurait rien changé. Sans doute avait-il peur de la perdre elle aussi. Qu'elle soit incapable de lui pardonner. Car au fond, son petit frère était parti se battre par sa faute. Il était responsable de sa disparition.

Lorsque l'armistice entre les forces alliées et l'Axe fut signé, ils n'avaient toujours aucune nouvelle de Mark.

– Pour soulager ta nuque, dit soudain la fille.

Il la dévisage, surpris.

– L'infusion de cèdre, sur la table. Tu avais mal, l'autre jour.

– Oh. Merci.

Tout chez cette fille le décontenance. Comment sait-elle que l'écorce de cèdre apaise la douleur ?

– Au fait, je m'appelle Jack.

Il lui tend la main. Elle la prend, après une courte hésitation.

– Hannah.

Elle replonge dans l'observation des arbres. Le soleil traverse les branches et jette un halo irisé sur les cristaux de glace. Jack va chercher l'infusion à l'intérieur puis la boit lentement, debout sur le perron, Hannah assise à ses pieds. Il croit détecter une présence non loin, dans les sapins. Un oiseau d'hiver, peut-être. Il pense à Mark. À Ellen. Il songe à leur vie d'autrefois, à tout ce qu'ils ont perdu, aux îles lointaines où des hommes se battent pour d'autres hommes. Aux questions tapies au fond des rivières, aux secrets jamais évoqués creusant des abysses entre les êtres. Sa tasse

terminée, il aide Hannah à se relever, se demandant ce qu'il va faire d'elle quand Edgar reviendra. Heureux ignorants des questions qui torturent leur maître, Buck et Astrée chahutent dans les rayons pâles du soleil de décembre.

OceanofPDF.com

Le jour du déménagement est arrivé mais rien n'est prêt. Ils ont organisé leur départ dans la précipitation. Yusuke a revendu son épicerie pour une bouchée de pain au patron de la blanchisserie voisine, la mort dans l'âme. « De toute façon, elle vaudra encore moins cher dans six mois : tout le monde va partir. » Depuis l'aube, ils s'attellent à tout vider. Ils n'ont pas eu le temps de revendre le mobilier qu'ils n'emporteront pas, alors ils l'entreposent sur le trottoir. D'autres se serviront. Powell Street manque de tout.

Aika et Hannah s'affairent à sortir leurs affaires rassemblées dans quatre sacs et trois valises lorsque Doris se plante sur le trottoir d'en face. Hannah feint de ne pas la voir, mais le regard de sa camarade posé sur elle, le mépris qu'elle y devine, brûle sa peau comme de l'acide.

Alors que Yusuke finit de charger leurs biens à l'arrière de la camionnette, Hannah se tourne enfin vers la blonde, tremblante de rage à l'idée de la découvrir le regard triomphant, se réjouissant du malheur qui les contraint à fuir la ville. Mais Doris ne sourit pas. Son visage affiche un air grave qu'Hannah ne lui connaît guère. Elle traverse la rue d'un pas déterminé et lui tend un panier contenant des pots de confiture et une lettre :

– De la part de notre classe.

Sa voix est douce. Presque gentille. Elle se penche vers Hannah pour poser un baiser sur sa joue. Celle-ci a un mouvement de recul. Elle devine ce qui se trame : la mère de Doris ou l'un des professeurs a dû la

sermonner : « Sois gentille avec les enfants japonais, on ne sait pas ce qui va leur arriver. » Alors, Doris a convaincu les autres d'écrire un petit mot et de donner de l'argent pour les confitures. Ils ont préparé le panier ensemble, soulagés de la voir partir, se congratulant de se comporter avec une telle générosité envers cette famille japonaise quittant la ville pour l'inconnu.

– À bientôt, ajoute la petite blonde.

– C'est ça.

Hannah tourne les talons pour rejoindre la camionnette, regrettant aussitôt sa réponse. À bientôt ? En vérité, elle est convaincue qu'elle ne reverra jamais Doris. L'air brûle sa gorge lorsqu'elle respire. Elle ne comprend pas la nature des émotions bouillonnant en elle : est-ce de la colère ? de la tristesse ? de la peur ? Elle déchire la lettre de ses camarades en petits morceaux sans la lire, la jette sur la route, se débarrasse des quatre pots de confiture dans le caniveau. Qui sait s'ils ne sont pas empoisonnés ?

Avec leurs économies, l'argent de l'épicerie et un petit pécule avancé par Kiyoko, Yusuke et Aika ont acheté un terrain à Steveston, sur le delta du fleuve Fraser. Depuis que l'État a retiré les licences de pêche accordées aux Asiatiques, des centaines de Japonais se sont installés là, sur quelques terres dont personne ne veut, envahies de ronces recouvrant souches et roches, jugées inexploitable. Un enfer. Sauf pour ceux armés de suffisamment de courage et de désespoir.

Pendant des mois, les premiers arrivants ont défriché. De l'aurore au crépuscule, ils ont retiré les ronces, déterré les souches ; femmes, hommes et même enfants ont travaillé jusqu'à ce que leurs mains saignent, que leurs dos de portefaix ploient sous la charge. Une tâche inhumaine. Mais peu à peu, les terrains rocailleux se sont mués en champs fertiles où les nouveaux occupants ont d'abord planté des fraises. D'autres familles sont arrivées, ont défriché à leur tour, sué, cultivé, planté, jusqu'à ce que Steveston devienne un Japon miniature, entretenu par des cultivateurs laborieux et acharnés, mais bientôt prospères.

La maison d'Aika et Yusuke est à peine plus grande que l'appartement surplombant l'épicerie. Les premiers jours, Hannah est incapable de dormir. Elle tourne et se retourne dans les draps rêches qui lui irritent la peau. Elle pense à Doris. Au meurtre de Daisuke. Au chagrin d'Ian, surtout : ils sont partis si brutalement qu'elle n'a même pas pu lui dire aurevoir, le serrer dans ses bras, lui murmurer à quel point elle est désolée. Si elle n'avait pas autant insisté, ils ne seraient jamais allés à la réunion des Bâtisseurs. Ian n'aurait pas vu son frère mourir sous ses yeux. La jeune fille cultive la rage gonflant en elle comme un feu sacré. Elle est sa défense, son armure ; tant que sa colère brûle, la méchanceté des hommes et le racisme ne pourront plus l'atteindre.

Elle pense à Ian et Daisuke lorsqu'elle aide ses parents à préparer la terre pour la culture des fraises. Elle pense à Ian et Daisuke lorsqu'elle intègre l'école du coin, une modeste classe regroupant des élèves d'âges différents issus des fermes environnantes, où les cours sont dispensés en japonais. La nuit, elle foment des vengeance secrètes. Retrouver les agresseurs des Bâtisseurs ne serait probablement pas très compliqué – il s'agit sans aucun doute de membres de l'AEL. Elle n'a pas la force physique d'un homme, mais elle est maligne : elle leur enverrait des lettres de menaces pour les terroriser. Elle déposerait des colis contenant un oiseau mort devant leur porte. Elle empoisonnerait leur lait pour les rendre malades. Son imagination n'a aucune limite. Elle la dévore.

Peu à peu, pourtant, la violence des émotions tempêtant en elle s'apaise. Elle travaille au champ après l'école. La vie à Steveston est rude, mais elle lui rappelle celle au camp de bûcherons auprès de Kuma, son bien-aimé père. Ici, les fermiers d'origine japonaise vivent entre eux. Ils ne sont plus confrontés au racisme quotidien. Ils respirent à nouveau.

Aika change, elle aussi. La vie aux champs a sur elle un effet lénifiant inattendu, balayant ses aspirations contrariées à la vie citadine. Elle se confie même à Hannah. La nuit, après le travail, elle s'allonge auprès de sa

filles et se détend, soudain prolixe. Elle évoque sa vie d'avant, au Japon. La honte qui s'est abattue sur sa famille lorsque son père a perdu leur fortune au jeu. Elle lui parle de sa grande sœur qui a épousé un riche commerçant de Kyoto avant la débâcle, tandis qu'Aika, elle, n'avait eu d'autre choix que de chercher un homme voulant bien d'elle en Amérique. Alors, elle avait glissé sa photo dans une enveloppe. Kuma lui avait envoyé la sienne en retour.

– C'était un homme bon, tu sais. Un rêveur. Nous étions trop différents. J'étais trop jeune, gonflée de rêves impossibles. Il m'a fallu du temps pour le comprendre. Sache que j'ai malgré tout aimé ton père, à ma façon.

Durant l'un de ces instants de confiance, Hannah remarque que la poitrine de sa mère a gonflé. Son ventre ne tarde pas à s'arrondir. Elle comprend vite : Aika attend un second enfant.

– Ce sera un garçon, annonce celle-ci un matin, sûre de son fait.

Toutes les Japonaises rêvent de mettre au monde un héritier afin de transmettre le nom de famille paternel, preuve du respect témoigné à la mémoire des ancêtres. La naissance d'une fille est vécue comme un échec. Hannah ne se fait aucune illusion : sa mère aimera son petit frère bien plus qu'elle. Mais étrangement, cette perspective ne l'attriste guère. Elle préfère infiniment l'Aika de Steveston, calme et épanouie, formant un couple harmonieux avec Yusuke, à celle de leurs premiers mois à Vancouver, distante et froide. Hannah a même peur pour elle : comment affrontera-t-elle la déception si elle accouche à nouveau d'une fille ?

Mais l'instinct d'Aika ne s'est pas trompé : elle donne naissance à un garçon replet, déjà doté d'une épaisse chevelure noire. Elle le baptise Hatsuharu, l'enfant du printemps, pour signifier que leur nouvelle vie commence avec lui. Oui, une bonne vie. Enfin. Les fraises se vendent bien. Yusuke embauche un jeune ouvrier agricole pour remplacer son épouse aux champs. Aika est comblée. Jusqu'ici, elle avait erré dans sa propre vie en quête d'un bout d'elle-même, une pièce manquante dont elle ignorait la

nature. Après la mort de Kuma, elle avait cherché en vain Hideki, son amour secret. Puis elle avait rencontré l'épicier, mais il lui manquait encore quelque chose : un but. Un fils.

Hannah envoie plusieurs lettres à Ian. Toutes restent sans réponse. La jeune fille ne peut s'empêcher d'élaborer des hypothèses sur son silence. *Il m'en veut, il ne m'adressera plus jamais la parole, il est terrassé par le chagrin.* Cette idée la mine. Au fil des semaines, pourtant, elle pense un peu moins à lui. Le souvenir d'Ian s'estompe. D'une certaine façon, la mort de son père l'a déjà préparée à cela : la disparition soudaine et brutale des êtres aimés. Elle en tire une leçon : il convient de profiter des siens sans attendre et sans réserve, car rien ne garantit qu'ils seront encore là demain.

Profiter, comme elle le fait désormais avec Aika. Sans penser au reste.

Hannah devient plus légère. Elle traverse de grands instants de bonheur.

Il lui tarde de rentrer de l'école pour retrouver sa mère et son petit frère. Ils s'installent tous les trois devant la maison, sur la modeste terrasse aménagée par Yusuke. Elle joue avec Hatsuharu, qu'un rien fait rire aux éclats. Elle est une grande sœur, désormais. Cet adorable petit garçon, qui sourit déjà, aura besoin d'elle. Elle a de grands projets pour eux : elle lui apprendra ce que Kuma lui a transmis, la force des mots et de l'imagination, afin de le préparer au mieux à la vie des Nisei. Mais avant cela, elle lui offrira la plus belle des enfances possibles à Steveston. Comme celle dont elle a bénéficié dans le camp de bûcherons, au pied des arbres géants de la forêt pluviale, sous l'aile protectrice des fées-histoires.

Doucement, Hannah construit des racines. Un foyer.

Mais la folie des hommes ne tarde pas à les rattraper une fois encore. Les Canadiens qui ont vendu les friches aux Japonais découvrent avec étonnement que ces derniers les ont transformées en champs de fraises prospères. La suspicion s'insinue dans les esprits : comment ont-ils fait ? Que versent-ils sur leurs fraises pour qu'elles poussent aussi vite ? Est-ce

l'un des rouages du plan machiavélique et secret dressé par Tokyo pour envahir l'Amérique du Nord ? Aux yeux des fermiers locaux, les Japonais incarnent une concurrence déloyale. Une menace.

La haine dont ils font l'objet est alimentée par la crainte que la politique extérieure agressive du Japon soulève, mais pas seulement. Contrairement à ce qu'affirme la propagande anti-immigration, les Japonais – dont certains sont implantés depuis le XIX^e siècle, et beaucoup détiennent la citoyenneté canadienne – ne sont pas si nombreux dans le pays : guère plus de vingt-deux mille, sur une population totale de onze millions d'habitants. Ils passeraient inaperçus s'ils étaient dispersés dans le pays, comme les autres minorités.

Seulement voilà : ils sont concentrés en Colombie-Britannique, en particulier autour de Vancouver, et cela les rend visibles. Trop. On les accuse de se reproduire comme des lapins pour remplacer la population locale, alors que la moitié des nouveau-nés d'origine japonaise meurent avant d'avoir atteint l'âge d'un an. Certains groupuscules proches de l'AEL exigent qu'on les renvoie tous au Japon. D'autres qu'on les fiche, afin de les surveiller de près. Mille rumeurs courent. On raconte que le gouvernement monte des listes recensant ceux soupçonnés d'être des espions. On prétend que des hommes sont enlevés la nuit pour être interrogés.

Les Chinois sont plus nombreux que les Japonais, mais plus éparpillés, si bien qu'ils sont considérés comme « moins dangereux ». Ils sont les principaux acheteurs des produits cultivés par les Issei, qu'ils revendent ensuite sur les marchés ou dans les épiceries de Vancouver. Uniques clients des fermiers, ils sont en position de force. Ils en profitent.

Un jour, les Chinois exigent que les Japonais divisent leurs prix de vente par deux : « Personne ne veut payer si cher pour des fraises récoltées par vous. » Puis par trois : « De toute façon, vous n'avez pas le choix. »

Puis ils cessent d'acheter leurs fruits : « C'est interdit maintenant, voilà. Bon courage. »

Yusuke est contraint de licencier l'ouvrier qu'il avait embauché pour l'aider. Aika retourne au champ, puis cesse : les récoltes ne trouvent plus d'acheteur. Une partie de la production pourrit sur place. Les fermiers ont peur. Aika ne quitte plus Hatsuharu : « On dit qu'ils prennent les bébés. » La nuit, en dépit de sa conversion à l'Église baptiste, elle prie à nouveau Kannon, la déesse de la Miséricorde.

Se préparant au pire, Yusuke et elle rassemblent tous les papiers dont ils disposent, bulletins de salaires, acte de vente de l'épicerie, « pour prouver que nous sommes des gens honnêtes ». Ils préparent une valise, glissée sous le lit, « au cas où ils viendraient nous chercher, la nuit ». Le soir, ils écoutent la radio, mais Hannah refuse de se joindre à eux. Elle s'accroche à l'espoir qu'ici, à Steveston, ils sont moins exposés qu'à Powell Street. Que les salopards de l'AEL ne prendront jamais la peine de venir les chercher jusqu'ici.

L'automne arrive. Les arbres se parent de couleurs fauves. Les oiseaux migrateurs forment des V dans le ciel, quittant le pays pour rejoindre les terres du Sud.

– Ils nous disent adieu, constate Aika.

Elle a beau s'efforcer d'ignorer les nouvelles, Hannah apprend dans le journal que le Japon a attaqué Pearl Harbor. Depuis, les Japonais installés en Amérique du Nord sont officiellement considérés comme des ennemis par les États-Unis et ses alliés. Des traîtres. Des agents infiltrés, prêts à passer à l'action. Les journaux les décrivent comme de perfides comploteurs dissimulant des armes. Personne ne cherche à vérifier ces informations. Personne ne les met en cause.

Les Japonais reçoivent la directive de s'inscrire auprès des autorités. On leur interdit de circuler librement. On leur impose un couvre-feu. Les

premiers mandats d'arrêt paraissent. Puis l'ordre de quitter leurs maisons tombe.

– On va nous regrouper quelque part, tout ira bien, prétend Yusuke.

En ville, leurs anciens amis vendent leurs commerces pour une misère aux Chinois. Les plus optimistes barricadent leurs portes dans l'espoir de retrouver leurs biens intacts à leur retour. À la campagne, la plupart des fermiers bouclent leur maison après avoir enterré dans le jardin ou à la cave les biens de valeur.

– Nous serons rentrés d'ici un ou deux mois, mais on ne sait jamais, promet Yusuke, lorsqu'il tourne à son tour la clé dans la serrure, avant de la glisser à la chaîne qu'il porte autour du cou.

Le soleil se lève à peine lorsqu'ils regardent la maison une dernière fois. La petite terrasse aménagée, le jardinet, les champs où ils espéraient si fort commencer une nouvelle vie. Aika s'accroche à Hatsuharu. Yusuke est convaincu qu'il n'arrivera rien de grave aux travailleurs sérieux, comme eux. Ils ont toujours suivi les règles, payé leurs impôts, obéi.

– Oui, tout ira bien, dit-il encore, jetant un dernier regard aux champs. Ils viennent de passer leur dernière nuit tous ensemble.

Jack n'a guère l'habitude de cohabiter avec ses congénères. Quel mot convient-il de dire le matin, au réveil, en particulier à une personne dont les nuits sont agitées de cauchemars ? Quels sont les rituels, les gestes du quotidien ? Faut-il attendre l'autre pour le petit déjeuner ? Se saluer d'abord ? Tenir la conversation durant le repas ?

Au fond, il n'a jamais vraiment su. Tout cela l'ennuie. *Du cinéma*. Sa vie d'avant avec Ellen et Mark, sur les hautes terres, se résumait à l'essentiel. Beaucoup, à Loggers Creek, considéraient qu'ils vivaient comme des animaux, se nourrissant de ce qu'ils trouvaient sur place, constituant leurs propres réserves pour l'hiver, fréquentant uniquement les Gitga'at. Fuyant ce que les hommes des villes considèrent comme le progrès – l'électricité, l'eau courante, le téléphone, autant d'artifices susceptibles de les éloigner du vrai. C'est-à-dire de la forêt.

Lorsque des femmes croisent la route de Jack, il ne les ramène jamais ici, dans sa tanière hivernale, mais sur le Bald Eagle, durant la saison du saumon. Son travail lui fournit le prétexte idéal pour s'échapper à l'aurore et éviter les instants triviaux tels que la préparation du café, les banalités à échanger autour du pain grillé, tout ce pour quoi il n'est pas doué. Il ne revient qu'au crépuscule. Quelquefois, certaines femmes imaginent malgré tout s'installer à bord et tenir compagnie à cet homme de peu de mots, taciturne, mais dégageant une force énigmatique. Elles rêvent de percer son secret. De l'apprivoiser, d'en faire un homme convenable. Il ne fait rien

pour qu'elles s'attachent à lui, pourtant. Il ne formule aucune promesse, ne dissimule pas son goût pour la solitude. Toutes finissent par partir lorsqu'elles comprennent qu'elles n'appartiendront jamais complètement au monde de Jack.

De retour sur terre, déçues ou blessées, certaines racontent que le creekwalker n'est pas tout à fait normal. « Pendant la nuit, il parle aux esprits animaux. » D'autres prétendent qu'il a du sang amérindien. « Cela ne se voit pas, mais on le sent. » Beaucoup gardent au cœur la nostalgie d'avoir côtoyé un homme qui sait voir l'invisible.

*
* *

Puisque Jack ignore quoi dire à la gamine qui partage désormais son toit, il évite de la croiser. Il se lève à cinq heures, prépare un petit déjeuner qu'il laisse sur la table puis file, s'inventant un prétexte. À son retour, ils partagent un repas en silence. Il ignore ce qu'elle fait de ses journées en son absence. Il ne le lui demande pas. Peut-être dort-elle, ou bien lit-elle les livres de poésie encombrant ses murs. Peut-être fouille-t-elle la maison. Aucune importance. Il ne possède rien de valeur, ne cache aucun secret. Il espère surtout qu'elle s'entraîne à marcher, pour reprendre du muscle. Il en serait débarrassé plus vite.

– Demain, j'irai chasser un ou deux tétras pour nos repas, annonce-t-il, tandis qu'ils dînent frugalement d'une soupe de pommes de terre et de quelques tranches du pain trop dur qu'il cuit lui-même.

Elle hoche la tête, les yeux rivés sur son bol. Chaque soir, il change ses pansements et constate que certaines plaies peinent encore à se refermer, malgré les cataplasmes. Elle le laisse faire en détournant le regard. Il aimerait savoir à quoi elle pense, mais il ne le lui demande pas. Il ne l'interroge pas non plus sur son passé, ses cauchemars nocturnes, les phrases étranges qu'elle murmure durant ses transes ou encore sur ce qu'elle fabriquait seule, au milieu de la forêt, le jour où il l'a trouvée. Elle

parlera quand elle en aura envie. Les confidences ne se réclament pas. Elles se méritent.

*
* *

Le lendemain, il rejoint les collines de Brown Creek un peu avant midi, fusil à l'épaule, accompagné d'Astrée et de Buck. Après les épisodes neigeux, les tétras se réunissent souvent dans les parages, sous les pins ponderosa. Là où, en raison de l'ensoleillement plus généreux, la glace s'accroche un peu moins. Il marche une heure. Le calme s'installe en lui. Il n'a besoin de rien d'autre pour se remettre d'aplomb : se tenir seul sous les arbres. Laisser la quiétude entrer en lui. Plonger dans l'état où « le corps tout entier n'est qu'une unique perception, et s'imbibe de délices par chacun de ses pores ». Il pense souvent à cette phrase de Thoreau lorsqu'il marche.

Voilà ce à quoi il aspire : épouser la sérénité de la forêt. Être présent au monde, imprégné de ses odeurs, de l'essence entêtante du pin et des embruns remontant de l'océan – rien ne compte plus que cette osmose-là. Hors du temps. Si loin des villes, des enjeux de pouvoir et d'argent, où les citadins sans racines se laissent bercer par l'illusion que tout s'achète, même le temps.

Chaque vie arrachée à la forêt bouleverse son équilibre ; chaque animal tué donne sa force à celui qui le tue – Jack en a conscience et prend cette responsabilité très au sérieux. Cela lui inspire une infinie tristesse, le long thrène de la perte sans cesse renouvelée résonnant dans son crâne, mais aussi la joie inégalée de l'appartenance. Lui aussi mourra un jour et nourrira la terre.

Le chasseur effleure son fusil, s'accroupit, vise un oiseau se détachant sur la neige, l'atteint.

– Merci, souffle-t-il lorsqu'il se penche pour ramasser sa proie.

Un peu plus tard, il tue un second tétras. Il n'a pas besoin de plus. Le premier nourrira les chiens. Il se partagera le second avec la fille – les morceaux nobles pour elle, le reste pour lui. Pas de gaspillage.

Un craquement grossier le surprend sur le chemin du retour, suivi d'un sifflement. Astrée et Buck filent en courant dans la direction du bruit. Lorsqu'il les rejoint, Astrée est accrochée au bras d'un Eugène hurlant de douleur.

– Rappelle ta putain de chienne, Jack !

– Astrée !

Celle-ci obéit aussitôt, oreilles baissées, queue rabattue entre les jambes. Jamais elle n'aurait mordu le frère Davis sans raison. Elle n'a pas été élevée au sang, elle n'attaque qu'en réponse à une agression... Eugène lui a forcément fait quelque chose. Celui-ci se tient le bras, mimant une douleur extrême, tandis que son frère, en retrait, lance des regards noirs à Jack.

– Je suis blessé, bordel ! J'espère que cette saleté n'a pas la rage.

C'est la première fois qu'il croise Eugène et Larry depuis l'incident de l'ours blanc. À leur air mauvais, il devine que les jumeaux ne lui ont pas pardonné d'avoir mis leur client à l'eau. Cette mise en scène flaire le mauvais coup.

– C'est une vieille chienne aux mâchoires usées, je doute que ses crocs aient traversé le cuir de ton manteau.

– La vieillesse rend les clébardes à moitié fous, tu le sais. Elle est dangereuse. Il faut l'abattre.

Jack saisit machinalement son fusil, fait un pas devant Astrée pour la protéger.

– N'y songe même pas.

Larry attrape son arme, grogne. Il pose sur lui un regard lugubre, déformé par ce strabisme divergent qui, chaque fois, éveille un frisson

d'effroi chez Jack. Les frères le provoquent. Il ne tombera pas dans leur piège. Il baisse son fusil.

– Je suis désolé qu'Astrée t'ait mordu. S'il y a une plaie, j'ai de quoi te soigner.

– Hors de question, tu ne me foudras pas tes trucs de sauvage sur la peau. (Eugène désigne les deux oiseaux chassés plus tôt.) C'est pour qui, les piafs ? Je pensais que tu n'avalais que du saumon.

Aucun des trois hommes ne mentionne l'épisode de l'ours. Mais ils ne pensent qu'à cela.

– Pour Buck et moi. Qu'est-ce que vous faites dans les parages ?

– Des repérages. Qu'est-ce que tu comptes faire, pour ta chienne ? On ne peut pas te laisser traîner avec un animal enragé.

Jack marque une pause, attrape l'un des tétras et le balance aux pieds de Larry.

– Je vous l'offre, pour le dîner. Rien de tel pour une nuit d'hiver. Maintenant, nous allons tous rentrer chez nous et profiter du reste de la journée.

Il tourne les talons sans attendre leur réponse, ignorant leurs ricanements douteux, les yeux rivés sur Astrée trotant devant lui. Ces hommes l'exaspèrent. Leur grossièreté. Leur rudesse. Leur présence ici ruine tout. Elle annihile l'harmonie. La sérénité qui l'habitait quelques instants plus tôt s'est évaporée. Les jumeaux mijotent quelque chose ; à l'évidence ils n'en resteront pas là. Quel piège lui tendront-ils la prochaine fois ? Le trot d'Astrée est déséquilibré : l'une des brutes l'a sûrement frappée. Il bouillonne. Qu'on s'en prenne à lui, passe encore, mais pas à ses chiens !

Jack n'a jamais aimé Larry et Eugène. Sa défiance à leur égard l'a définitivement emporté ce jour où Mark était rentré du pensionnat autochtone, à presque dix-huit ans. Il n'avait rien, pas un sou en poche et pourtant, il n'était pas retourné à la maison des hautes terres, auprès de son

aîné. Il ne s'était pas installé à Hoon Bay, avec Ellen et Edgar. Il n'avait pas informé sa famille de son retour et avait pris une chambre à Loggers Creek, dans l'hôtel accueillant les saisonniers.

Jack était tombé sur lui un matin, par hasard, juste après avoir amarré le Bald Eagle au port. Mark fumait du tabac sur la jetée, le regard perdu vers l'océan. Ses cheveux étaient courts, son visage avait perdu les rondeurs de l'enfance. Jack avait cligné des paupières un instant avant de le reconnaître.

– Mark ? C'est bien toi ?

Il s'était jeté dans ses bras. L'avait serré longuement.

– Ellen va être si heureuse. Quand es-tu rentré ?

– Il y a six jours.

– Six jours ? Mais... Pourquoi tu n'es pas venu nous voir plus tôt ?

Mark avait haussé les épaules. Baissé la tête. Jack étudiait les cernes bruns sous ses yeux. Les ombres creusant ses joues. La crasse incrustée sous ses ongles.

– J'ai pensé à toi chaque jour. J'ai tremblé pour toi chaque jour depuis ton départ.

Mark s'était laissé à nouveau tomber dans les bras de son aîné. Jack avait constaté qu'il n'avait que la peau sur les os. Il avait remarqué, aussi, une trace de brûlure sur sa nuque, une autre près de l'oreille. Que lui avait-on infligé, là-bas ?

– Rentre avec moi à Hoon Bay, avait dit Jack. Pour te reposer. Personne ne t'obligera à parler.

Son petit frère l'avait repoussé doucement. Un sourire douloureux était passé sur ses lèvres.

– Demain, peut-être. Aujourd'hui, j'ai à faire.

Mark s'était éloigné à grandes enjambées en direction de Main Street. Jack le suivait du regard. En haut de la rue principale, il l'avait vu saluer deux hommes, en compagnie desquels il était entré chez Beth. Eugène et Larry.

*
* *

Jack fulmine toujours lorsqu'il entre chez lui et découvre Hannah le nez plongé dans ses papiers. Il reste un moment sur le palier, interloqué : sur la table, les carnets où il note ses recensements des saumons et ses observations sont ouverts à différentes pages, éparpillés en piles incompréhensibles, tandis qu'au milieu, dans les registres où il synthétise les comptes avant de les envoyer au ministère, la fille griffonne des chiffres.

– Mais qu'est-ce que...

– Chut !

Elle lui fait signe de se taire, marmonne quelques mots japonais, soupire. Puis elle lui tend le registre. Il l'attrape sèchement, prêt à laisser son ire exploser, *pourquoi ne me fichent-ils pas la paix, tous ?*, mais ce qu'il découvre lui coupe l'envie de se plaindre. Saumon rose, saumon royal, coho, sockeye, kéta : la fille a entamé le compte des poissons par espèce et cours d'eau, résumant les évolutions hebdomadaires de ses observations des derniers mois avec une rigueur dont lui-même est incapable.

– J'ai toujours aimé les chiffres, se contente-t-elle de dire.

La colère grésillant en lui se dissipe. Il se laisse tomber sur une chaise, à la fois soulagé et inquiet.

– Je peux continuer, si tu veux. À compiler tes chiffres. Ça ne me dérange pas.

Oui, elle pourrait. Il déteste remplir les registres. Mais qui est-il pour lui demander de faire son travail à sa place ? Que diraient les hommes du ministère s'ils l'apprenaient ? Il a soudain trop chaud. Encombré par son propre corps, il dépose le tétras au sol, ôte ses bottes et son manteau.

– Edgar est passé pendant votre absence, ajoute-t-elle. Il m'a tout raconté. Les blessures sur ma joue et au foie. (Le visage de la jeune femme reste impassible, concentré sur le registre.) Il est désolé de vous avoir raté.

Il dit qu'il ne pourra pas repasser avant plusieurs semaines et que de toute façon, ma convalescence n'est pas achevée.

– Combien de temps encore ?

– Il n'a pas dit. Mais rassurez-vous, j'ai l'intention de partir d'ici le plus vite possible. Quelqu'un m'attend.

OceanofPDF.com

Greenwood 1942

Des années plus tard, lorsqu'elle repensera à cet épisode de leur existence, Hannah peinera à comprendre la docilité insensée avec laquelle les Japonais ont accepté leur sort. Tous se sont pliés aux ordres. Ils ont évacué leurs maisons, ordonné leurs commerces, vendu ce qu'ils ne pouvaient emporter. Ils ont confié leurs clés aux voisins, patrons, amis non japonais de leur connaissance. Ils ont écrit leurs noms sur les registres de recensement en baissant la tête. Ils ont attendu là où on leur a dit d'attendre. Ils ont obéi sans jamais élever le ton.

Les Issei murmuraient à leurs enfants : « Tanin o kizutsukenaide kudasai. » (« Il convient de ne pas nuire aux autres, jamais. ») De ne pas faire de bruit. De respecter les valeurs de retenue et de modération qu'ils avaient appliquées toute leur vie. « Shikata-ga-nai » (« C'est comme ça. ») Il faudra du temps, beaucoup, pour qu'Hannah cerne les racines de cette passivité frôlant l'apathie.

Lorsqu'ils vivaient dans le Japon de l'ère Meiji, les Issei respectaient une hiérarchie aussi forte que rigide. La parole de l'empereur et les figures d'autorité le représentant étaient incontestées. Les Japonais manifestaient à

leur égard une dévotion totale. D'une certaine façon, ils ont reporté ce respect presque maladif vers le gouvernement canadien.

Voilà pourquoi aucun d'eux ne désobéit, ni ne tente de s'enfuir. Pire : leur collaboration appliquée précipite leur perte en facilitant le travail du Premier ministre Mackenzie King, pressé de se débarrasser d'eux alors que le pays s'implique dans la Seconde Guerre mondiale.

Étonnamment, les Nisei eux aussi courbent l'échine. Ils suivent les consignes d'évacuation avec autant d'application que les immigrants de première génération. Ils sont convaincus qu'en se montrant obéissants, en respectant scrupuleusement les ordres, ils prouveront aux autorités qu'ils sont dignes d'être reconnus comme citoyens canadiens. Ils imaginent marquer des points. Que le gouvernement, dans le vaste plan qu'il a écrit pour eux, fera la différence entre les Japonais venus de Tokyo ou Nagoya et ceux nés sur son sol. Comment pourrait-il en être autrement ?

Beaucoup sont dans le déni. Ils refusent de croire ce qui leur arrive. Même lorsqu'on leur ordonne de quitter leur logement et de se réunir près des gares, certains hochent encore la tête. Ce n'est pas possible, c'est un malentendu ; on ne peut pas leur faire ça.

Quelques voix s'élèvent malgré tout quand les autorités annoncent que les familles seront séparées, les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. « Impossible, non, s'il vous plaît ! Prenez tout ce que nous avons, mais ne nous séparez pas... »

Aika serre Hatsuharu et Hannah contre sa poitrine, regardant avec impuissance Yusuke et les autres hommes s'éloigner.

– On les emmène travailler dans les montagnes, à la construction de chemins de fer, dit une petite femme aux cheveux couverts d'un fichu noir, semblant savoir de quoi elle parle.

Aika hoche la tête sans décriper la mâchoire. Des dizaines de Japonaises attendent depuis de longues heures sur un quai de la gare de Vancouver. Une bise polaire fouette leurs visages rosés. Le froid pénètre

leurs vêtements trop légers, mord les chairs, anesthésie les orteils. Les enfants claquent des dents. Les vieillards, trop épuisés pour trembler, se figent comme des bambous. Aika a glissé Hatsuharu dans son chandail, pour le tenir au chaud contre sa peau. Quelque chose en elle s'est durci.

Soudain les corps se tassent : de nouvelles arrivantes sont poussées sur le quai, sans ménagement.

– Hannah ! Aika !

L'émotion empourpre le visage d'Aika : elle reconnaît cette voix ! C'est celle de Kiyoko, accompagnée des fidèles Makiko et Sakuri.

La mère d'Hannah agite la main dans sa direction, écarte les femmes grelottantes pour se frayer un chemin jusqu'à elle. Les amies tombent dans les bras l'une de l'autre.

– Quelle chance avait-on de se retrouver ici, mon Aika ? C'est que Kannon veille sur nous. Laisse-moi voir ce petit Hatsuharu, est-il aussi beau que tu le prétends dans tes lettres ?

Hannah ignorait qu'Aika écrivait à Kiyoko. Elle pensait que les deux femmes s'étaient éloignées lorsque sa mère avait quitté la maison close pour épouser Yusuke. Elle avait tort. Aika a l'amitié fidèle. Au fond, elle ne savait pas vraiment qui était sa mère.

– Quel trésor ! Garde-le bien au chaud contre toi, le petit chanceux, s'exclame Sakuri, sautant d'un pied sur l'autre pour se réchauffer.

– Dites-nous, que s'est-il passé ici, ces derniers mois ?

Kiyoko leur raconte la montée en puissance de la propagande anti-japonaise. La liste toujours plus longue des interdictions concernant la communauté. La peur des uns, le déménagement des autres. L'angoisse, les arrestations soudaines. Et le pire : l'indifférence de la plupart des Canadiens, même si quelques-uns – trop peu – ont tenté de les protéger.

– C'est la guerre. Ils ont peur. La poignée d'amis que nous avons parmi eux n'a aucune influence. Nous sommes trop pauvres pour avoir des relais

dans les hautes sphères. Comme nous avons collaboré pacifiquement à l'évacuation, nos voisins n'ont pas bronché.

– Et maintenant ? Où est-ce qu'ils nous envoient ?

Aika suppose que Kiyoko bénéficie d'informations privilégiées – autrefois, elle connaissait des hommes haut placés dans la police.

– J'ai entendu parler d'une petite ville minière dans la montagne. Greenwood.

Greenwood. Hannah répète plusieurs fois ce nom. Greenwood, le bois vert : une ville baptisée ainsi ne peut pas être complètement mauvaise, tente-t-elle de se convaincre. Des sœurs franciscaines ont négocié leur installation avec le maire local, un certain McArthur, leur apprend encore Kiyoko. Celui-ci est désespéré : du temps où la mine de cuivre était prospère, à la fin du XIX^e siècle, plus de trois mille personnes vivaient dans sa commune. Aujourd'hui, elle compte moins de deux cents habitants. Surtout des vieillards. Le centre-ville tombe en ruine.

– Dit autrement, soit Greenwood est condamnée à disparaître, soit elle devient un camp d'internement pour Japonais.

– Mais qu'est-ce qu'on fera, là-bas ? demande une minuscule femme aux jambes arquées, tendant l'oreille pour écouter le récit de leur amie.

– Ce que nous avons fait toute notre vie, je suppose : nous allons travailler.

*

* *

Les franciscaines, serrées en rang d'oignons et accompagnées du maire, attendent les Japonais sur le quai. L'accueil est sommaire. La sœur en chef, lèvres pincées, joues striées de fines ridules où s'accrochent quelques cristaux de neige, explique, telle une maîtresse d'école s'adressant à des enfants de dix ans, qu'ils seront ici chez eux mais n'auront pas le droit de quitter Greenwood. Ils devront respecter le couvre-feu. Être présents pour le

recensement quotidien. Les hommes jeunes et valides travaillent loin, dans les montagnes, pour défrayer le séjour de leur famille ici. En partie. Pour le reste, il faudra se débrouiller.

L'édile du bourg affiche un sourire crispé. Voilà que mille deux cents Japonais, femmes, enfants et vieillards, hagards et frissonnants, débarquent dans sa ville-camp. Il n'est soudain plus très sûr d'avoir fait le bon choix. Cette horde appartient au peuple ennemi. Leurs bagages ont été fouillés, mais qui sait si malgré tout, ils n'ont pas réussi à emporter des armes ? Qui sait ce qu'ils seront capables de fabriquer de leurs propres mains, ici, au milieu de nulle part ?

Les sœurs conduisent les nouveaux habitants de Greenwood vers leurs logements. Hannah observe tour à tour le visage de sa mère et celui de Kiyoko, impassibles et résolus. Toutes deux acceptent leur sort avec détachement. Elles réfléchissent déjà aux aspects pratiques : trouver une façon de chauffer les baraquements, trouver de la nourriture, veiller au bien-être du bébé. Hannah pense à l'arrivée de sa mère au Canada, en bateau, dans son kimono trop grand. Comment Aika avait dû s'adapter brutalement à son emploi de cuisinière au camp de bûcherons, pendant que son amie se transformait en matrone. Ces femmes sont plus solides qu'elles n'en ont l'air. Taillées pour la survie.

– Ça ira, dit Aika sur un ton assuré, après avoir inspecté la pièce exiguë qu'elle, ses enfants, Kiyoko, Makiko, Sakuri ainsi que deux petites vieilles devront partager dans un hôtel à l'abandon.

Quatre murs branlants, deux matelas, pas le moindre équipement. Hannah s'inquiète. Comment tiendront-elles ?

– Oui, ça ira, abonde Kiyoko, s'agitant autour de leurs maigres bagages. Aika confie Hatsuharu à sa sœur.

– Prends soin de ton frère.

Les deux amies disparaissent. Après un long moment, elles reviennent les bras chargés d'une cagette et d'une pile de couvertures, dénichées dans

les combles de l'hôtel.

– Voilà qui fera office de berceau.

Aika aménage un coin douillet dans la cagette, y installe Hatsuharu, puis s'éclipse de nouveau avec Kiyoko, cette fois suivies des autres femmes. Comme après la mort de Kuma, Aika trouve en elle des ressources insoupçonnées. La force décuplée des temps difficiles. Hannah se demande où sa mère ensevelit sa souffrance et ses peurs. À moins qu'elle ne puise en celles-ci l'énergie nécessaire à la survie ?

Cette nuit-là, leur première à Greenwood, l'adolescente serre très fort le corps de son petit frère contre le sien, refusant de le laisser seul dans le berceau. Elle lui murmure à l'oreille :

– Il est temps que je te confie un secret, adorable petit bonhomme. Tu as beaucoup de choses à apprendre, et je suis là pour ça. Demain, je te parlerai des hotarus et du wabi-sabi. Nous ne sommes pas à Greenwood par hasard, tu sais. Toi et moi avons une mission : trouver des plumes de semeurs d'espoir pour les offrir à Maman.

THE LOGGERS REPORTER

Un homme mortellement poignardé

Alors que la guerre est à peine terminée, une bien triste affaire vient de nouveau secouer nos forêts autrefois paisibles. Un saisonnier du nom de Joe Miller, trente-trois ans, a été mortellement poignardé dans la grange de Doom Hill, où il résidait. Arrivé juste après les faits, son cousin Walter White a vu les attaquants s'échapper. Il les décrit comme cinq hommes portant d'effrayantes peaux de bête sur le dos. Il affirme avoir vu leurs visages d'assez près pour certifier qu'ils sont Japonais. Une description correspondant à celle des auteurs des précédents cambriolages.

L'inquiétude monte dans la région. Plusieurs fermiers nous ont écrit pour nous faire part de leurs craintes. Les plus proches voisins des White, la famille Fortin, se sont résolus à embaucher un gardien, afin de protéger leur exploitation. « Nous sommes terrassés par la mort de Joe et très angoissés », a confié Samantha Fortin, rappelant que pendant la guerre, un terrible incendie avait ravagé la grange, entièrement reconstruite depuis. « C'était un bon garçon autrefois, mais il n'était plus le même depuis son retour du front. »

Samantha fait référence à la mauvaise réputation de Joe Miller. D'après nos informations, le jeune homme avait été arrêté en possession d'alcool de contrebande à deux reprises avant la guerre.

Selon une source, les enquêteurs suspectent en outre Walter White d'avoir démonté un alambic présent dans la ferme avant d'appeler à l'aide les secours. Plusieurs pièces le suggérant ont été retrouvées dans le foin, mais pas l'alambic en question.

« Peut-être, mais cela n'enlève rien à la gravité du meurtre de Joe Miller, il ne faut pas se tromper de priorité », souligne John Lake, le maire de Loggers Creek. « Il est temps de mettre ces malfaiteurs japonais sous les verrous. »

OceanofPDF.com

16.

Le rituel s'instaure sans qu'ils en parlent, scellant entre eux l'accord tacite grâce auquel ils parviennent à cohabiter dans la tanière de Jack. À respecter le besoin de solitude de l'autre tout en partageant, malgré tout, quelques instants communs.

– Bonne journée !

Chaque matin à l'aube, le compteur de saumons part, accompagné des chiens, laissant un repas sur la table pour Hannah et un feu brûlant dans l'âtre.

– Bonne journée !

Tandis qu'il chasse les tétas qui leur serviront de repas, sillonne les bois, s'abîme dans la contemplation des corolles de glace épousant la grève et des empreintes délicates laissées par les loups côtiers sur le manteau neigeux, Hannah épluche ses carnets de notes, rassemble les informations, dresse le compte des saumons observés au fil de la belle saison. Elle prépare le rapport que, bientôt, Jack pourra envoyer au gouvernement. Parfois, il lui rapporte une part de tarte aux myrtilles de chez Beth. La fille adore. Lui qui a peu de goût pour le sucre se surprend à apprécier avec elle la douceur des pâtisseries de la ferme Robinson.

Le soir, ils dînent en silence, épuisés par leurs tâches respectives, n'éprouvant plus le besoin de faire la conversation. Sauf les quelques fois où Hannah s'enquiert de la santé des chiens.

– Astrée boîte encore ?

– Un peu. J’ignore ce que ces types lui ont fait exactement, mais je crois qu’elle ne souffre plus.

Une nuit, sentant Jack plus détendu que les jours précédents, enhardie par l’énergie qui chaque jour revigore un peu plus ses muscles, elle ose une question :

– Ces registres sur les saumons, à quoi servent-ils ?

– À établir les quotas de pêche. Nous comptons les poissons pour les sauver. Et pour sauver la forêt.

– Je ne comprends pas. Quel rapport ?

Jack n’a guère l’occasion d’évoquer l’importance de la mission à laquelle il dédie sa vie. Ellen en sait déjà tout. Les quelques fermiers qu’il croise à Loggers Creek s’en moquent.

– C’est une longue histoire.

– Explique-moi, ose-t-elle, soudain curieuse.

Il hésite un instant. Pour bien faire, il conviendrait de remonter à l’origine du problème, quand les colons se sont lancés dans l’exploitation des ressources canadiennes, mais cela intéresserait-il vraiment Hannah ? Celle-ci se redresse sur sa chaise, yeux grands ouverts, avide de ses paroles. Alors, avec une prolixité qui le surprend lui-même, il lui raconte.

– Lorsque les premiers Européens sont arrivés, ils se sont d’abord intéressés aux peaux animales, prisées par les riches du Vieux Continent. Mais ils voulaient plus. Alors, ils ont creusé le sol en de larges mines pour en extraire les métaux précieux. Mais ils voulaient plus encore. Très vite, ils ont compris que la véritable richesse de la Colombie-Britannique n’était pas les minerais, dont les filons s’épuiseraient tôt ou tard, mais ses poissons – harengs, baleines et surtout les saumons, qu’ils achetaient jusque-là aux peuples locaux pour se nourrir. Ils se sont mis à pêcher, chassant ces derniers au passage. Ils ont installé des conserveries le long des côtes et des rivières, afin d’envoyer les poissons jusqu’en Europe. Ils ont pillé l’océan

pendant des décennies comme des fous, certains de leur bon droit sur la nature. Jusqu'à ce que les stocks de poissons s'amenuisent dangereusement. Lorsque le gouvernement a compris que leurs excès menaçaient de tuer la poule aux œufs d'or, il a embauché des bougres comme moi pour compter les saumons des rivières. Nos chiffres permettent de fixer les quotas limitant l'avidité des pêcheurs. Voilà.

Hannah fronce les sourcils et hoche la tête. Comme si tout cela ne la surprenait guère.

– D'accord. Mais je ne comprends toujours pas le rapport avec la forêt.

– Ici, la survie de chaque espèce peuplant les bois dépend du saumon : les ours et les loups qui s'en repaissent, mais aussi les mousses des rives et les herbes qui absorbent les minéraux des carcasses, les mammifères se nourrissant des herbes, et je ne parle même pas des insectes. Avant que les Européens ne s'approprient leur territoire, les Tsimshian étaient les protecteurs de ce fragile équilibre. Ils prélevaient dans les rivières uniquement ce dont ils avaient besoin.

– Les Tsimshian ?

– Les peuples qui vivaient en Colombie-Britannique bien avant l'arrivée des colons. Les Gitga'at sont l'un d'eux. Les saumons tiennent un rôle à part dans leur culture et leurs mythes. Ils sont les héros de leurs histoires.

Jack se lève, prêt à se retirer dans sa chambre, mais Hannah le retient :

– J'aimerais que tu me parles de ces mythes. Si tu veux bien.

Elle pose les coudes sur la table et cale son visage entre ses mains, sourire aux lèvres. Il se rassoit, amusé par l'attitude de la fille. Il ne lui a jamais vu cet air-là : presque joyeux. À l'aise. En général, les histoires tsimshian intéressent encore moins que celle des quotas de pêche.

Il reprend :

– Dans la conception du monde tsimshian, les animaux possèdent un esprit semblable à celui des hommes. Ceux qu'ils nomment les hommes-saumons vivent dans des villages en aval des rivières. La saison venue, ils

quittent leur enveloppe humaine pour se glisser dans le corps d'un saumon, remontent les eaux et nourrissent les Tsimshian de leur chair – mais à la condition que ceux-ci consomment la totalité des saumons, offrent les entrailles à la rivière et brûlent les arêtes. Car si le poisson n'est pas consommé entièrement, son esprit ne peut pas regagner son enveloppe humaine. Il ne pourra pas redevenir saumon l'année suivante. Le cycle est brisé.

Un jour, le petit prince d'une tribu souffrant de la faim se met en quête de nourriture pour l'enfant esclave qui l'accompagne, qui est aussi son meilleur ami. Il fouille les affaires de sa mère et découvre une moitié de saumon séché au fond d'une boîte. Il en coupe un morceau pour l'offrir à son compagnon, ainsi rassasié. Lorsqu'elle découvre le saumon entamé, la mère entre dans une colère sombre : comment son fils a-t-il pu piocher dans leurs réserves pour nourrir un esclave ? Rien ne calme son ire, pas même les mots apaisants de son mari.

Déçu et blessé, le petit prince s'enfuit à la nuit tombée. Il s'enfonce dans la forêt, erre dans la nuit noire jusqu'à s'effondrer de sommeil au pied d'un arbre. Il se réveille dans un village inconnu. Des hommes-saumons l'ont recueilli inconscient au petit matin et l'ont ramené chez eux.

Un peu plus tard, lorsque le soleil brille haut dans le ciel, la chamane lui rend visite : « Parce que tu as nourri ton ami avec un peu de son corps saumon, notre chef malade va mieux. Lorsque tes parents l'auront consommé en totalité, il sera guéri : la chair du poisson doit être consommée en totalité, et elle ne doit jamais être conservée au-delà d'un an, surtout lorsqu'elle est entamée. Nous ne reviendrons pas offrir nos corps comme nourriture aux tiens tant qu'ils n'auront pas réparé le tort fait à notre chef. »

Le petit prince acquiesce, mais il est affamé. La chamane lui propose d'aller derrière la maison choisir un enfant qu'il pourra manger. Le prince obéit : il sélectionne un bambin qui se transforme aussitôt au saumon. Il

prend soin de manger chaque partie, puis lance les arêtes dans les flammes. Lorsqu'il rejoint la chamane, il constate que l'enfant a réapparu sous sa forme humaine. Mais ce dernier se plaint de fortes douleurs, la main plaquée sur l'œil. Le petit prince comprend aussitôt : il court derrière la maison chercher l'œil de saumon qui lui a glissé entre les doigts. Il l'avale, et l'enfant guérit.

De retour chez les siens, le petit prince explique aux adultes que les saumons doivent toujours être consommés suivant le même rituel, et ne doivent pas être conservés au-delà d'un an sous leur forme séchée. Le corps-poisson du chef est aussitôt dévoré. L'automne suivant, les saumons revinrent en abondance, et le saumon ne manqua jamais plus.

Tandis qu'elle écoute le récit de Jack, des images traversent Hannah. Elle voit deux aigles, rois magnifiques déployant leurs ailes au-dessus de la canopée. L'un d'eux fonce vers le sol et attrape quelque chose au vol. L'autre perd une plume. Celle-ci virevolte un instant puis tombe doucement, suivant un mouvement hélicoïdal, vers une plage de galets où deux garçonnets acclamant les oiseaux s'empressent de la ramasser. Hannah se frotte les yeux : quel rapport avec le petit prince et les saumons ? Et si ces rapaces étaient des semeurs d'espoir ?

Jack ressert un peu de bouillon. Il n'a jamais raconté la légende du petit prince, l'une de celles transmises par Ellen. La lueur attentive brillant dans les yeux d'Hannah lui rappelle l'enfant qu'était Mark, autrefois. Assoiffé d'apprendre. Curieux.

– Ces Tsimshian avaient beaucoup d'histoires comme celle-ci ?

– Énormément.

Hannah se penche pour caresser la tête d'Astrée, qui plisse les yeux de plaisir. Buck vient se blottir à ses pieds. Jack s'en étonne. Ses chiens sont aussi sauvages que lui, ils n'accordent pas leur affection à n'importe qui, mais ils ont adopté la fille avec une rapidité inhabituelle. Peut-être parce qu'ils lui ont sauvé la vie.

– Mon père aimait les histoires lui aussi, dit-elle, après un long moment. Ma mère ne comprenait pas. Lui disait qu'elle ne les entendait pas pleurer.

– Qui ?

– Les histoires. Mon père affirmait qu'elles sont des filles du vent, pareilles à de petites fées errant dans l'immensité du ciel, perdues, jusqu'à ce qu'elles rencontrent un conteur disposé à les libérer par ses mots.

– C'est une belle histoire sur les histoires.

– Il aurait aimé celle des Tsimshian. Il est mort avant d'avoir pu me raconter toutes celles qu'il portait en lui.

– Je suis désolé. Mon père est également mort lorsque j'étais jeune.

Hannah aimerait en savoir plus sur Jack : pourquoi vit-il seul, ici ? Comment connaît-il les légendes autochtones ? A-t-il été anéanti par la solitude et la détresse, à la disparition de son père ? Elle aimerait savoir si ce vertige s'estompe un jour ou s'il reste ancré en soi à jamais, comme une cicatrice intérieure. Une tumeur qui peu à peu grignote les chairs, jusqu'à ce que l'être entier vacille. Elle s'apprête à l'interroger lorsque Jack se lève pour débarrasser les restes du repas.

– Il est temps de dormir, dit-il, l'air las.

La parenthèse des confidences se referme, les laissant l'un comme l'autre avec leurs questions. Jack a le sentiment d'en avoir trop dit. Hannah est ébranlée par ce qu'elle a appris, comme par l'étrange image des deux aigles imprimée sur sa rétine. Les légendes tsimshian lui rappellent les histoires de Kuma, mais pas seulement. L'interconnexion de la forêt avec les saumons, ces liens invisibles entre les créatures... D'une certaine façon, elle a toujours perçu leur existence. Leur densité, le cocon qu'elles tissent autour des êtres étaient précisément ce qui lui avait manqué lorsque Aika et elle avaient quitté les bûcherons pour s'installer à Vancouver. Ce déchirement initial, auquel s'était ajoutée la mort de son père, avait fait d'elle une enfant amputée. Une demi-fille, perdue dans la ville.

Cette nuit, elle sombre dans un sommeil noir, brouillé par les fantômes qu'elle ne laissera jamais tout à fait derrière elle. Les ombres de Greenwood mêlées à d'autres, plus maudites encore.

OceanofPDF.com

1944

Les Issei s'adaptent à Greenwood bien mieux que leurs enfants. Le dénuement, la survie ; d'une certaine façon, tous ont déjà vécu cela lors de leur arrivée au Canada. Dans le camp d'internement, ils prennent les choses en main. Un paysan de Steveston a eu la brillante idée d'emporter quelques semences de ses champs. Le printemps venu, il les plante dans ce qui deviendra le grand potager commun, complémentaire à ceux cultivés par chacun, partout où la terre le permet. L'un des vieillards autrefois charpentier à Tokyo indique aux femmes comment scier, dresser les planches, planter des clous, afin d'améliorer les baraques de fortune. Ichiko, une jeune diplômée en humanités à Toronto, organise un système de classes par niveau, afin que les enfants poursuivent un semblant de scolarité.

Tous ont vite compris que le confinement dans la ville minière ne durerait pas uniquement quelques semaines. Il sera long. Peut-être seront-ils même condamnés à vivre ici jusqu'à la fin de leurs jours. Autant rendre le quotidien agréable, en dépit du manque.

Les semaines passent. Les mois. Hannah perd le fil du temps. Chaque journée est identique à la précédente. Pour tenir, elle se concentre sur le quotidien – manger, étudier, amuser son petit frère. Elle a enfermé les souvenirs de sa vie d'avant dans un petit coffre et l'a encavé dans un coin

sombre de son esprit, qu'elle s'efforce de ne jamais visiter. Ian et Daisuke s'y tiennent à côté de Kuma, Hideki, et des bûcherons un peu rustres dont elle a déjà oublié les noms, figures rassurantes de son enfance. Des hommes de peu de mots, mais bons ; elle le devinait aux gestes doux qu'ils avaient à son égard. Un tapotement sur la tête, une caresse sur les cheveux. Que sont-ils devenus, tous ? Ont-ils été envoyés dans les camps de travail à la montagne ou au chemin de fer, eux aussi ?

Chaque soir, elle aide Midori et Hide Hyodo, les deux grands-mères partageant leur nouveau foyer, à faire un brin de toilette. Deux petites femmes aux cheveux mousseux, peu bavardes, vieilles avant l'heure par une vie de labeur, mais pas du genre à se plaindre pour un rien. Solides comme de vieux chênes. Hannah passe un linge humide sur leurs visages plissés. Elle masse leurs jambes maigres, bleuies par les varices.

La pièce à vivre n'a pas l'eau courante. Chaque matin, les filles vont à tour de rôle remplir des seaux à la rivière. Elles alimentent le vieux poêle avec les bûches de la scierie remise en fonction par le vieux charpentier. En été, les plus jeunes pêchent des poissons faméliques dans le petit lac aux eaux pauvres. Chaque prise est une fête brisant la monotonie des repas frugaux, essentiellement composés de pommes de terre, navets et choux.

Tous ont faim en permanence. Le souvenir des aliments autrefois disponibles à Powell Street – riz, pâte de haricots rouges, shiitake, thé – torture leurs esprits jusqu'à la déraison. Un soir de juin, un garçon de dix ans affamé de sucre est tué par un essaim d'abeilles : il a plongé la main dans une ruche sauvage pour en retirer du miel. Sa mère pleure sept jours et sept nuits d'affilée. « C'était mon seul enfant, à quoi bon continuer sans lui ? » Un midi de novembre, un vieux brise la totalité des dents qu'il lui reste en mordant dans une bûche, convaincu qu'il s'agissait d'une pièce de bœuf. « L'odeur, si vous aviez senti l'odeur ! »

Les femmes ne parlent jamais de leurs époux. Prononcer leur nom risquerait d'attirer le mauvais œil. Personne ne sait où ils sont exactement.

Les franciscaines affirment qu'elles ne disposent d'aucune information précise.

Chaque après-midi, une quinzaine de jeunes de neuf à quinze ans, dont Hannah, se réunissent dans l'ancienne brasserie où Ichiko, la lettrée de Toronto, leur donne classe. Très vite, elle incarne à leurs yeux bien plus qu'une professeure de fortune : elle est leur fenêtre sur le monde. Leur respiration. Elle renforce leurs connaissances en anglais, mathématiques, géographie, histoire, se montrant exigeante et juste. Sa passion et son engagement tiennent du sacerdoce. « Lorsque vous sortirez d'ici, vous leur montrerez à quel point les enfants japonais sont intelligents et cultivés. »

Aika, elle aussi, a un plan : faire de Hatsuharu un petit garçon fort et en bonne santé. Il commence à marcher. Elle l'allaite encore, complétant son alimentation avec les quelques légumes cultivés dans le jardin que Kiyoko et elle entretiennent péniblement derrière l'hôtel. Elle lui parle en japonais, « afin qu'il soit imprégné de la langue de ses ancêtres », joue avec lui autant qu'elle peut, « pour qu'il garde un souvenir heureux de ses premières années ». Elle interdit aux autres de mentionner devant lui le fait qu'ils sont internés, entretenant l'illusion d'une vie normale. Elle est pour lui la mère qu'elle n'a jamais été pour Hannah.

Celle-ci prend le relais lorsqu'elle rentre de cours, afin qu'Aika puisse se reposer. Elle parle à Hatsuharu en anglais. Elle lui raconte les histoires que Kuma lui narrait autrefois. Celles des hotarus, des semeurs d'espoir, des samouraïs réincarnés en crabes. Elle lui apprend à compter les fourmis, à contempler le ciel, à aimer le contact de la terre sous ses pieds nus, à guetter l'écureuil nichant dans le noyer sous leurs fenêtres. L'enfant écoute avec attention, captivé par la voix de sa sœur, déjà happé par l'univers qu'elle bâtit pour lui. La présence de Hatsuharu les rend plus fortes, toutes. Il est leur projet. Il sera leur victoire sur le monde.

Le soir, avant le couvre-feu, Hannah sort marcher dans Greenwood, parfois accompagnée de Kiyoko, Sakuri ou Makiko. Elles avancent jusqu'à

la limite du camp, cette ligne imaginaire qu'elles n'ont pas le droit de franchir, sous peine de graves sanctions, ont prévenu les sœurs.

– Ce qu'ils nous font, ils le paieront, marmonne l'ancienne maquerelle.

Hannah hoche la tête sans la contredire. Elle est pourtant convaincue du contraire. Qui se préoccupe de leur sort ? Sûrement pas le Japon. Les grandes nations sont en guerre. Des milliers d'hommes meurent chaque jour sur le front. D'une certaine façon, leur sort à elles est plus enviable.

– Au moins, on ne meurt pas sous les balles, murmure-t-elle, trop bas pour que Kiyoko l'entende.

– Ils paieront, Hannah. Je te le promets.

*

* *

La forêt est rougeoyante, les arbres sont encore vêtus de leurs feuilles et les oiseaux ont à peine entamé leur grande migration vers le sud lorsqu'une nuit, l'hiver tombe brutalement sur Greenwood. Les filles se réveillent en grelottant. Le froid a pris le camp par surprise, avant que les poêles ne réchauffent les intérieurs mal isolés. Aika et Hannah se pelotonnent autour de Hatsuharu pour le réchauffer. Kiyoko les rejoint dans la couche, bientôt suivie par Makiko et Sakuri, afin de partager la chaleur de leurs corps. Les deux grands-mères, elles, dorment l'une serrée contre l'autre depuis longtemps déjà. Au matin, toutes se jettent à la hâte sur leurs vêtements d'hiver, cousus durant l'été à l'aide des vieux tissus chinés dans les greniers de Greenwood. Mais il est trop tard. Hatsuharu tousse. Le mal est tombé sur sa gorge dans l'obscurité glaciale.

Les deux premiers jours, Aika ne s'inquiète guère : l'enfant chaudement vêtu n'a plus froid, désormais. Il est de consistance solide, comme Hannah et elle. Le rhume passera.

Le troisième jour, elle sillonne tout Greenwood à la recherche d'un médecin. La toux a empiré. Hatsuharu respire péniblement. Ses poumons grésillent lorsqu'il inspire – comme Kuma, à la fin de sa vie.

– Ne t’inquiète pas, mon trésor, souffle Hannah à l’oreille de son petit frère, dans l’espoir de le réconforter un peu. Des petites fées-histoires sont coincées dans tes poumons. Elles t’empêchent de respirer, mais tu fais partie de ceux capables de les libérer : tout ira bien.

Aika revient de sa quête avec un vieux médecin au visage brûlé par le soleil – à son arrivée en Amérique, il fut longtemps pêcheur à Hawaï, avant de rejoindre son frère à Vancouver. Il ausculte le petit. Secoue la tête d’une mine sombre. Il sort dans le couloir pour livrer son verdict :

– Les jeunes enfants ne survivent pas, ici. L’an passé, sept bébés sont morts avant leurs trois ans.

Aika l’envoie balader avec véhémence :

– Bien sûr que non ! Il va guérir, je connais mon fils. C’est juste un mauvais rhume.

Elle charge Kiyoko de trouver du miel.

– Si ce garçon tué par un essaim l’été dernier a trouvé des abeilles, quelqu’un à Greenwood a sûrement réussi à récolter leur nectar.

Elle charge Hannah de mettre la main sur des herbes médicinales : thym, reine-des-prés, écorce de cèdre. Elle agit avec détermination et fermeté, comme elle le fait toujours lorsque la tragédie menace de balayer leurs vies.

Midori et Hide Hyodo prient les divinités antiques, afin qu’elles épargnent l’enfant. Impressionné par la force morale d’Aika, le vieux médecin revient s’excuser de son diagnostic pessimiste. Après s’être assuré qu’ils sont seuls, il sort de sa sacoche un sirop déniché dans l’ancien dispensaire de la ville :

– Il est vieux de dix ou quinze ans, mais je pense qu’il fonctionne encore.

Kiyoko et Hannah frappent à toutes les portes. En dépit du dénuement collectif, la solidarité de la communauté fait des merveilles : les filles

rapportent du thym, du miel, des clous de girofle. Hannah en concocte une infusion, à laquelle Midori conseille d'ajouter de l'écorce de cèdre.

– Dans une semaine, il sera guéri, pronostique Aika, sûre de son fait.

La nuit du septième jour, l'enfant cesse de respirer. Au matin, Aika le découvre mort entre ses bras.

Le cri s'élevant de sa gorge réveille tout Greenwood. Les vieillards se bouchent les oreilles. Les mères touchent le front de leurs propres enfants afin de vérifier qu'ils n'ont pas de fièvre. Chacun sait qu'un tel hurlement est celui qui annonce la mort.

Hannah refuse de regarder le corps de son cher petit frère. La dernière image qu'elle gardera de lui ne sera pas celle de son visage sans vie. Elle tente de prendre Aika dans ses bras, désireuse de partager son chagrin avec elle, mais celle-ci la repousse. Aika hurle, elle crie sa douleur sans interruption, personne ne parvient à l'apaiser, ni les paroles de Kiyoko, ni les caresses de sa fille. À Greenwood, ceux qui ont tout perdu depuis longtemps savent que la complainte tragique de la mère endeuillée n'est qu'un avant-goût de la folie à venir. Hannah ne le supporte pas, alors elle s'éloigne.

Elle court loin, jusqu'à la frontière de la ville, puis revient, tourne un moment autour des baraques à la façade triste, puis se cache au fond de la scierie, derrière une pile de planches. Elle espère que sa mère relèvera la tête un instant et constatera sa disparition. Qu'elle s'inquiétera pour elle et se lancera à sa recherche. Lorsqu'elle la trouvera, elle la prendra dans ses bras et elles laisseront couler leurs larmes ensemble, un torrent salé et chaud où malgré la douleur et le désespoir, elles trouveront un peu de réconfort l'une auprès de l'autre. Mais Aika ne vient pas.

Le deuil plonge Hannah dans un état second. Pendant plusieurs jours, elle est comme à côté d'elle-même, déchirée en deux. Elle se nourrit, continue d'assister au cours malgré tout, mais son esprit est vide. Tout lui

paraît secondaire, désormais. Elle regarde sa mère sombrer. Kiyoko prend les choses en main. Elle organise un rituel funéraire près du lac et choisit le lieu, non loin de l'eau, où Hatsuharu sera enterré. Aika la laisse faire. Elle ne prononce plus un mot. Tout juste hoche-t-elle la tête lorsqu'on vient lui présenter ses condoléances. Seul le vieux docteur s'autorise une remarque :

– C'est terrible, mais vous devez tenir le coup. Vous avez encore une fille.

Pendant l'enterrement de son petit frère, Hannah observe sa mère à la dérobée. Une intuition terrifiante la traverse : Aika n'a plus de raison de vivre, désormais.

Trois jours après la mort de l'enfant, celle-ci se lève au milieu de la nuit, prenant soin de ne réveiller personne. Hannah garde les paupières closes, mais elle ne dort pas. Accablée par son propre chagrin, elle ne se lève pas pour suivre sa mère ou la rattraper. Elle se passe en boucle les paroles du médecin. Oui, elle est la fille d'Aika, son premier et désormais seul enfant toujours auprès d'elle, mais cela compte si peu. Elle n'est pas Hatsuharu.

À l'aube, Aika n'est pas revenue. Les filles se lancent à sa recherche. D'autres se joignent à elles. Toute la matinée, elles fouillent les combles de l'hôtel, le saloon, la scierie, chaque bâtiment de Greenwood puis leurs alentours, en vain. Les heures filent. Aika reste introuvable.

Le soir, le vieux médecin se présente à l'hôtel : l'un des menuisiers a retrouvé son corps sur les rives du lac. La mère endeuillée a plongé dans les eaux glacées, en pleine nuit, les poches remplies de pierres. Laissant Hannah seule avec le deuil impossible de son petit frère.

Libéré du poids de la vie terrestre et de ses douleurs, l'esprit d'Aika traverse l'océan, filant par-delà les flots indigo où le soleil jette des lames argentées. Il rejoint la ferme où ses parents se sont réfugiés après la ruine de son père. Il vole jusqu'à Kyoto et fait une pause sur une feuille de bambou

près du Ginkaku-ji, le pavillon d'argent. L'hiver dépose sa corolle de givre sur la frondaison clairsemée des érables cerclant le temple. Aika se mêle aux esprits gardiens du temple que seuls les cœurs sensibles savent voir danser. Ici, à l'ombre du Ginkaku-ji, elle oublie qui elle fut, ce qu'elle est et ce qu'elle sera.

Hannah est trop anéantie pour pleurer. Que reste-t-il après les larmes, lorsque le corps les a déjà toutes déversées ? Le silence. Le désespoir. Les cendres fumantes après l'incendie.

Cette nuit-là, Kiyoko prend une décision. Elle serre Hannah dans ses bras, rassemble Makiko et Sakuri autour d'elle, sans se préoccuper des deux grands-mères qui, sans nul doute, entendent tout de la conversation.

– J'ai réfléchi. Si nous restons ici, nous allons mourir. Si ce n'est pas de faim, la folie aura notre peau. Alors c'est décidé : nous allons nous enfuir.

OceanofPDF.com

Janvier 1946

– Daisuke ! Ian ! Hatsuharu !

À trois heures, comme chaque nuit, Hannah entre en transe et hurle des mots inconnus. Jack se précipite auprès d'elle, suivi par Buck et Astrée.

– J'ai pensé à toi chaque jour. J'ai tremblé pour toi chaque jour depuis ton départ. T'étais où, hein, le jour où ils m'ont prise ? Tout va s'effondrer !

Jack recule d'un pas vif, troublé. Certaines paroles de l'adolescente ne lui sont pas étrangères. Les fantômes du passé viennent le visiter un instant. Il refuse de se laisser troubler par eux, chasse aussitôt son malaise et s'assoit à côté d'Hannah, sur la couche, pour la prendre dans ses bras. Elle se calme instantanément. Il la berce un moment puis la rallonge, remonte les draps jusqu'à son visage. Il retourne se coucher, frissonnant de fièvre. Son corps à lui a absorbé un peu de sa douleur. Il faudra parler de ces étranges cauchemars à Edgar. Il a parfois le sentiment que la fille est possédée.

Hannah n'est pas là lorsqu'il se lève. Le lit est fait. La table est en ordre. Un mot trône sur la pile de cahiers qu'elle a consciencieusement analysés au cours des semaines précédentes : *Ton rapport est complet. Je dois reprendre la route, maintenant. Merci de m'avoir soignée.*

Les lettres ont été formées d'une écriture appliquée. Il jette un œil au rapport : il ne l'aurait pas mieux rédigé lui-même. *Voilà. C'est terminé.* Il n'a plus à jouer le garde-malade. Il n'aura plus à préparer de repas supplémentaires. Plus à s'inquiéter de ses réserves qui descendent trop vite, à chasser pour qu'elle absorbe suffisamment de protéines. Plus de raison de fuir à l'aube pour l'éviter. Il retrouve enfin sa solitude bénie, comme il en rêvait depuis des semaines. Il devrait se sentir soulagé. Quel est, alors, ce poids nouveau sur sa poitrine ?

Une part de lui s'est accoutumée à la présence d'Hannah. Aux instants de partage avec elle. Ses sourires discrets, sa curiosité enfantine, à propos de son travail et des légendes tsimshian.

Astrée gémit. Buck aboie deux fois.

– Je sais ce que vous pensez, mais non, on est mieux tous les trois.

Buck s'allonge et pose le museau sur ses pattes avant, l'air boudeur.

– Bien sûr qu'elle se débrouillera. Elle est maligne.

Il inspecte le cellier : Hannah a emporté deux saumons fumés, une fourrure, une paire de raquettes. Les jours précédents, ils sont sortis ensemble faire quelques pas autour de la maison, afin de tester ses jambes : elle n'a plus besoin d'aide pour tenir debout. Elle est même capable de courir quelques mètres. Avant qu'il ne la recueille, elle avait passé plusieurs semaines en forêt ; à l'évidence, elle est dotée d'un sacré instinct de survie.

Jack tente de se rassurer, mais le doute le rattrape ; malgré ses progrès, elle n'est pas en état de marcher plusieurs heures d'affilée dans le froid. L'hiver complique tout. Cette année, il est particulièrement rude. Des vents dignes du grand nord fouettent les plaines. Des gelées dévorantes attaquent la végétation. Le corps humain brûle plus de calories lorsque les températures sont basses. Dans ces conditions, Hannah n'a pas emporté suffisamment de nourriture. La nature est figée sous un manteau de neige, elle ne trouvera pas de quoi se sustenter comme durant la belle saison. Pas de saumons jaillissant des rivières. Pas de baies. Où dormira-t-elle ? Si elle

ne déniche pas une cabane abandonnée, elle devra creuser une cavité sous la neige, comme le font les animaux, ou bien se réfugier au creux d'un tronc suffisamment large pour l'abriter. Saura-t-elle faire du feu ? Il en doute. Buck aboie à nouveau.

– C'est bon, c'est bon. On va la chercher.

Les raquettes d'Hannah ont laissé de larges traces dans la neige. Il lui faut moins d'une heure pour la rattraper. Elle traverse une clairière en poussant des grognements d'effort lorsqu'il l'aperçoit. Il étudie sa démarche un moment, afin de jauger ses capacités. Elle balance bien trop les bras, gaspille inutilement ses forces. Chaque pas exige d'elle une énergie folle. À ce rythme, elle sera totalement épuisée avant midi. Autour du champ, la forêt de pins ponderosa, de trembles et de mélèzes, peu dense, s'étire jusqu'au flanc de la montagne. Le gris des roches affleurant et le vert foncé des sapins se détachent sur l'infini blanc, là où la neige attirée au sol par son propre poids se détache de temps à autre, libérant les branches dans un froissement duveteux.

Dès qu'ils l'aperçoivent, les chiens courent vers Hannah, bondissant de joie. À leur vue, celle-ci se fige. Elle se tient immobile, mâchoire serrée, lorsque Jack les rejoint. Ses lèvres tremblent de froid et de contrariété.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Elle peine à dissimuler son essoufflement.

– Tu es partie ce matin vers six heures, je suppose. Il est déjà neuf heures et tu as parcouru moins de cinq kilomètres. Tu n'iras pas bien loin. Tu n'as pas récupéré assez de forces.

– Bien sûr que si.

Elle reprend la marche d'un pas déterminé, accélérant péniblement le rythme. Jack la dépasse et se plante devant elle. Il lit dans ses yeux le désir de prouver qu'il a tort. De lutter quoi qu'il en coûte contre le froid, la fatigue, la faim, de repousser les limites de son petit corps afin d'atteindre

le but qu'elle s'est fixé. Il admire son courage. Mais son impréparation frôle la bêtise.

– Tu n'as pas emporté suffisamment de nourriture. Tu mourras de froid pendant la nuit.

La détermination d'Hannah se fissure. Ses yeux brûlent d'une rage sourde, dont il connaît l'éclat : celui-ci irradiait aussi le regard de Mark, à son retour du pensionnat. Cette ire-là, cette furie destructrice n'apporte rien de bon. Elle corrompt les chairs. Elle nourrit le chaos jusqu'à ce que les êtres sombrent dans une zone ombreuse, le chemin interlope conduisant à la destruction.

– Ça ira, dit-elle.

Il lui barre la route. Elle lève vers lui sa mine furieuse. Constatant qu'il ne compte pas se pousser pour la laisser passer, elle le frappe au ventre. Un coup dans l'estomac, une fois. Puis deux. Elle martèle son abdomen avec ses poings, de toutes ses forces, laissant libre cours au démon qui souffle ses noires incantations en elle. Elle aimerait blesser Jack, lui faire mal, le pousser à bout pour le dégoûter d'elle, qu'il se décide à l'abandonner enfin. Elle ne comprend pas pourquoi cet homme fuyant la compagnie des siens l'a recueillie elle, a puisé dans ses réserves pour la nourrir, sans autre raison que de la voir remise sur pied. Par altruisme, par générosité ? Vraiment ? Elle est japonaise, lui canadien. Elle ne croit plus aux justes depuis longtemps. Elle cogne encore plus fort, brame... Pourquoi ne réagit-il pas ?

Jack ferme les yeux. Il reçoit ses coups sans ciller. Hannah peut taper tant qu'elle veut : à travers ses couches de vêtements, il ne sent presque rien. Il sait qu'elle en a besoin pour évacuer le bouillon mauvais croupissant en elle depuis des semaines, fait de frustration, d'incompréhension et de peur mêlées. De désespoir. Il aimerait qu'elle frappe plus fort encore. Pour mesurer lui aussi jusqu'où il est capable d'encaisser. Au fond, il mérite bien quelques coups. Il n'a jamais payé pour ses torts. Pour les erreurs qu'il a commises, avant que Mark ne s'engage dans l'armée.

Elle s'arrête enfin, à bout de forces. Annonce quelques mots :

– C'est quoi ton problème, Jack ? Tu aimes qu'on te tape ?

Elle tombe à genoux dans la neige. Tout en elle est tempête. Elle ne peut pas l'expliquer au creekwalker car il la prendrait pour une folle : elle doit reprendre la route pour suivre la voix. Celle qui, depuis qu'elle vit avec Jack, l'appelle des profondeurs de la forêt, par-delà le chaos. Peut-être s'agit-il d'une hallucination. Qu'importe, elle doit en avoir le cœur net.

Jack songe à Mark, encore. Qu'aurait-il fait pour soulager son petit frère ? Comment se comporterait-il s'il était encore là ? Il s'accroupit à côté d'Hannah et lui indique ses épaules :

– Enlève tes raquettes et grimpe sur mon dos.

Elle le dévisage un instant, surprise, puis obéit, soudain vide de toute combativité. Elle passe les bras autour de son cou et laisse Jack l'emmenner.

Le creekwalker ne prend pas le chemin du retour. Il connaît le mal dont souffre la jeune fille. Rien ne peut l'apaiser, sauf la forêt du grand ours. Lorsqu'on y passe suffisamment de temps seul, comme il le fait, elle livre des secrets auxquels la plupart des hommes n'ont pas accès. Elle ouvre un espace intérieur où le vent s'engouffre et sèche les larmes. Elle apprend l'humilité. Le courage. Comment mettre un pied devant l'autre pour ne pas tomber. Comment se relever lorsque le hasard vous jette à terre. Ici, rien n'est faux. Cette vérité-là, cette clarté somptueuse, redonne le goût de vivre. Pour qui sait recevoir ce cadeau, tout devient limpide et apaisé.

Il ne peut expliquer cela avec des mots mais il aimerait qu'Hannah l'entrevoie, comme les soirs d'orage où la clarté fugace de la foudre offre un aperçu éblouissant du paysage. Il connaît un endroit détenant ce pouvoir.

Buck et Astrée accélèrent le pas lorsqu'ils comprennent la direction que prend leur maître. L'instinct de ses compagnons – la prescience ? – ne cesse de l'étonner. Ils marchent longtemps dans le paysage poudré de blanc, d'abord le long d'une étroite plaine alluviale, puis sur un sentier affrontant la montagne de plus en plus escarpée, sur le versant offert à l'ombre froide.

Derrière le sommet granitique en forme de coude se love une vallée secrète que certains appellent la plaine des loups mais que lui, comme Ellen et les siens, ont toujours nommée les hautes terres.

Quelques dizaines de minutes plus tard, il dépose Hannah sur un rocher. Des loups jappent au loin. Le vent se lève et balaie leurs visages. Les nuages s'écartent et le soleil lance des paillettes d'or sur la rivière serpentant au fond de la combe. Celle où Jack et Mark jouaient autrefois à nourrir les aigles, lorsqu'ils étaient enfants. Chaque fois que le regard de Jack se pose sur la maison de son enfance, le vide se fait en lui. Il n'est plus que sensations.

– C'est beau, murmure Hannah.

– Cet endroit est spécial. J'aimerais te montrer quelque chose.

Elle remonte sur son dos. Ils gagnent le fond de la vallée et s'installent sur une souche. Au loin, Jack remarque que de la fumée s'élève de la cheminée de la maison : sûrement des trappeurs. Depuis qu'il ne l'habite plus, Jack laisse la cabane à disposition de ceux à la recherche d'un refuge, pour une nuit ou deux. Peu de personnes s'aventurent jusqu'ici à part quelques solitaires, comme lui. Il s'étonne néanmoins de découvrir l'endroit occupé ; en cette saison, au creux de l'hiver, les trappeurs privilégient en général les terres de l'Ouest.

– Viens.

Il attrape Hannah par le bras, l'entraîne vers une étrange formation surmontée de végétation. Tandis qu'il arrache le lierre la recouvrant, Buck et Astrée étudient chaque geste de leur maître avec une intensité particulière, comme s'ils s'attendaient à voir quelque chose en jaillir. Malgré sa fatigue, Hannah ne peut s'empêcher de les imiter. Son corps se tend. Elle oublie la brûlure de sa cicatrice à l'abdomen, malmenée par la marche. Et celle de son cou, mordue par le froid.

Jack dégage peu à peu une pierre. Avant même de comprendre de quoi il s'agit, Hannah perçoit sa vibration. Le changement de densité de l'air

autour d'eux, comme s'il en émanait une force particulière. Ses jambes tremblent lorsqu'elle se relève. Elle approche doucement, jusqu'à apercevoir les courbes formant d'étranges motifs sur la roche. Elle pose la main dessus. Les parcourt des doigts. Toussote. Quelque chose la chatouille à l'intérieur de ses poumons. Une image furtive la traverse : une étrange lueur dansant dans une forêt plongée dans l'obscurité. Celle-ci lui est déjà apparue en rêve quelques semaines plus tôt, au cours d'une nuit de fièvre. Elle avait d'abord cru qu'il s'agissait d'un hotaru, mais son mouvement est trop saccadé et rougeoyant pour qu'il s'agisse d'une luciole.

– C'est un pétroglyphe tsimshian, dit Jack. Il porte la mémoire perdue de son peuple. Leur histoire.

Elle retire sa main, soudain effrayée. Tousse encore. Jack se relève, craignant une seconde qu'elle ne tombe. Il plante ses yeux dans les siens.

– Que signifie Hatsuharu ? Il t'arrive de prononcer ce mot, la nuit. Celui-là et d'autres, encore. Des bouts de phrases, en anglais ou en japonais.

Elle feint de ne pas entendre la question. Se concentre sur la pierre. Il lui semble de nouveau entendre une voix l'appelant au loin, comme un écho mêlé au souffle du vent.

– Comment connais-tu cet endroit ?

– J'ai vécu ici il y a longtemps. Avec mon père, mon frère Mark et ma mère adoptive, Ellen.

– C'est quoi ton truc, au juste ?

– Je ne comprends pas.

– Tu vis comme un ermite. Tu te caches. Ellen, Edgar... tu sembles tenir à ces personnes dont tu me parles parfois. Pourtant tu les fuis, comme si tu étais mieux tout seul. Comme si te tenir loin des tiens pouvait t'empêcher de souffrir. De quoi tu te punis ?

Jack regarde Hannah comme s'il la voyait pour la première fois. Que veut-elle dire ? Comment a-t-elle compris ? Est-il possible que le

péroglyphe lui murmure, a elle aussi, les secrets antiques ?

– Tu souffriras encore plus quand tu n’auras vraiment plus personne, poursuit-elle. Tout ce que tu as, beaucoup en rêvent et tu n’en profites pas. Tu es un vieil imbécile.

Jack rit, surpris :

– C’est une bonne façon de résumer les choses : je suis un imbécile. Mais pas aussi vieux que j’en ai l’air.

Hannah ignore comment réagir, alors elle se tait. Ils étudient les lignes qui serpentent sur la pierre. Autrefois, Jack pensait y distinguer un visage. Aujourd’hui, il voit un poisson.

– Il se fait tard. Mieux vaut nous mettre en route pour regagner la maison avant la nuit.

Elle grimpe sur son dos. Son corps est un peu plus lourd qu’à l’aller. Aucun d’eux ne prononce une parole sur le chemin du retour. Il leur tarde de retrouver la chaleur du feu auprès duquel ils partageront le repas.

Face à la rudesse de l'hiver qui torture leurs corps un peu plus chaque jour, les jeunes femmes ne tardent pas à tomber d'accord : impossible de prendre la fuite avant l'été, le froid les tuerait. Elles mettent à profit le temps qu'il leur reste pour parfaire leurs préparatifs, chaque soir, après les corvées quotidiennes : rassembler des réserves de nourriture, du matériel pour un campement sommaire, des vêtements. Dans le dénuement de Greenwood, cela relève de la gageure. Comment prendre à ceux qui manquent déjà de tout ? Organiser une évasion est infiniment plus long qu'elles ne l'imaginaient.

– Prélevons un tout petit peu de tout chaque jour, ils ne verront rien, assure Kiyoko.

– Mais quoi : des pommes de terre ? des navets ? Comment les ferons-nous cuire sur la route ?

– Privilégions les légumes que nous pourrions manger crus.

– Il nous faut des couteaux, des cordes, tout ce qui nous sera utile en forêt.

– Des sacs en toile, pour tout porter.

– De bonnes chaussures, pour la marche.

À l'aube, avant que les deux grands-mères ne se tirent péniblement du lit pour effectuer leurs quelques mouvements matinaux, elles sortent toutes les quatre, prétendant aller se recueillir sur les tombes d'Aika et Hatsuharu.

En chemin, elles mettent au point les ultimes détails de leur plan. Sakuri a peur :

– Kiyoko, et si on se blessait ? Que mangerons-nous quand les réserves seront à bout ? Comment savoir quelles plantes sont comestibles ?

– Ne t’inquiète pas. Nous trouverons. Et s’il nous manque quelque chose, nous le prendrons.

Sur le moment, aucune d’elles ne comprend ce que veut dire Kiyoko.

Un matin de juillet, les quatre complices se faufilent hors de l’hôtel avec leurs baluchons. Elles détalent en rasant les murs, le cœur battant, redoutant de voir surgir quelqu’un à chaque seconde : un vieux, un gosse, une franciscaine ou pire, l’un des gardes canadiens qu’elles imaginent patrouiller autour du camp.

Elles franchissent la ligne. La frontière invisible que, depuis des mois, aucune d’entre elles n’a osé braver, de peur de s’attirer les sanctions agitées par les religieuses. Leurs corps se crispent. Elles accélèrent le pas, tremblant à l’idée que leur évasion ne s’achève ici, aux portes du camp. Elles avancent encore, s’enfoncent dans la forêt, mais personne ne leur saute dessus. Aucun garde ne les rattrape, pas un soldat à l’horizon. Alors, leurs épaules se redressent. Leurs poumons se déploient pour se remplir d’un air neuf. Sans y réfléchir, elles accélèrent encore jusqu’à courir de concert, le plus vite possible, déliant les muscles de leurs jambes. La peur a cédé place à l’ivresse : quelques minutes plus tôt elles étaient internées et désormais, les voilà libres !

Quitter le camp était si simple. Pas de murs, pas de barbelés, aucun surveillant. Pourquoi ne l’ont-elles pas fait plus tôt ? Pourquoi n’ont-elles pas vu, et compris, que rien ne les empêchait de fuir, si ce n’est l’avertissement des franciscaines ? À l’évidence, la servilité et l’obéissance des Japonais étaient connues du gouvernement de Mackenzie King, qui ne s’est même pas donné la peine de cercler de barrières les villes minières

abandonnées dans lesquelles étaient parqués les Japonais. À quoi bon surveiller des prisonniers volontaires ? Le Premier ministre ne s'y est pas trompé. De toute façon, le pays ne veut plus d'eux, pas plus que les États-Unis voisins : où iraient-ils ?

– Le Canada est un pays immense et presque vide : ils ne nous retrouveront pas, assure Kiyoko. Les premiers mois, le temps de dénicher un endroit convenable, nous bougerons tout le temps.

Les filles s'en remettent entièrement à elle, comme elles l'ont toujours fait. Kiyoko avait appris la débrouille dans le Japon rural avec sa mère, autrefois. Elle a la survie dans le sang.

Les premiers jours, leur petite troupe se déplace en ligne droite et à pas rapides, afin de s'éloigner le plus vite possible de Greenwood. Puis elles ralentissent l'allure. L'air de la forêt et le goût de la liberté retrouvée aiguissent leurs sens. L'absence de barrières, invisibles ou réelles, la levée des interdits ouvrent une vanne en elles. Tout leur semble possible, désormais : vivre parmi les arbres, suivre le vent, dormir là où bon leur chante. Elles ont le luxe du temps. Tout est à leur portée... croient-elles.

Au matin du quatrième jour, elles lèvent les yeux vers deux pygargues à tête blanche dessinant des cercles au-dessus des cimes. Elles écoutent le feulement d'animaux inconnus dissimulés dans les buissons. Le grattement des rongeurs à leur approche. Le craquement de l'écorce chahutée par le vent d'été. Le chuintement de la mousse gorgée d'eau sous leurs pas. Elles se baignent nues dans une rivière à l'eau cristalline. Le soir venu, elles escaladent les buttes tavelées de roches pour observer le ciel enfile le manteau violine du crépuscule. Elles somnolent serrées les unes contre les autres au pied d'immenses pins protecteurs.

Leur euphorie retombe le septième jour, une fois leurs réserves épuisées. Elles grignotent des baies mauves dénichées près d'un ruisseau, convaincues qu'il s'agit de mûres. Quelques heures plus tard, de violents vomissements leur retournent l'estomac. Pendant près d'une demi-journée,

elles se tordent de douleur, régurgitant le peu d'eau qu'elles avalent pour soulager leurs gorges brûlées par l'acide gastrique.

– Nous ne referons pas deux fois la même erreur, décrète Kiyoko, lorsqu'elles sont à nouveau capables de marcher. La plupart des autres baies sont comestibles : ça ira.

Les jours passent. La faim commence à grignoter leur raison lorsque Hannah aperçoit une truite remontant un cours d'eau. Puis une seconde. Elles retrouvent le sourire : avec un peu d'habileté et d'entraînement, les attraper n'aura rien de difficile. En revanche, les vêtements avec lesquels elles sont parties tombent en lambeaux, usés par le frottement des roches, l'humidité excessive, les chutes, les ronces. À ce rythme, elles seront bientôt en guenilles.

Leurs pas les conduisent à la lisière d'un champ cultivé, à l'extrémité duquel se dresse une ferme défraîchie. Un vieux chien perclus d'arthrite somnole près de la porte, se levant seulement pour aller faire ses besoins au bout du jardinet envahi par les herbes folles. Elles rôdent autour de l'habitation pendant plusieurs jours, attirées comme des insectes nocturnes par la lumière, tiraillées par la crainte d'être repérées et l'envie de l'explorer. Une telle demeure, même modeste, est une caverne aux trésors pour elles qui manquent de tout.

Un homme sans âge sort chaque matin pour s'occuper des bêtes dans le pré voisin, parfois rejoint par un ouvrier qu'il accueille d'une claque molle dans le dos. Il vit seul. Pendant qu'il travaille, la maison est inoccupée la plus grande partie de la journée.

– Pourquoi ne pas y faire un tour ? suggère Makiko.

Les trois autres la dévisagent avec inquiétude et soulagement. Elles pensent à la même chose.

– Se glisser à l'intérieur pour subtiliser quelques affaires sera un jeu d'enfant, évalue Kiyoko. Des pantalons, peut-être de la nourriture. Avec un

peu de chance, le propriétaire ne s'en apercevra même pas.

Hannah hésite :

– Nous ne sommes pas des voleuses.

Makiko roule des yeux. Une telle remarque lui semble hors de propos : besoin fait loi. Sakuri, elle, panique à l'idée qu'elles se fassent prendre et terminent en prison – ce qui serait pire que Greenwood.

– C'est insensé, fou et dangereux.

– Oui, tranche Kiyoko, les yeux brûlants d'une résolution ferme. C'est fou, et c'est précisément pour cela que nous allons le faire.

OceanofPDF.com

À l'aurore, lorsque le soleil d'hiver jette ses pâles rais de lumière sur les vallons escarpés, Jack ne part plus arpenter les terres en solitaire. Désormais, Hannah l'accompagne. Il l'entraîne. Multiplie les exercices pour solidifier son organisme convalescent. Ils ne s'éloignent jamais beaucoup et ne prennent aucun risque, mais il s'évertue à lui faire parcourir des terrains de nature variée : la pleine forêt, où les loups creusent des pistes que les animaux suivent d'instinct, les rives du canal, où le sel marin fait fondre la neige plus vite, les coteaux rocheux fouettés par les vents, où le verglas tend ses multiples pièges. Hannah tombe souvent mais se relève toujours. Elle ne se plaint jamais, attentive aux consignes de Jack. Il apprécie son endurance. Chaque jour, ses jambes se renforcent. Au printemps, elle pourra parcourir des kilomètres sans effort. Au moins autant que lui.

Une silhouette se dessine à l'horizon, avançant dans leur direction. Ils sont à quelques centaines de mètres de la maison, dissimulés par l'ombre des pins. Le creekwalker s'arrête net.

– Baisse-toi, souffle-t-il à Hannah. Reste cachée ici. Je vais voir de qui il s'agit et reviendrai te chercher.

Elle obéit sans poser de question, avec un empressement qui surprend Jack. De quoi a-t-elle peur ?

Buck et Astrée le devancent en courant, signe qu'ils connaissent la personne venant à leur rencontre. Jack ralentit le pas lorsqu'il reconnaît les longs cheveux noirs d'Ellen.

– D'où viens-tu ? demande celle-ci lorsqu'ils se rejoignent, sous le cerisier.

– Je promenais les chiens.

Il lui fait signe de le suivre dans la maison, jette un œil fébrile à la pièce, redoutant qu'un indice ne révèle la présence d'Hannah. La pile de carnets trône encore au centre de la table. Il a prévu de passer en ville le lendemain pour envoyer le rapport.

– Je te prépare une infusion ?

Ellen hoche la tête, sans lâcher le sac serré contre sa poitrine. Il prépare les herbes, verse l'eau brûlante puis dépose la tasse fumante sur la table. Lorsqu'il s'assoit en face d'elle, Ellen plante les yeux dans les siens et lâche, d'une voix brisée :

– Une lettre de l'armée est arrivée hier.

– Est-ce...

– Je ne l'ai pas lue, Jack. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle contient. Peut-être annonce-t-elle que Mark est blessé quelque part, en attente d'un rapatriement, comme des centaines d'autres. La presse dit qu'après l'attaque de Hong Kong, une partie de nos soldats ont été déportés au nord du Japon, dans des camps de travail aux conditions abominables. Mais beaucoup ont survécu. Peut-être annonce-t-elle qu'ils ne l'ont toujours pas retrouvé. Ou peut-être qu'elle ne concerne pas du tout ton frère.

– Ouvrons-la ensemble.

Il tend la main vers le sac. Elle le retient.

– Pas encore. Nous attendons des nouvelles depuis si longtemps. Je ne suis pas prête.

Son visage se brouille. Jack ne tient plus, la douleur d'Ellen lui est insupportable : il approche sa chaise de la sienne, passe le bras autour de

son épaule. Elle se laisse aller, cherche la chaleur de son corps, comme elle ne l'avait plus fait depuis des mois.

– Tant que la lettre reste scellée, tout est possible, murmure-t-elle.

Jack cherche les bons mots, en vain. Il revoit le visage de Mark, la veille de son départ, si sûr de sa décision. Si fragile. Quoi qu'il lui soit arrivé, une part de lui a, d'une certaine façon, déjà fait le deuil de son frère. Ils se sont perdus depuis longtemps. Aujourd'hui, il ne souffre plus pour lui, mais pour Ellen. Comment l'aider ? Comment lui dire ? Sur les hautes terres, près du pétroglyphe, Hannah l'avait percé à jour : « Tu les fuis, comme si te tenir loin des tiens pouvait t'empêcher de souffrir. » Il rapproche encore un peu sa chaise et lâche, dans un murmure presque inaudible :

– Je t'ai toujours aimée comme une mère.

Depuis quand ne lui a-t-il pas dit ces mots ? Ellen se redresse et le dévisage d'un air sauvage. Il regrette aussitôt ses paroles, mais elle se radoucit déjà. Elle se lève avec lassitude. Il aimerait la retenir. Qu'ils pleurent ensemble. Il voudrait la prendre dans ses bras, lui dire encore combien il l'aime, si fort, et que désormais, il ne se cachera plus. Il cessera de fuir. Que leur restera-t-il en commun si Mark ne revient pas ?

Ellen pose la main sur son épaule, puis quitte la cabane, emportant le sac et avec lui la lettre de l'armée. Il ferme les yeux. Les digues cèdent en lui. Astrée gémit, devinant la douleur de son maître. La main d'Ellen a laissé une empreinte irradiante de chaleur à l'endroit où elle l'a touché. Il y a tant de choses qu'elle ignore à propos de Mark. Tant de secrets que Jack lui a cachés, qu'il ne lui révélera jamais. À quoi bon, désormais ? Il continuera de porter sa culpabilité seul. La partager maintenant avec Ellen relèverait de la cruauté. Parfois, la meilleure façon de protéger ceux que l'on aime est de mentir par omission. À Loggers Creek, seuls Beth et l'officier Smithson connaissent la vérité, et ils ne la dévoileront jamais.

Ce matin-là, lorsque la silhouette de Paul Smithson s'était détachée au bout du quai et approchée du Bald Eagle, Jack avait su, avant même qu'il n'ouvre la bouche, qu'il venait le voir à propos de Mark.

L'officier l'avait hélé depuis la jetée.

– Il faut qu'on parle !

Le creekwalker l'avait invité à monter à bord. Servi un café.

– C'est Mark, n'est-ce pas ?

L'homme de loi avait scanné rapidement l'intérieur du bateau, puis acquiescé.

– Il a fracassé la porte de l'épicerie cette nuit pour voler le fond de caisse. Beth est descendue dès qu'elle a entendu le boucan. Elle l'a vu s'enfuir. Elle est venue me voir ce matin, à l'aube. Chez moi, pas au poste. Il y avait peu d'argent, elle ne veut pas que Mark ait des ennuis. Moi non plus.

– Merde, Smithson. Je suis désolé. Combien ?

– Je ne vais pas l'arrêter. Je sais ce qu'il a vécu. Ce que vous avez vécu tous. Mais il faut faire quelque chose, Jack. La semaine dernière, un fermier l'a aperçu avec les frères Davis en train de braconner dans les bois. Je ne sais pas ce qu'ils trafiquent du côté de Doom Hill, mais je n'aime pas ça.

– Moi non plus. Ces types, bon sang... Je ne comprends pas ce que Mark fout avec eux.

– Je ne vais pas pouvoir couvrir ton frère longtemps. Mon adjoint ne va pas tarder à entendre parler de ses conneries.

– Je m'en occupe. Merci, Paul.

Plus tard, lorsqu'il repenserait à cet échange sur le Bald Eagle, Jack nourrirait la conviction que l'officier et lui avaient fait une erreur, ce jour-là. Si Smithson n'avait pas été aussi conciliant avec son petit frère, si lui-même n'avait pas eu la bêtise d'imaginer qu'il pouvait lui faire entendre raison, les choses auraient peut-être tourné autrement. Aucun d'eux n'aurait commis l'irréparable dans la ferme maudite de Doom Hill.

*
* *

Jack se passe un peu d'eau fraîche sur le visage, puis sort retrouver Hannah. Il découvre celle-ci à quelques mètres de la maison, nez à nez avec Ellen. La fille lui a désobéi, elle est sortie de sa cachette avant qu'il ne lui donne le signal. Que pensera Ellen lorsqu'elle comprendra qu'il héberge une Japonaise ? Il ouvre la bouche pour se justifier mais une fois encore, les mots lui manquent. Alors il se contente d'observer la scène, incrédule.

Quelques flocons lourds tombent du ciel. Jack connaît les signes ; bientôt la tempête laminera la terre, le vent chahutera les coques fragiles de leurs existences tandis que des vagues blanches fouetteront les coteaux jusqu'à les faire disparaître. Ellen ne prête aucune attention aux cristaux de glace s'accrochant à ses cheveux. Elle tend la main vers le visage d'Hannah. Repousse la capuche pour étudier la cicatrice partant du milieu de sa joue droite pour courir en ligne fracturée vers sa poitrine. Elle l'effleure avec délicatesse et murmure quelques mots dans sa langue, dont seul Jack comprend le sens. Puis elle s'éloigne sans se retourner, hâtant le pas pour échapper à l'avidité sibilante des trombes neigeuses.

Plus tard, lorsque Jack et Hannah se pelotonnent devant les bûches crépitant dans le feu, ignorant les rafales qui giflent les murs de la maison, la jeune fille demande :

- C'était Ellen, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?
- Que tu portes la marque de l'ours esprit.
- Ça veut dire quoi ?
- Je n'en ai aucune idée.

Il pose machinalement la main sur Buck, remarque soudain qu'Astrée n'est pas avec eux. Il se précipite sur la porte, l'ouvre... Une bourrasque glacée pénètre à l'intérieur. Il appelle la chienne, avance de quelques mètres dans la tempête avant de rebrousser chemin. La visibilité est nulle, il risque

de se perdre dans le blizzard. Astrée a peut-être accompagné Ellen. Oui, c'est sûrement cela ; elle ne se serait jamais éloignée sans raison, elle est bien trop prudente, bien trop consciente de ses limites de vieille chienne pour s'aventurer seule dans la forêt.

Jack s'accroche à cette idée, mais cette nuit-là, il est incapable de trouver le sommeil.

OceanofPDF.com

THE LOGGERS REPORTER

Meurtre de Joe Miller : une récompense offerte

Rebondissement dans l'attaque au couteau dont Joe Miller a été victime, à la fin de l'année dernière. Après de longues semaines d'enquête infructueuse, estimant que les autorités n'en ont pas fait assez pour retrouver les coupables – également suspectés d'avoir commis la série de cambriolages rapportés ces derniers mois –, Walter White, le cousin de Joe, a annoncé offrir une récompense de 100 à 1 000 dollars à toute personne disposant d'informations à propos des Japonais.

« Il est hors de question que nous continuions de vivre dans la peur », a déclaré Walter White. « Nous savons tous de quoi ces Jaunes sont capables. Allons-nous attendre sans réagir une nouvelle attaque mortelle ? »

Nombre d'habitants soutiennent son action, bien qu'ils s'étonnent que White ait attendu aussi longtemps avant de lancer cette offre de prime. Certains le soupçonnent d'opportunisme, alors que Loggers Creek cède un peu plus chaque semaine à la panique. « C'est que j'ai été sous le choc un long moment, écrasé par le deuil, vous comprenez », s'est-il justifié.

L'officier Smithson s'est déclaré peu favorable à cette prime, susceptible de nuire à l'enquête menée par son bureau. Appâtés par

les possibles gains, plusieurs hommes se sont déjà portés volontaires. Des battues seront organisées ces prochains jours.

OceanofPDF.com

Un silence blanc voile le monde lorsque Jack met un pied dehors. Aucune couleur n'émerge de l'océan d'ivoire s'étirant sous ses yeux. *Voilà à quoi devait ressembler la terre avant que le Corbeau ne crée la vie.* La tempête a diminué en intensité au cours de la nuit, avant de s'éteindre. Le soleil est un peu plus chaud que la veille, annonçant le printemps à venir. Le creekwalker explore les alentours, chaussé de ses raquettes : aucune trace d'Astrée. La neige a tout recouvert. Tout effacé.

Mauvais pressentiment. Il saute dans le Bald Eagle en direction de Hoon Bay, afin d'interroger Ellen. Autrefois, son bateau était un navire de pêche à la senne. Un homme trop vieux pour prendre la mer lui avait cédé pour une bouchée de pain, à condition qu'il s'engage à ne jamais le revendre « à des Chinois ou pire, des Japonais : ces yeux bridés pillent nos mers, il faut les chasser ! ». Jack avait acquiescé, dissimulant le mépris que lui inspiraient de tels propos. Il ne voulait pas rater cette vente. Plus tard, avec l'argent de sa première paie de creekwalker, il avait remplacé les treuils à filets par deux poutres auxquelles il pouvait fixer le canoë, au retour de ses explorations.

Le Bald Eagle n'a quasiment pas changé depuis. Sur le toit, un conteneur récolte et stocke l'eau de pluie. Près de la cabine, des fleurs fuchsia dont il ignore le nom survivent dans un bac de terre cuite, en dépit du peu de soin qu'il leur apporte. Une femme dont il a oublié le visage les avait installées là il y a quelques années.

Ellen fait les cent pas sur le ponton à son arrivée, comme si elle attendait sa visite. Elle l'aide à amarrer. Le sourire triste qu'elle arbore fend le cœur de Jack.

– Astrée a disparu. Est-ce qu'elle est rentrée avec toi, hier ?

– Non. Elle était près de la maison lorsque je suis partie. Elle ne m'a pas suivie.

– J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose, avec la tempête. C'est une vieille chienne.

Ellen pose la main sur son avant-bras.

– Je passerai le mot ici : si elle s'est perdue, quelqu'un l'a peut-être récupérée.

– Merci.

Il hésite à l'interroger sur le sens des mots qu'elle a prononcés devant Hannah, la veille. Mais il redoute qu'en amenant le sujet sur la table, elle le questionne à son tour sur les raisons pour lesquelles il héberge cette fille. Une Japonaise.

Ellen s'éloigne déjà, emportant son insondable tristesse. Il redémarre, songe à la lettre de l'armée qu'elle refuse d'ouvrir. Combien de temps encore se torturera-t-elle ?

Après Hoon Bay, Jack débarque à Loggers Creek, remonte Main Street en évitant les regards, fonce vers l'épicerie afin d'informer Beth de la disparition d'Astrée. Son commerce est le point névralgique de la vie locale : si quelqu'un voit quelque chose, elle le saura.

– J'ai peur qu'elle ne soit blessée, mais elle s'est peut-être réfugiée auprès d'un trappeur ou d'un fermier... Tiens-moi au courant, si quelqu'un te parle d'un chien récupéré ces derniers jours.

– Bien sûr, répond Beth. J'espère surtout qu'elle n'est pas tombée sur l'une de ces brutes japonaises.

– De quoi tu parles ?

L'épicière lui tend le dernier exemplaire du *Loggers Reporter*. Il parcourt rapidement l'article évoquant la récompense offerte par Walter White pour le meurtre de Joe Miller.

– Pile quand tout le monde est sur le point de craquer ! À croire qu'il a attendu aussi longtemps exprès. Les hommes organisent des battues. Les frères Davis sont sur le coup, tu penses bien. Ils s'imaginent encore en guerre. Il y a quelque chose de bizarre dans cette histoire, non ? Dans tous les cas, je n'aimerais pas être à la place de ces Japonais.

Jusqu'ici, Jack a toujours supposé qu'Hannah errait seule dans la forêt quand il l'a découverte. Elle ne lui a rien dit de l'attaque de l'ours, ni de ce qu'elle faisait là. Appartenait-elle à une bande ?

– Je pensais qu'il n'y avait plus de Japonais en Colombie-Britannique. Qu'on les avait tous évacués, après Pearl Harbor.

– Évacués ? On les a cloîtrés dans des bleds à l'abandon, tu veux dire. Mais maintenant que la guerre est finie, on va probablement les renvoyer chez eux, au Japon. Tu parles d'un cadeau : le pays est dévasté. Le gouvernement pourrait proposer à ceux souhaitant rester au Canada de s'installer à l'est, si l'on en croit le journal. Visiblement, certains ont préféré s'enfuir.

– N'importe qui aurait fait pareil à leur place.

– Le maire est inquiet. Il raconte que certains sont des espions à la botte de Tokyo, formés au maniement des armes. Qu'ils n'ont pas apprécié qu'on saisisse leurs biens avant l'évacuation et qu'ils reviennent se venger.

– Parce qu'on ne va pas leur rendre leurs maisons ? Tu sais ce que je pense du maire. Il n'a rien trouvé de mieux qu'effrayer les foules pour se faire réélire.

– J'en sais rien. Sois prudent, Jack. Entre ces hordes de Japonais et les frères Davis rôdant dans les bois, tu n'es pas à l'abri d'une mauvaise rencontre.

Il regagne le Bald Eagle, assommé par ce qu'il vient d'apprendre. Hannah était-elle avec ces hommes ? Étaient-ce eux qu'elle cherchait à rejoindre, quelques semaines plus tôt, lorsqu'elle était partie au lever du soleil ? Si c'est le cas, personne ne doit savoir qu'elle se réfugie chez lui. Surtout pas Eugène et Larry.

Jack pousse le moteur de l'embarcation au maximum. Il désire s'étourdir. S'enivrer d'air océanique afin d'oublier quelques instants Hannah, Ellen et les frères Davis. Retrouver le goût de la solitude. Tourner le dos aux tourments qui, pressent-il déjà, l'attendront lorsqu'il mettra pied à terre.

TROISIÈME PARTIE

*Parallèle à ce monde, il en existe un autre.
Certains endroits sont des points de passage.*

Stefan MERRILL BLOCK, *Histoire de l'oubli*.

OceanofPDF.com

Dans le monde tsimshian, ce dont les individus, animaux et objets sont faits, chair, os, plume ou bois, écailles, sang, pierre ou eau, n'a aucune importance. Seul compte ce qu'ils sont. Un être humain peut devenir un ours, une boîte ou une pierre, passer d'une peau à l'autre, d'un état à l'autre tout en restant la même entité. Son essence n'est pas modifiée. Les siens et ceux dont l'âme est traversée par la lumière savent le reconnaître.

Dans le monde tsimshian, toute personne ou artefact investi d'un pouvoir surnaturel ou extraordinaire est halait. Un musicien au don hors du commun est halait. Les prêtres, les grands sages et les chamanes sont halait. Les objets sacrés sont halait. Le pouvoir dont ils sont dotés naît de la rencontre ou de l'action d'un naxnoq, un esprit, une créature dotée de pouvoirs. Certains naxnoq vivent dans la mer ; d'autres dans la forêt, la montagne ou les rivières. Beaucoup participent au chaos du monde et inspirent le désordre. D'autres œuvrent pour la création et la beauté. Les esprits animaux et les esprits des arbres sont naxnoq.

Halaidm Swanaskxw, les chamanes, assument des identités multiples ou incarnent des réalités diverses sous une seule identité. Ils sont plus indépendants et solitaires que les autres halait. Bien qu'un lien de filiation avec un clan soit un avantage, n'importe qui peut acquérir les attributs du Halaidm Swanaskxw. Y compris les personnes qui ne le désirent pas.

Certains partent en quête pour le devenir, mais le pouvoir est parfois attribué de façon inattendue ou fortuite. Le plus souvent, le récipiendaire est très malade ou frôle la mort. Il est traversé de transes au cours

desquelles les esprits le guident et lui parlent. La maladie ou la blessure peut être d'origine accidentelle, ou bien provoquée par un Haldaugit, un sorcier.

Le passage vers la mort conduit à une possession animale temporaire. Le futur Halaidm Swanaskxw ne survit que s'il accepte sa nouvelle nature, inconsciemment ou non. Alors, il passe de l'autre côté du monde. Il reçoit les images et les secrets de l'invisible.

Le naxnoq guidant le chamane est souvent un animal, comme l'écureuil, l'aigle, l'abeille. Ou plus souvent encore, l'ours.

OceanofPDF.com

1.

1956

Hannah est postée à la fenêtre, dissimulée derrière les rideaux, lorsque l'inconnu surgit à la lisière de la forêt. Des heures qu'elle le guette, depuis sa cachette. Tendue. Inquiète. Avec la régularité d'un métronome, elle jette un œil aux deux photos posées sur la table, comme si celles-ci pouvaient lui livrer la clé du mystère. La photo de la jeune Aika, la picture bride en kimono. Celle d'Hannah en écolière, peu après son arrivée à Vancouver. Une seule personne est en mesure de détenir ces clichés : Yusuke.

L'épicier avait été envoyé aux chemins de fer avec les hommes valides, avant qu'elle et sa mère ne soient expédiées à Greenwood. Elle s'était à peine préoccupée de lui, lorsque Hatsuharu et Aika étaient morts. Elle n'avait pas cherché à l'avertir, lorsque les filles et elle s'étaient enfuies de la ville minière. Le souvenir de l'épicier était venu la hanter plus tard, durant sa convalescence chez Jack. S'il était en vie, apprendre la mort de sa femme et son fils avait dû l'anéantir. Avait-il cherché à retrouver sa belle-fille ?

Après son plongeon dans la rivière, tandis que le creekwalker pensait ses plaies, Hannah avait cherché un sens aux épreuves que la vie lui infligeait et dressé la liste des raisons pour lesquelles les dieux la punissaient. Elle avait traîné Ian à la réunion où, par sa faute, il avait assisté au meurtre de son grand frère. Elle avait laissé sa mère sortir sans chercher

à la retenir, la nuit de son suicide. Elle avait fui Greenwood sans un égard pour Yusuke, lui qui l'avait toujours traitée avec une infinie gentillesse. Elle s'était comportée comme un monstre dans cette grange poisseuse où l'espace d'un instant, la folie s'était emparée d'elle.

Elle plisse les yeux pour mieux voir l'inconnu. Comme la veille, il s'arrête un instant sous le cerisier de Pennsylvanie, arbre solitaire veillant sur le champ escarpé devant la maison. Il se tourne vers la droite, observe un instant la butte dissimulant le pétroglyphe. Difficile de juger à une telle distance, mais il est plus grand que Yusuke, estime Hannah. Ses cheveux sont noir de jais. Ceux de l'épicier grisonnaient déjà aux tempes à l'époque de Steveston.

Tandis qu'il se remet en route, la proximité de l'inconnu éveille en elle des images du passé. Celle d'un brasillement sauvage au cœur de la forêt. Celle d'une plume d'aigle tombant du ciel, suivant un mouvement hélicoïdal. Pourquoi maintenant ? Quel rapport avec l'étrange visiteur ? Elle l'ignore. Mais elle est sûre d'une chose : elle ne tardera pas à le savoir. Les visions ne la visitent jamais sans raison.

Elle s'éloigne de la fenêtre lorsqu'il approche. Devant la porte, elle a laissé un pichet d'eau à son intention. Il frappe et, sans attendre de réponse, s'assoit sur le banc de pierre près de la fenêtre. Il boit lentement la moitié du broc. Cachée à l'intérieur, Hannah ne peut voir le sourire de l'homme adossé au mur. Il repose le pichet en songeant que ses longs mois de quête vont sans doute enfin porter leurs fruits. Que la fille qu'il recherche vit bien ici. Sinon, pourquoi aurait-elle laissé de l'eau pour lui ?

Ce n'est pas encore gagné, mais ce pichet est un premier pas. Une main tendue. Une autre suivra, pour peu qu'il ne précipite pas les choses. Apprivoiser un animal sauvage exige du temps. Il glisse une enveloppe sous la porte et prend le chemin du retour.

Hannah attend qu'il se soit enfoncé dans la forêt pour l'ouvrir. Elle contient un dessin esquissé à la mine de plomb. Un portrait d'elle, le front

plissé de concentration, plongée dans un livre, dans l'atelier de Mario.

OceanofPDF.com

1946

Hannah court, désormais. Ses jambes sont plus solides qu'avant l'accident. Sa blessure à l'abdomen a suffisamment guéri pour lui permettre de déployer ses muscles avec aisance. Bientôt, elle sera assez forte pour repartir. Jack lui a enseigné comment poser le pied sur la terre meuble, les tertres escarpés et les rives tavelées de mousses fluorescentes. Le dénuement de l'hiver se retire peu à peu pour céder place à l'explosion printanière. La montagne encore poudrée de neige ondule sous l'horizon, prête à secouer l'échine avant d'enfiler son manteau verdoyant. Le ciel se métamorphose. Le bleu ose l'exubérance. Chaque jour, Jack et Hannah poussent leurs explorations un peu plus loin. Le creekwalker observe ses progrès, le cœur serré d'émotions contradictoires ; fierté, inquiétude, peur. La jeune femme est portée par une énergie nouvelle. Celle que lui apportent leurs exercices quotidiens. Celle que la voix murmurant son nom dans la forêt lui insuffle chaque jour un peu plus.

Les animaux sortent eux aussi de leur léthargie, ébrouant leurs corps alanguis sous les rayons du soleil encore timide. Depuis leur départ, un peu avant midi, Jack et Hannah ont croisé un orignal s'aventurant dans les eaux glacées de la rivière, trois loups côtiers en quête de petit gibier, un ours noir sorti trop tôt de son hibernation, titubant de sommeil.

– Celui qui m’a attaqué était blanc, murmure Hannah, tandis qu’ils reculent pour éviter le chemin de l’ursidé.

– Les ours blancs n’existent que dans les légendes gitga’at, répond Jack, avec un peu trop d’empressement, regrettant aussitôt ses propos.

Lui aussi a vu un Moksgm’ol, le jour où il a découvert Hannah près de la rivière, mais une part de lui refuse de le croire. Non qu’il doute que les légendes amérindiennes soient tissées à partir du réel : il est bien placé pour savoir que le monde sensible se cache derrière chaque pierre et chaque ruisseau. Mais il a grandi ici, dans ces forêts. S’il existe vraiment, comment concevoir qu’il n’ait jamais croisé le Moksgm’ol jusqu’à ce jour ?

– Il était blanc, assure Hannah. Je m’en souviens parfaitement.

Des nuits qu’il y réfléchit : s’il n’avait pas interrompu la torture de l’ours orchestrée par les frères Davis pour leur client, s’il ne s’était pas mis en tête de le pister pour abrégé ses souffrances, l’animal n’aurait pas croisé la route de la fille. Apeuré, associant l’homme au malheur, il ne l’aurait pas attaquée ainsi, sans raison, uniquement parce qu’elle se trouvait là. Tout est arrivé par la faute de Jack. Une fois encore, il n’a pas su interrompre la course des événements menant au drame.

– Est-ce que je suis défigurée ? demande-t-elle. Il n’y a pas de miroir dans la maison. Je ne sais même pas à quoi je ressemble aujourd’hui.

Il prend le temps de réfléchir avant de lui répondre. Il ne veut pas lui mentir. La partie basse de sa joue droite et son cou garderont une large cicatrice, une biffure dont la couleur rosée ne s’estompera pas avant de longs mois. Les onguents aideront, mais ils ne feront pas de miracle. Cela n’enlève rien à sa beauté, ni à la force émanant de ses traits décidés, estime Jack. Il la regarde droit dans les yeux, sans ciller :

– Tu as un visage de guerrière.

Elle éclate de rire, dubitative. Touchée malgré tout.

Une guerrière. Cela lui convient.

Ils sillonnent les vallons, traversent les plaines enflant d'impatience avant l'arrivée du printemps, longent les talus où bientôt les baies aux saveurs acides et douceâtres perceront. Jack emmène Hannah loin, au-delà des hautes terres, là où les frères Davis ne s'aventurent pas. Il ne lui a rien dit de la traque lancée contre les Japonais. Il peine à croire que des personnes internées pendant de longs mois, probablement affaiblies physiquement, s'en prennent aux locaux avec tant de ferveur – à moins d'y être contraintes par la faim et le désespoir. Si c'est le cas, ces gens ont besoin d'aide, pas d'une chasse à l'homme. Tout cela ne peut que mal finir.

Astrée n'est pas revenue. Lors de leurs randonnées, il espère la découvrir lovée derrière une roche ou au pied d'une cime, sans vraiment y croire. Il commence à accepter l'idée que sa chienne est morte, surprise par la neige et le froid. Pour ne pas laisser la tristesse l'envahir, il se concentre sur la mission qu'il s'est fixée : enseigner à Hannah comment écouter la forêt. Chaque jour, il l'invite à s'asseoir près de la rivière ou au sommet de la colline. Là, il lui explique comment oublier le défilé du temps. Il lui apprend à se concentrer sur sa respiration, jusqu'à ce que les battements de son cœur se calent sur le rythme de la terre. Alors, ses perceptions n'auront plus de limites. Elle entendra le craquement lointain d'une branche où se pose un tétras et le grognement d'un lion de mer rejoignant la rive.

Au tout début, Hannah perd patience. « Je préfère quand on marche. » Puis elle se laisse aller. Doucement. Peu à peu, elle recherche elle aussi cet état méditatif où rien ne peut l'atteindre. Pas même les douloureux souvenirs d'Hatsuharu, Aika et Daisuke. Elle n'est pas encore capable d'entendre le soupir lointain d'une louve achevant son repas, ni le sifflement aigu du vent de l'ouest traversant les aiguilles des pins, mais quelque chose en elle s'apaise. Les douleurs passées se dissolvent dans les brumes de la forêt du grand ours. Certains jours, ceux où le calme intérieur fait taire les tourments d'autrefois, elle entend à nouveau cette voix si peu humaine qui, depuis son arrivée, l'appelle du fond de la vallée. D'autres

jours encore, elle pense à l'ours blanc. Elle voit son corps massif, ses pupilles noires qui désormais la visitent en rêve.

*
* *

Ils ont passé l'après-midi perchés sur l'un des pics granitiques dominant la plaine aux loups. La fraîcheur du soir tombe sur leurs épaules. La nuit, l'hiver reprend ses droits.

– Tu n'aimes pas la compagnie des autres hommes parce qu'ils font trop de bruit, observe soudain Hannah, la mine sérieuse. Voilà pourquoi tu préfères le faux silence de la forêt.

Jack sourit.

– On peut dire ça, oui. Ils font trop de bruit.

S'il n'avait pas suivi le Moksgm'ol, ce jour-là, Hannah n'aurait pas été blessée, mais elle ne serait jamais entrée dans sa vie. Il aurait traversé l'hiver en solitaire, comme les années précédentes. Il n'aurait jamais osé dire à Ellen qu'il l'aime, avec ces mots simples. Hannah a déplacé quelque chose en lui. Pour le mieux. Est-ce pour cela que la créature de légende les a réunis ? Ce serait imaginer que quelqu'un, quelque part, a un plan pour eux... Absurde. La phrase d'un auteur inconnu lui revient à l'esprit : « Dans la nature, il n'y a ni récompense, ni châtiment, seulement des conséquences. » Rien n'est sauvage et tout l'est. La nature ne juge pas. Elle ne punit pas. Elle ne dévoile rien. Elle est.

Sur le chemin du retour, un duo de silhouettes se dessine parmi les ombres des pins s'étirant dans le soleil couchant. Deux hommes accompagnés de chiens approchent de la maison : les frères Davis. Jack se plaque au sol, indique à Hannah de l'imiter.

– Qui est-ce ?

– Eugène et Larry. Des sales types. Il ne faut pas qu'ils te voient. Nous allons rebrousser chemin et faire un détour par le sud, jusqu'à mon bateau.

Je les connais : s'ils ne me trouvent pas ici, ils reviendront demain. En attendant, tu te cacheras auprès d'Ellen, à Hoon Bay.

Avant qu'ils ne partent, depuis leur cachette, Hannah observe un instant les deux hommes. Elle perçoit, comme l'on sent venir l'orage lorsque l'air se charge d'électricité, les tensions entre Jack et les jumeaux. Les connexions entre eux sont plus profondes et denses que la simple animosité qu'ils s'inspirent mutuellement. Ils sont liés eux aussi, comme chaque créature de la forêt pluviale. Une odeur de brûlé agresse soudain les narines d'Hannah. Âcre, répugnante, une puanteur de chairs carbonisées. Elle se retourne, fouille du regard la forêt maculée de neige. Elle n'aperçoit ni fumée, ni flammes. Rien ne brûle autour d'elle.

OceanofPDF.com

3.

Survivre en forêt est plus difficile que les filles ne l'imaginaient. Les quelques réserves volées dans la ferme sont vite épuisées. Chaque nouvelle journée dévoile l'étendue de leur impréparation. Au départ de Greenwood, elles n'avaient pas pensé aux animaux. Après la tombée du soleil, les bois prennent vie autour d'elles. L'obscurité exacerbe leurs sens incapables d'identifier la source des bruits se réverbérant tout autour d'elles. Elles s'endorment blotties les unes contre les autres au pied d'un arbre, avec l'angoisse dévorante d'être à découvert. Les troncs vibrent de grattements incongrus et de petits coups secs. Hannah tente de se convaincre qu'il s'agit d'inoffensifs écureuils, doutant néanmoins que ces bestioles soient capables de produire un tel raffut. Hululements fantomatiques, beuglements, gémissements, crépitements inconnus troublent leur sommeil haché.

Un matin, au réveil, elles découvrent de larges empreintes autour de leur couche. Une bête est venue les renifler durant la nuit. Un loup, un cougar ? Ne pas savoir est plus terrifiant encore.

– Il vaudrait mieux dormir en haut des arbres.

– Il faudrait surtout faire du feu, pour tenir les bêtes et le froid à distance.

Elles n'osent plus approcher les rivières, comme au début du printemps, car désormais, des ours festoient en permanence sur les rives. Elles se contentent des restes de saumons que les animaux rassasiés abandonnent un peu plus loin, dans la forêt. Ce n'est pas si mal. Mais les baies dont elles se

nourrissent en complément leur retournent régulièrement les tripes, malgré leurs précautions. Leur alimentation est déséquilibrée. Elle manque de féculents, de protéines, de minéraux.

Pressées de fuir Greenwood, elles n'ont pas pensé non plus aux moustiques. À mesure que les températures remontent, ils se font de plus en plus insistants, ils s'infiltrant sous leurs manches durant la nuit, petits vampires puisant dans leurs veines jusqu'à ce qu'elles n'aient plus la force de les chasser. Leurs mollets sont marbrés de boutons rouges suintants, source de démangeaisons abominables. Sans parler des ronces et des fougères urticantes qui envahissent les sous-bois le printemps venu, ralentissent leur progression, éraflent leurs jambes abîmées à travers leurs pantalons.

- Il nous faut des vêtements plus épais.
- Des sous-vêtements.
- Des chaussures plus solides.
- Des allumettes, pour allumer le feu le soir.
- D'autres couteaux, pour nous protéger des loups.

Sans cela, elles ne tiendront pas longtemps. Elles s'épuisent. Trois semaines après leur premier larcin, elles repèrent une nouvelle ferme d'allure modeste. Cette fois, aucun débat n'agite leur groupe. Elles vont devoir voler à nouveau. Elles n'ont pas le choix.

Après trois jours d'observation, certaines que les propriétaires sont occupés à quelque besogne hors de la maison entre huit heures et onze heures du matin, elles entrent dans la cuisine, par l'arrière de la bâtisse. Une série de pots de confiture, confectionnés le matin même, tiédissent sur le plan de travail. Elles se ruent dessus, font sauter les couvercles et piochent à l'intérieur à mains nues, avides de sucre. Celui-ci agit sur leur organisme affaibli comme une drogue euphorisante, un shoot d'énergie ; elles n'ont soudain plus peur de rien. Les doigts encore collants, elles inspectent les tiroirs et se servent : couteaux, fourchettes, allumettes. Dans l'un des

placards, Sakuri découvre trois énormes miches de pain qu'elle fourre aussitôt dans son sac, ainsi qu'une conserve de haricots rouges.

– Ne traînons pas, les presse Kiyoko, filant déjà vers la pièce suivante.

Le salon est encombré d'un immense fatras de fourrures et peaux d'ours, rassemblées en différents tas selon les tailles et les couleurs. Les filles tournent autour, d'abord hésitantes. Aucune d'elles n'imaginait dénicher pareil trésor ici.

– Prenons-en quelques-unes, pour la nuit ou pour nous fabriquer des vestes, suggère Makiko.

Elles bourrent leurs sacs en toile de quelques peaux puis montent à l'étage, inspectent les trois chambres avec vitesse et méthode. Les commodes contiennent uniquement des vêtements d'hommes. La quatrième pièce est verrouillée.

– Prenons des pantalons, des ceintures, on bricolera quelque chose à notre taille.

Elles quittent la maison vingt minutes plus tard, les bras chargés et leurs baluchons pleins à craquer sur le dos. Makiko rit de soulagement. Hannah, elle, ne peut chasser un mauvais pressentiment. Détrousser d'honnêtes fermiers ne devrait pas être aussi facile, mais après tout, qu'en sait-elle ? Sa mauvaise conscience la torture déjà. Tout comme la peur que ses amies prennent trop vite goût à la rapine, au frisson de l'interdit et à la puissance que, pendant quelques instants, procure le sentiment d'être au-dessus des lois.

Elles traversent la cour en moins d'une minute, mais au moment de tourner pour rejoindre les bois, elles tombent nez à nez avec un jeune garçon. Onze ans, peut-être douze. Il les dévisage de la tête aux pieds, bouche bée. La panique les gagne : si l'enfant crie, il alertera les adultes qui débouleront en un instant. Même en s'allégeant de leur prise, elles n'auront guère le temps de fuir bien loin ; Dieu sait, alors, ce que ces hommes feront d'elles. Ils les battront. Ils les renverront à Greenwood. Ou pire.

Hors de question. Jamais Kiyoko ne laissera un tel scénario se produire. Elle avance d'un pas menaçant vers le garçon et professe, d'un ton lugubre :

– Si tu bouges, cries ou mentionnes que tu nous as vues, nous reviendrons cette nuit avec l'armée secrète du Japon dissimulée dans les bois. Nous te crèverons les yeux mais avant cela, nous dépècerons chaque membre de ta famille devant toi.

Le garçon ouvre la bouche un peu plus grand encore, laisse tomber la corde qu'il tient à la main, les yeux exorbités de terreur. Elles en profitent pour détalier.

Plus tard cette nuit-là, tandis qu'elles se réchauffent les mains autour d'un feu, le premier depuis leur évasion de Greenwood, Sakuri murmure les mots que chacune d'entre elles pense tout bas :

– J'ai eu la peur de ma vie.

– Moi aussi, soupire Hannah.

– Moi aussi ! C'était moins une. Je ne veux pas retourner au camp. Nous ne devons plus prendre de tels risques : terminé, les cambriolages.

Kiyoko se lève brutalement et donne un grand coup de pied dans la marmite sur le feu, envoyant valdinguer les haricots volés quelques heures plus tôt. Ses lèvres sont déformées par la colère. Pour la première fois, elle inspire de la peur à Hannah.

– Vous avez vu le visage de ce garçon ? assène-t-elle. Il a eu la trouille de sa vie, et il était bien plus effrayé que nous. Il s'est sûrement pissé dessus. À l'heure qu'il est, il doit trembler dans son lit en imaginant qu'une horde de Japonais va venir lui crever les yeux.

Sakuri se jette dans l'herbe à la recherche des haricots perdus, gémissant comme un chiot.

– Kiyoko, c'était la seule boîte !

– Vous ne comprenez pas ? Ils nous ont enfermés parce qu'ils sont persuadés que nous sommes des espions sanguinaires au service de Tokyo,

des tueurs prêts à les massacrer. Des monstres. Ils ont fini par croire aux mensonges qu'ils colportent sur notre compte depuis des années, alors voilà ce que je pense : leur peur est notre arme. La prochaine fois, nous nous mettrons ces peaux d'ours sur le dos pour avoir l'air plus grosses et effrayantes. De loin, avec un peu de chance, on nous prendra pour des hommes. On fera tout pour ne pas se faire prendre, mais si on croise encore un de ces fermiers, on lui refera le même coup qu'au gamin.

Les trois autres méditent ces paroles. Le plan de Kiyoko est aussi dangereux qu'insensé, mais elle a raison : les Japonais inspirent de la terreur aux locaux. Pourquoi ne pas l'exploiter ? Certes, elles ne sont que quatre petites femmes aux épaules frêles. Mais elles n'ont rien à perdre. Elles ont vu leurs proches périr et, d'une certaine façon, elles sont mortes elles aussi. Mais elles sont revenues de l'enfer. Cela les rend plus puissantes qu'elles ne l'imaginent. Cela fait d'elles des Onryo : les esprits vengeurs.

4.

Buck montre les crocs en fixant la porte, prêt à bondir sur le danger approchant. Jack a vu juste : puisqu'ils ne l'ont pas trouvé chez lui la veille, les frères Davis viennent à nouveau lui rendre visite ce matin. Ils sont comme les moustiques, ils renouvellent la charge tant qu'ils n'ont pas obtenu ce qu'ils désirent, insupportables d'entêtement. Il sort à leur rencontre, prenant soin de fermer la porte derrière lui. Hannah est en sécurité à Hoon Bay, mais il refuse que ces hommes grossiers pénètrent dans sa maison. Ils profaneraient son refuge. Leur présence hanterait les lieux longtemps après leur départ, comme les effluves nauséabonds de poisson mort qui s'accrochaient aux vêtements de son père, il y a longtemps, lorsqu'il travaillait à la poissonnerie.

– Jack, lance Eugène.

Sa façon à lui de saluer, sans chaleur. Les quatre chiens encerclent Buck pour le renifler. Celui-ci reste aussi impassible que son maître.

– On est passés hier et on t'a attendu un moment. T'étais où ?

– En vadrouille, comme d'habitude. Qu'est-ce que vous voulez ?

– Tu as sûrement entendu parler de ces cinglés de Japonais errant dans les parages. Certains parlent d'une armée, mais à notre avis, il s'agit plutôt de brigands à la petite semaine. Nous les cherchons. Tu as remarqué quelque chose ? Tu connais la forêt mieux que personne. Du côté de la plaine aux loups par exemple, ou à l'ouest ? Des traces de campement, n'importe quoi.

– Nous pensons qu’ils se sont fait surprendre par la rudesse de l’hiver et se sont installés quelque part en attendant la belle saison, car les dernières agressions ont eu lieu dans le même périmètre.

Jack pense à la maison des hautes terres. De la fumée s’élevait de la cheminée, lorsque Hannah et lui l’avaient approchée. Il s’était étonné que des trappeurs y trouvent refuge si tard dans la saison.

– Non, je n’ai rien vu.

Eugène fait un pas vers lui. Sa mâchoire se crispe. Un tic secoue son visage atrabilaire. Tout en lui exhale la brutalité. La première fois que leurs chemins se sont croisés, à l’adolescence, Jack s’était demandé ce qui détermine le sort des hommes. Lui avait grandi auprès d’un couple, Robert et Ellen, plaçant très haut les valeurs de bienveillance et de respect de la vie. Les frères Davis, eux, avaient été élevés par un gaillard rustre et cauteleux. Un père mauvais et malhonnête. Ils ont suivi ses traces, mais au fond, rien ne les y obligeait, ne peut s’empêcher de penser Jack avec dureté. Ils sont allés à l’école, ils ont côtoyé d’autres modèles dont ils auraient pu s’inspirer. Jack refuse de croire que le destin des êtres humains est écrit à l’avance. Déterminé par la naissance. Sans cela, il n’y aurait plus d’espoir. Aucune possibilité de rédemption.

– On a gagné la guerre contre les Jap’, on ne peut pas laisser la vermine jaune proliférer à nouveau parmi nous, clabaude Eugène.

Jack se concentre sur le trille cristallin de la neige fondant doucement sur son toit. Les gouttes d’eau roulent sur les tuiles et heurtent le sol dans un staccato céleste, dont la régularité l’apaise. Il laisse ce son l’envelopper et former une coque protectrice autour de lui. L’agressivité d’Eugène ne peut pas l’atteindre. Il le refuse. La seule fois où, par le passé, il avait laissé sa colère le déborder, il avait perdu son frère.

– Un gars comme toi, un presque Indien qui parle aux arbres, aura forcément remarqué si des saletés de Jaunes furètent dans le coin.

Jack secoue doucement la tête, en signe de négative.

– Tu es sûr ? Dommage. D'autant que tu nous en dois une, après le sale coup que tu nous as fait l'automne dernier. On a dû repêcher le client dans l'eau. Un riche de Toronto, t'imagines ? Pour éviter qu'il soit trop humilié, on lui a raconté que tu es une racaille blanche élevée par les Indiens. Un fou dangereux : ça lui a plu, il s'imaginait déjà raconter l'anecdote à ses bourgeois d'amis, alors il a passé l'éponge.

Larry enchaîne :

– Vraiment dommage, oui. Si tu avais fait preuve de bonne volonté, on aurait pu t'aider à retrouver ton chien.

– Astrée ?

– Ouais. Peut-être qu'on a aperçu cette vieille bestiole.

Jack conserve son masque d'impassibilité mais à l'intérieur, il rugit. Beth a sans doute parlé à ses clients de la disparition de sa chienne. L'information a circulé dans la communauté de Loggers Creek, si bien que la plupart des habitants doivent être au courant, désormais. Eugène et Larry ont pu l'apprendre par l'un des fermiers et en profitent pour faire pression sur lui – ils savent que les chiens sont le point faible du creekwalker. À moins qu'ils ne soient responsables de sa disparition : lors de leur dernière altercation, ils avaient prétendu qu'Astrée les avait attaqués. Ils ont un grief contre Jack depuis toujours.

– Maintenant que vous le dites, j'ai vu quelque chose, en effet. Direction plein nord, sur la route de Fairway. Des restes de feu, des bricoles traînant dans la neige. Aucun gars de chez nous n'aurait laissé traîner un tel foutoir, mais je n'y ai pas prêté attention plus que ça.

– La route de Fairway, tu dis ? On va aller vérifier.

Eugène se penche vers lui et ajoute, l'œil mauvais :

– Si on attrape ces Jap', tu retrouveras peut-être ta foutue chienne.

Les frères Davis s'éloignent à grandes foulées, sans le saluer, tout en échangeant des messes basses. Jack s'agenouille auprès de Buck, passe les

doigts entre ses oreilles. Son compagnon est plus tendu encore que lui. Il a envoyé les jumeaux sur une fausse piste, dans la direction opposée à celle de la plaine aux loups. Ce qui lui laissera le temps d'aller jeter un œil lui-même à la cabane des hautes terres.

OceanofPDF.com

THE LOGGERS REPORTER

Affaire des cambriolages : la peur s'installe

Depuis quelques jours, la panique gagne les habitants : après une pause laissant espérer que le cauchemar était terminé, trois nouveaux cambriolages ont été commis dans un rayon de plus en plus resserré autour de Loggers Creek. Du matériel agricole, de la nourriture et deux fusils ont été volés. Deux labradors ont également été dérobés dans une ferme et un bovin a été tué, puis éventré, sans mobile apparent.

« Ce sont ces Japonais, ils sont devenus fous », s'émeut Jackson Stewart, qui a retrouvé l'animal saigné dans sa grange. « Une boucherie. Malgré l'obscurité de la nuit, j'ai aperçu les coupables : ils portaient des peaux de bête pour dissimuler leur visage, mais je suis sûr qu'ils étaient asiatiques. »

L'officier Paul Smithson appelle au calme, soulignant que rien ne prouve que tous ces événements soient liés. Néanmoins, les habitants échafaudent leurs hypothèses. « Nous avons répertorié l'ensemble des méfaits et déprédations observés sur une carte : à l'évidence, nous avons affaire à une véritable horde de sauvages, peut-être des dizaines d'individus se dissimulant dans les bois », affirme John Lake, le maire de Loggers Creek.

Ancien membre de l'Asiatic Exclusion League, l'AEL, l'édile est particulièrement virulent à l'égard des émigrés originaires

d'Asie. Il menace d'impliquer les autorités fédérales si l'enquête ne progresse pas plus rapidement, estimant que l'officier Smithson et ses hommes n'en font pas assez pour protéger les habitants.

« Si on ne réagit pas, ils finiront par nous massacrer », a-t-il conclu, au terme d'une conférence de presse à laquelle les habitants ont assisté en nombre.

OceanofPDF.com

1940

La nuit tombe lorsque Jack débarque à Doom Hill. Il inspecte la maison à pas de loup. La pièce principale et les chambres sont vides et empestent le renfermé. Il contourne le bâtiment pour jeter un œil à la cour, aperçoit une lumière dans la grange, s'y dirige, tout en ruminant les propos que lui a tenus l'officier Smithson sur le Bald Eagle quelques heures plus tôt, à propos de son frère. Comment Mark a-t-il osé voler Beth ? Elle est leur amie. L'une des seules qui, à Loggers Creek, sait ce que leur famille a traversé : la mort de Robert, l'isolement, l'enlèvement de Mark.

Jack a le sentiment que son petit frère a agi ainsi dans le but de l'atteindre lui. Le blesser. Pourquoi ? Il ne comprend pas ce garçon rentré du pensionnat, si différent de celui avec lequel il a grandi. Il ne comprend pas ce à quoi il aspire, les raisons pour lesquelles il traîne avec les frères Davis, ces rustres aussi brutaux que leur père. Si éloignés des valeurs dans lesquelles Ellen et Robert les ont élevés.

Tout cela éveille en Jack une colère sombre. Une douleur visqueuse.

Mark, les frères Davis, Walter White et son cousin Joe Miller sont penchés sur un immense coffre lorsque Jack les rejoint dans la grange. L'endroit, éclairé par deux uniques lanternes, est plongé dans une semi-

obscurité. Les chevaux élevés par le père de Walter somnolent dans leur box.

– Qu’est-ce qu’il y a dans cette caisse ? demande le creekwalker.

Les cinq hommes se redressent, surpris. Eugène lui jette un regard noir. Joe fait un pas menaçant dans sa direction :

– C’est une propriété privée, ici. Personne ne t’a invité.

– J’aimerais parler à mon frère.

Mark hausse les sourcils. Fuit son regard.

– Je n’ai rien à te dire.

– Beth.

Larry et Walter ricanent. Ils savent. Mark soupire, l’air exaspéré.

– Tu t’en es pris à son épicerie parce que tu savais qu’elle ne te ferait pas d’ennuis.

– Qu’est-ce que ça peut te foutre ?

– L’officier Smithson te couvrira cette fois encore, mais c’est la dernière. Tu pourrais finir en prison, c’est ce que tu veux ? Je m’inquiète pour toi, je...

– Ta gueule, t’es pas son père, tranche Larry. D’ailleurs, qu’est-ce qui nous prouve que tu es vraiment son frère, au fond ? Demi-frère, plutôt. Qu’est-ce qui nous dit que ta mère n’était pas une pute engrossée par un autre que ton paternel ? De vous deux, le bâtard aux origines douteuses, c’est toi !

Jack bondit sur Larry. Une rage inédite explose en lui. Il ne supporte pas ces types vulgaires avec qui son frère gâche son temps ; il ne tolère plus la désinvolture froide avec laquelle ce dernier traite Ellen depuis son retour et, surtout, sa propre incapacité à l’aider. À le soigner. Le creekwalker ferait pourtant n’importe quoi pour lui, jusqu’à donner sa propre vie. Après l’enlèvement de Mark, il avait cessé de respirer, lutté pour ne pas crever du vide laissé par son frère. Il avait tant rêvé de leurs retrouvailles. Pourquoi le rejette-t-il avec tant d’indifférence ? Tout est la faute des frères Davis. Oui,

cette mauvaise engeance, ces bons à rien exercent une influence néfaste sur lui. Ils fument, boivent, ils croient à l'argent facile et trempent dans des trafics dont Jack ne veut rien savoir. Pourquoi Mark préfère-t-il leur compagnie à la sienne ?

Le premier coup part. Jack frappe Larry au visage, au ventre, il cogne, il ne maîtrise plus l'ouragan d'émotions qui le tourmente – exaspération, peur, amour, colère, incompréhension –, il bat ce type parce qu'il ne peut pas étreindre son frère, il ne peut pas mêler ses larmes aux siennes alors il envoie son poing dans l'estomac du jumeau Davis, sa mâchoire, son œil. Il ne tolère plus ce regard moqueur posé sur lui alors il boxe, étrille, frappe encore l'orbite gauche de Larry, jusqu'à ce que le sang jaillisse.

Mark bondit sur lui pour le stopper, Jack le repousse d'un geste brutal. Walter saisit Jack par le col et l'envoie valser contre la poutre où l'une des lanternes éclairant la grange est fixée. Celle-ci se brise au sol dans un fracas d'étincelles. Le feu prend immédiatement dans la paille sèche ; les flammes filent aussitôt vers les box, suivant une trajectoire étrangement rectiligne.

– Putain ! hurle Joe. Les box !

Une jument hennit. Un hongre rue. Jack n'entend pas, il ne voit rien du drame se jouant autour. Il fonce à nouveau sur Larry. Pris de court par sa violence, le jumeau est groggy, assommé par les coups, incapable de réagir, tout comme son frère qui observe la scène, stupéfait, fasciné ; aucun d'eux n'imaginait qu'une telle brutalité puisse émaner d'une autre créature que leur père.

Walter et Joe se jettent enfin sur Jack pour protéger Larry.

– Putain, les gars, ça crame, arrêtez !

Eugène se joint à eux, mais le creekwalker est traversé par la force surnaturelle d'un démon enragé, si bien qu'il les repousse tous les trois sans effort. Eugène tombe en arrière dans la paille embrasée. Le feu attaque son bras. Mark se précipite pour le relever et l'aider à sortir, loin du danger.

À la vue de son frère, Jack se ressaisit enfin. La furie déserte son corps. Il observe la grange autour de lui avec horreur, puis court vers le premier box pour libérer l'un des chevaux. L'animal bondit vers l'extérieur. Joe, lui, se penche vers Larry, étudie son visage un instant, grogne, glisse le bras sous son épaule pour le relever. Walter entreprend d'ouvrir les autres box avec Jack, mais le feu dévore déjà le toit. Est-il possible qu'un incendie se propage aussi vite ? Quel sorcier, quel esprit maléfique déchaîne ainsi la malédiction de Doom Hill et attise les flammes avec tant de zèle ?

Le bois craque, explose, siffle, des brins de paille ardents volettent autour d'eux, la chaleur commence à brûler leurs poumons. Trois chevaux sont encore prisonniers, deux étalons et une puissante jument à la robe brune baptisée Stella par le père de Walter. Les animaux paniquent, envoient de violents coups de sabots contre les portes des box pour se libérer, en vain.

– On va pas y arriver ! hurle Jack.

Walter bondit vers le fond de la grange pour les atteindre, mais une poutre en feu s'effondre devant lui et bloque le passage.

– Il faut se tirer !

Walter hésite un instant encore, puis le suit. Les deux hommes courent vers la sortie, s'effondrent à l'extérieur près de Larry, inconscient, et d'Eugène, recroquevillé sur son bras mordu par les flammes.

– Saloperie ! Il reste trois chevaux !

– Il faut y retourner ! crie Mark, avant de foncer vers la grange.

Jack se jette sur lui pour interrompre sa course :

– Tout va s'effondrer, c'est trop dangereux.

– Alors quoi, on les laisse crever ? On...

Jack s'allonge sur lui de tout son poids pour le retenir. Mark se débat comme un diable mais son frère est plus fort.

Le benjamin éclate en sanglots. Il pleure, l'invective :

– Lâche-moi, je dois y aller, rien à foutre de crever ! T'étais où, hein, le jour où ils m'ont pris ? T'étais où, putain !

Un cri couvre soudain les gémissements de Mark. Un hurlement déchirant, déchiré, presque humain. Un brame de douleur. Un cheval en feu jaillit de la grange, crinière et queue dévorées par les flammes. Il saute par-dessus les corps de Jack et de son frère, dépasse les jumeaux Davis, Walter et Joe, puis file vers la forêt.

Cette image-là, celle du cheval en feu, la jument Stella telle une torche, étrangement belle, dont la lueur rougeoyante s'estompera peu à peu à travers les arbres, dans la nuit tombante, se gravera sur leur rétine à jamais. Leurs âmes resteront trempées d'une terreur noire, imprégnées de cette odeur – l'empyreume infernal du crin enflammé, des chairs de la jument foudroyée par les flammes. Sans jamais le formuler, tous sauront que le mal s'est déchaîné cette nuit-là.

Walter et Larry retrouvent le corps du cheval calciné quelques heures plus tard, près des rives du canal. Puis ceux des deux étalons morts asphyxiés à l'intérieur de la grange. L'incendie de Doom Hill est maîtrisé par les hommes de Loggers Creek avant qu'il n'atteigne la maison.

Le lendemain, les frères Davis sont conduits à Prince Rupert pour être soignés. L'œil de Larry ne guérira jamais complètement – il gardera des coups de Jack une exotropie sévère. À peine remis, ils signent pour s'engager sur le front, en compagnie de Walter, Larry et Mark. Les deux premiers sont envoyés en Europe. Mark, lui, part pour Hong Kong.

6.

D'épais rouleaux de nuages menaçant comme une mer en furie colmatent l'horizon. La luminosité diminue. Les insectes volent bas. Un goût de métal froid lui vrille la langue, comme chaque fois que l'orage approche. Jack hâte le pas. Il court. Sortir alors que la tempête approche est une folie, la raison lui souffle de s'abriter quelque part au plus vite, mais le temps presse : il désire découvrir qui se cache dans la cabane des hautes terres avant les frères Davis, qui ne tarderont pas à comprendre qu'il les a envoyés sur une fausse piste. Il ne veut pas d'un carnage dans ce lieu sacré.

Tu devras aimer tous les hommes, car il y a une part de bon en chacun d'eux.

La vérité est que la plupart ne sont ni bons, ni mauvais. Ils survivent.

Les poils se dressent sur sa nuque. Un éclair fend la noirceur du ciel, suivi par le fracas du tonnerre. Le printemps gronde, il rue comme un taureau courroucé prêt à bondir dans l'arène pour réclamer sa place. L'hiver anormalement froid va enfanter d'un printemps brutal et joyeux ; bientôt la palette de ses parfums féconds ouvrira la fête annonçant le retour des saumons. La voûte nuageuse ondule sous un ressac presque marin, les cumulus gonflent et refluent comme une houle frémissante, une déferlante jetée contre les roches.

Une goutte épaisse s'écrase lourdement sur le nez de Jack, suivie de deux autres, prémices du rideau aquatique s'abattant soudain sur lui. Les hommes ont provoqué les dieux alors pour les punir, ces derniers ont inversé les éléments ; ils ont aspiré la totalité des océans jusqu'aux étoiles et désormais, ils la déversent sur la terre en trombes infernales. Buck se serre contre les jambes de son maître en gémissant. Il pressent la puissance de la tempête à venir.

Le creekwalker poursuit son chemin malgré les bourrasques de pluie mêlée de grêle qui fouettent son visage. Il connaît la route, il ne risque pas de se perdre, mais il redoute le froid qui déjà se glisse en serpent malfaisant sous ses vêtements détrempés.

Il traverse une plaine longée de hauts bosquets ciselés ouvrant sur la forêt, suit un étang aux eaux chahutées, évite les ombres sylvestres étirant leurs silhouettes humaines au sommet de la crête qu'il s'apprête à franchir. Il avance un pied après l'autre, à bonne cadence, ne pensant à rien d'autre qu'à la cabane. Peut-être la trouvera-t-il vide. Il aura affronté les trombes furieuses pour rien mais, au moins, il pourra s'abriter, ôter ses nippes humides et se réchauffer un peu. Peut-être la découvrira-t-il habitée d'un clan de Japonais peu commodes. Il lui faudra alors improviser. Trouver une façon de communiquer avec eux.

Le jour décline encore, comme si la nuit décidait elle aussi de se jeter avant l'heure dans le chaos du ciel, sans égard pour le soleil tirant patiemment la couverture à lui jusqu'au solstice. Jack aperçoit une faible lumière au loin, émanant de la mesure. Il tombe à plusieurs reprises. La pluie diluvienne mue la colline qu'il dévale en cascade fangeuse. Buck l'aide à se redresser, inquiet pour son maître. Il pressent les épreuves à venir, souffrant soudain de l'absence de sa compagne de jeu, la sage Astrée.

Penché vers l'avant, progressant presque à quatre pattes pour ne pas se faire repérer, Jack s'appuie un instant contre le cerisier de Pennsylvanie pour reprendre son souffle, puis approche de la cabane. Les vitres de

l'unique fenêtre sont entièrement couvertes de buée : impossible de distinguer l'intérieur. Il rejoint la porte, plaque son oreille contre le bois afin de capter quelques bribes de conversation. En raison du vacarme de l'orage, il n'entend pas le grognement de Buck cherchant à l'avertir, ni les pas discrets derrière lui. Un objet métallique et froid se plaque contre sa nuque : le canon d'un fusil. Il lève les mains en l'air, sans brusquerie. Une voix de femme hurle dans son dos :

– Entre !

OceanofPDF.com

7.

La forêt a fait d'elles des créatures hybrides. Elles sont possédées par une force dépassant leur propre entendement, galvanisées par la liberté et le pouvoir inédit qu'elles découvrent en elles au fil des semaines. Leurs corps fébriles se sont solidifiés. Ils sont désormais tout en muscles. La nourriture, de meilleure qualité grâce aux vols, irrigue leurs veines d'une énergie nouvelle. Grâce au feu qu'elles entretiennent la nuit, elles n'ont plus peur des loups et des créatures nyctalopes. Elles dorment du sommeil des maîtres.

Les paroles de Kiyoko attisent en elles une soif inextinguible de puissance – celle que la culture traditionnelle japonaise interdit aux femmes, sommées d'être douces et obéissantes. Celle dont le statut d'immigrées les a privées depuis leur installation au Canada. Mais tout cela appartient au passé, désormais. Elles ont repris le contrôle. Leur désir de revanche est sans limites. Qui aurait pu imaginer cela il y a six mois encore ? « Nous n'avons besoin de personne, leur répète Kiyoko à longueur de journée, pour leur insuffler du courage. Nous sommes les Onryo, les filles du vent, nous pouvons aller là où nous le souhaitons ; désormais, tout est à nous. »

Avec les peaux d'ours dérobées dans la première maison, elles se sont bricolé des capes les recouvrant jusqu'aux cuisses. Elles les enfilent lorsqu'elles se glissent dans les fermes pour dérober des œufs, du lait, des lapins, du matériel, tout ce qu'elles ne trouvent pas dans la forêt. Elles sont

de plus en plus gourmandes. Vêtues de leurs effrayants costumes, elles sont invincibles. La force des ours dont elles portent la fourrure les rend intrépides. Personne ne peut imaginer que sous cet accoutrement se cachent de minuscules Japonaises, aux jambes violacées de cicatrices à force de chuter dans les ronces et de glisser sur les galets instables des rives crayeuses.

Elles volent. De la nourriture, des bricoles, autant par nécessité que pour étancher la soif de prendre à ceux qui les ont dépouillées. Leur audace n'a plus de limites. Lorsqu'elles tombent nez à nez avec des fermiers ou des bûcherons, elles agitent leurs effrayants costumes. Elles profitent de l'effet de surprise pour détalier. Leurs victimes les prennent pour des hommes, convaincues qu'elles sont l'avant-garde d'une meute de sauvageons prêts à récidiver. Les habitants des environs ont peur. Ils verrouillent leurs portes à la nuit tombée et n'attachent plus les chiens.

La mort d'Hatsuharu, le suicide d'Aika, l'enfermement et les années de discrimination à leur égard ont asséché leur cœur. Elles ont subi et encaissé pendant trop longtemps sans broncher. Désormais, tout explose. Les cadres. Les règles. La raison. Elles sont haine, fureur, vengeance. Elles sont deuil, martyre et désolation. Elles sont la veuve et l'orpheline se levant pour réclamer leur dû. Des inconsolables. Des folles. Elles ne pensent plus à l'avenir. Leur vie d'autrefois a été anéantie et ce pays leur interdit d'en construire une nouvelle, alors elles avancent au jour le jour, sans se projeter, de plus en plus éloignées d'elles-mêmes. Annihilées par une forme d'indifférence. Happées par la course extravagante qu'elles ont amorcée, la fuite en avant qui, tôt au tard, provoquera leur propre chute.

Elles le savent et s'en moquent. Elles tissent les filets du piège qui, bientôt, se refermera sur elle. Cette autodestruction orchestrée avec application est ce qui les raccroche encore à l'humanité – tout foutre en l'air avec panache, dans la jouissance de la chute –, lucides quant au fait qu'il

n'y a pas d'autre issue : voilà qui est humain. Un dernier coup d'éclat avant la fin.

*
* *

La bâtisse se dessine au fond du canyon lugubre, accolée à un étang aux eaux mousseuses, avalant la lumière. L'instinct d'Hannah, de plus en plus aiguisé, lui souffle de fuir. Ces lieux dégagent quelque chose de maudit. Ils sont hantés.

– Allons voir ce que cache leur cellier, nous n'avons pas mangé de viande depuis des jours, suggère Sakuri.

Un cheval hennit dans la grange. Une longue plainte douloureuse, presque humaine : un avertissement.

– Cet endroit ne me plaît pas, dit Hannah.

– C'est une baraque comme une autre. Allons-y.

Les filles avancent, indifférentes à l'avertissement de leur cadette. La cime des arbres ploie dans leur direction. Le vent porte leur murmure aux oreilles d'Hannah : « N'y va pas. Fuis. » Le serpent du doute enserre son estomac. Pourtant, elle suit ses amies, solidaire.

Elles observent l'endroit un moment puis, certaines qu'il est désert, trottent jusqu'à la grange pour une inspection rapide. Une odeur douceâtre et écœurante agresse leurs narines lorsqu'elles y pénètrent. Une vieille jument en piteux état est attachée à une poutre sur le côté. Au centre, trois immenses alambics vrombissent doucement.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Des cuves pour fabriquer de l'alcool, constate Kiyoko. Du genre pas très légal.

Elle étudie l'installation d'un œil expert. Un tuyau s'élève de l'un des réservoirs pour plonger dans un autre en forme de poire laissant apparaître des soudures grossières, posé sur un socle de bois.

– De l’eau-de-vie, sûrement de mauvaise qualité. Nous ne sommes pas chez de simples fermiers.

Hannah dévisage Kiyoko. Où a-t-elle appris tout cela ?

– Est-ce qu’on va fouiller la maison ? demande Sakuri, ignorant l’inquiétude de ses amies.

– Non. Tu avais raison, Hannah : cet endroit ne sent pas bon, on déguerpit tout de suite.

Lorsqu’elles se retournent, un homme se tient devant la porte. Gueule patibulaire, presque deux mètres de haut – un géant face aux petites femmes. Corps sec, mal rasé. Regard fauve. Pas le genre à trembler devant leurs capuches en peau d’ours et leurs menaces. Cette fois, la peur a changé de camp. Kiyoko recule. Makiko et Sakuri se serrent l’une contre l’autre. Cette dernière pointe timidement vers lui le fusil embarqué lors de leur précédent cambriolage. Il lâche un rire carnassier.

– Voilà donc les fameux cambrioleurs en peaux de bête. (Il les dévisage une à une, longuement). Comment ont-ils pu croire, tous, que vous étiez des hommes ?

Il avance. Elles se retrouvent dos aux alambics. La résolution qui portait leurs pas les jours précédents s’évapore. Ce pendard-là n’est pas un vulgaire fermier. C’est un prédateur. Il ne fera qu’une bouchée d’elles.

Sakuri fait mine de tirer. Le grand sec tend la main et lui arrache le fusil. Elle tombe à la renverse, vers lui. Il la réceptionne, tire d’un coup brutal sur sa cape.

– Voyons ce qu’on a là. (Il attrape son visage, presse ses joues entre ses grands doigts sales.) Je parie que personne ne va venir vous aider. Il n’y en a pas d’autres dans les bois, n’est-ce pas ? J’étais sûr que ces trouillards de fermiers avaient imaginé cette ridicule histoire de horde, et ça nous a bien rendu service.

À ces mots, Kiyoko se jette sur lui. Il la reçoit d’une grande claque, qui l’envoie au sol. Makiko se plaque un peu plus contre l’alambic, comme

pour s'y dissoudre. Une décharge d'adrénaline traverse les veines d'Hannah sous l'effet conjugué de la peur et de la colère. Elles n'ont pas survécu jusqu'ici pour tomber sous les coups d'une telle brute. Mille pensées agitent son esprit. Elle voit le visage de son père, quand il lui contait l'histoire des semeurs d'espoir, celui de Yusuke, trimant quelque part dans un camp sans savoir que sa femme et son fils sont morts. Elle songe au sort injuste réservé aux picture brides, attirées de l'autre côté de l'océan par des mensonges de papier, soumises à leurs maris ployant sous un tombereau de contraintes, règles, tabous, si lourds que leur propre vie ne leur a jamais vraiment appartenu. Les Japonaises minuscules en kimono, pesant si peu, au sens propre, face aux Américains. Des poupées fracassées et assujetties.

La grenade en elle se dégoupille. Elle refuse tout cela : la violence de cet homme sur le point de s'abattre sur elles, le sort des Japonaises, la place qu'on leur assigne. Son regard croise celui de Kiyoko, brûlant. Sa main effleure le couteau accroché à sa ceinture, récupéré dans la ferme précédente. Elle le saisit, et bondit de toute sa force, la lame pointée vers l'homme.

La dernière chose dont elle se souvient avant le trou noir est le cri de douleur s'élevant de sa gorge lorsque le grand sec la frappe.

Lorsqu'elle revient à elle, le couteau n'est plus entre ses mains. Ses oreilles sifflent. Une violente douleur martèle ses tempes. Leur agresseur est allongé un peu plus loin, haletant, les mains serrées sur son abdomen. Sa chemise est imbibée de sang. Sakuri dévisage son amie, les yeux convulsés par l'horreur. Makiko s'est cachée sous l'alambic. Kiyoko titube vers la porte :

– On se tire !

Les deux autres se ressaisissent. Makiko sort de sa cachette, court vers Hannah pour l'aider à se relever. Celle-ci la repousse, vomit sur la paille.

Elle a reçu un violent coup à la tête.

– Hannah, viens !

Makiko rejoint les deux autres à la porte. Des râles lugubres s'échappent de la gorge du grand sec. Il agonise. Hannah pourrait être fière : elle a protégé ses amies. La voilà meurtrière. Oui, elle est devenue un Onryo, une sauvageonne punissant les coupables, et cela la terrifie. Elle est passée de l'autre côté. Celui des êtres se prenant pour des demi-dieux, des démiurges s'arrogeant le droit de vie et de mort. Les justiciers vengeurs, guidés par la loi du talion.

Elle ne veut pas être une telle créature. Elle court vers la porte, bouscule Sakuri et s'enfonce à toute allure dans la forêt. Subitement, sans un mot, elle abandonne ses amies.

8.

Ellen, Edgar et Hannah se tiennent devant la fenêtre offrant une vue plongeante sur la baie, absorbés par les décharges électriques zébrant l'horizon, échos d'une bataille lointaine. Les nuages venus de l'ouest filent vers la montagne, tels des navires à la dérive attirés par le large où, bientôt, les abysses les engloutiront, n'en laissant que des lambeaux d'écume. Quelques heures plus tôt, Edgar, rentré de sa tournée médicale, a ausculté Hannah.

– Tu as suffisamment récupéré, dit-il. Les jours s'allongent. Tu es libre de reprendre la route.

Hannah acquiesce doucement. Elle n'est pas dupe : elle est remise depuis longtemps déjà. Edgar souhaitait qu'elle passe du temps avec Jack, le compteur de saumons, l'homme paisible auprès de qui les plaies guérissent plus vite. Son plan a fonctionné : elle ne saurait dire quoi exactement, mais Jack a changé quelque chose en elle. Il l'a ramenée à la vie.

– Je vous laisse, indique le médecin.

Il jette un dernier regard à Hannah et Ellen avant de refermer la porte, songeant que ces deux-là ont plus en commun qu'elles ne l'imaginent – la perte des êtres aimés, certes, mais pas seulement. Elles partagent le même don. Celui des créatures connectées au monde sensible, capables de discerner ce qui échappe à la plupart des hommes. Il avait tout de suite deviné cela chez Hannah, le jour où il avait soigné ses blessures... Elle

saurait voir en Jack ce que personne d'autre ne comprenait. Les esprits anciens parlent en elle.

Hannah n'a pas froid mais elle tremble. Les courts cheveux à la base de sa nuque se dressent. La présence d'Ellen soulève en elle un ouragan d'émotions. Elle sait ce qu'elle représente pour Jack. Durant l'une de leurs sorties, le creekwalker lui a raconté ce qui était arrivé à Mark, tué par l'armée japonaise. Elle aimerait dire à Ellen qu'elle n'est pas comme eux : « Je n'ai jamais mis les pieds au Japon, je suis d'ici, même si je ne sais pas vraiment ce que cela signifie. Au fond, je ne suis personne : faites de moi ce que vous voulez. » Cette pensée éveille en elle un étrange soulagement. Non, elle n'est personne. Elle a tout perdu. A frôlé la mort. D'une certaine façon, rien ne l'empêche d'oublier sa vie d'avant pour devenir autre. Pour se réinventer, comme la forêt à chaque printemps, comme les hommes-saumons du conte de Jack, changeant de corps tous les ans. Si elle ferme les yeux très fort, si la foudre tombe sur elle et déchire son corps en deux, retrouvera-t-elle ces instants chéris auprès de son père ? Les nuits magiques où elle se serrait contre lui pour écouter ses histoires.

– Natsukashii, murmure-t-elle.

– Pardon ?

Ellen quitte son poste d'observation au fond de la pièce pour la rejoindre. Elle s'attable en face d'Hannah. Dehors, la tempête souffle comme si le dernier jour du monde était venu. Des lames affûtées déchirent le ciel où les dieux pleurent des larmes de sel.

– Natsukashii : c'est un mot japonais. Il décrit le sentiment que réveille un souvenir soudain. Pas exactement de la nostalgie, une bouffée de bonheur plutôt. Un sourire fugace et joyeux. À cet instant même, le souvenir de mon père.

– Dans ma langue aussi, il existe des mots pour exprimer des nuances dont les autres peuples n'ont pas idée.

– Lesquels ?

Hannah rapproche sa chaise de la table pour l'écouter.

– Pour nous, il est impossible de résumer les différents états de l'eau en un seul mot. Nous avons Aks, le terme général, mais nous avons aussi Ksi'aamks, l'eau claire, Gwanks, l'eau claire du printemps, Gyep, l'eau profonde, Baxbeega'aks, celle des trombes marines. Même chose avec les saumons : Üüx, les coho. Misoo, les sockeye. Sti'moon, les roses.

Hannah pense à l'enfant saumon offrant son corps au petit prince, dévoré puis revenu à la vie.

– C'est peut-être pour cela que les peuples se détestent, remarque-t-elle. Parce qu'ils n'ont pas les mêmes mots. Mon père disait que cela empêche les hommes de voir les choses de la même façon. Il disait aussi que les mots ont le pouvoir d'inventer le monde. Que grâce à eux, on peut reprendre ce que la vie nous arrache.

Un masque de douceur tombe sur le visage d'Ellen. Robert, son défunt époux, aurait pu tenir de tels propos. Lui aussi croyait à la puissance de la parole et des histoires. Il était convaincu que pour peu qu'ils déploient leur volonté dans cette direction, les hommes ont le pouvoir d'échapper aux lois dictées par le sang. De se libérer des choix que d'autres ont faits pour eux et des liens passés pour en tisser d'autres, plus forts encore. D'inventer leur vie et de choisir leur famille, au-delà des races et des règles absurdes forgées pour semer le désespoir. Comme Ellen et Robert l'avaient fait. Ils avaient franchi les lignes et bravé les interdits pour construire leur vie loin de tout, sur les hautes terres. Cela avait fonctionné. Un temps. Ils avaient cru pouvoir échapper au monde, mais la bêtise et la haine avaient fini par les rattraper.

Ellen prend la main d'Hannah. Celle-ci frémit au contact de sa peau, surprise par son geste. Effrayée, un peu, par la lueur étrange qu'elle détecte dans ses yeux. Quel mot poser sur les sentiments qui, à cette seconde, les traversent toutes les deux ? Plus que de l'empathie. Pas exactement de la reconnaissance. Un élan.

– Mon père me manque tant. Ma mère. Mon petit frère Hatsuharu. Un peu de moi est mort avec eux. Est-ce qu'on peut guérir de cela ?

– Non. Guérir serait revenir à l'état initial. On n'efface pas de telles blessures ; on plonge dedans, on s'immerge dans la douleur et l'obscurité jusqu'à les traverser. Lorsque l'on est passé de l'autre côté, seulement alors, on peut recommencer à marcher.

– Mais ils ne reviendront pas. Sans eux, je ne sais plus qui je suis. Je n'ai plus personne.

– Tu n'es pas seule. Certains de tes proches sont morts, mais d'autres ne sont pas encore nés. Beaucoup sont tout autour de toi. Tel est le grand mystère.

– Je ne comprends pas.

– Regarde les oiseaux, les arbres, les insectes, la pluie, la beauté en chaque chose. La Lune se couchant sur l'océan. Écoute le chant de la cascade offrant sa fraîcheur à la nuit. Savoure les premières baies du printemps, et dis-toi que ton père est en chacune de ces choses. Il te manquera toujours autant, mais ton cœur sera emplí de la chaleur de son souvenir.

– J'ai essayé. J'ai entendu un chant dans le vent du soir. Une voix m'appelant, par-delà la plaine. J'ai tenté de la suivre alors que je n'étais pas encore remise, espérant que ce serait celle de mon père, mais c'était une erreur. Ce n'est pas la sienne.

– Est-ce une raison pour l'ignorer ?

Hannah soupire. Une immense fatigue s'abat sur elle. Elle n'a plus envie de parler de Kuma. Elle aimerait se débarrasser de sa vie d'avant comme un serpent quitte sa mue. Ne plus s'accrocher aux fantômes.

– Il y a ces visions, aussi. Comme des souvenirs qui ne sont pas les miens. Je suppose que la fièvre me fait encore un peu délirer. Le jour de notre rencontre, tu as murmuré quelques mots. Jack me les a traduits : je porte la marque de l'ours esprit. Est-ce que cela a un rapport avec mon

accident ? Jack dit que c'est impossible, mais j'en suis certaine : l'ours qui m'a attaquée était blanc.

Ellen sourit. Son regard se perd au-delà de la fenêtre, quelque part sur l'horizon déchiré par la tempête.

– Le Moksgm'ol. L'ours esprit. C'est une légende et ce n'en est pas une. Il est une créature du réel et de l'autre monde à la fois. Un peu comme toi, désormais.

– J'aimerais le revoir. Je crois... je crois que cette voix est la sienne. Celle qui m'appelle depuis l'accident.

– Si tu le veux vraiment, il te trouvera. Tu es la fille-ours, à présent. Celle qui voit.

Kyūmu. Le besoin impérieux d'accomplir quelque chose. Retrouver l'animal qui l'a blessée. Le regarder bien en face, s'exposer à nouveau à son jugement : voilà ce qu'elle doit faire. Sonder le regard de la créature lui apportera les réponses. La délivrera. Il est temps de partir.

Ses yeux se posent sur la lettre ouverte, trônant au bout de la table depuis le début de la discussion.

– Qu'est-ce que c'est ?

Ellen hésite un instant à répondre. Puis elle murmure :

– J'ai perdu quelqu'un, moi aussi. Mon fils est mort là-bas, sur cette île lointaine où il est parti se battre. Comme toi, je vais désormais le chercher dans chaque chose. Dans chaque aigle survolant la canopée et chaque saumon remontant la rivière. Pour survivre.

Une pointe de mélancolie brise sa voix. Hannah s'approche, Ellen la prend dans ses bras et l'enlace. Dans une autre vie, dans d'autres circonstances, la jeune fille aurait pu aimer cette femme comme une mère. Elle se laisse envahir par les ondes bienfaisantes émanant du corps de l'Amérindienne, semblables à celles qu'elle avait perçues tout près du pétroglyphe. Soudain, la douceur comme remède au monde et à la radicalité ne lui semble plus une idée si absurde.

– Aurevoir, dit-elle après un long moment.

Elle se détache doucement de l'étreinte d'Ellen puis se lève. Avant de partir, elle murmure :

– Il vous aimait. Petit Aigle. Mark. Je l'ai vu dans un rêve de fièvre : il avait honte, il se détruisait, mais il n'a jamais cessé de vous aimer.

Elle quitte la maison sans se retourner. Les rafales de pluie trempent immédiatement ses vêtements. La visibilité est mauvaise, mais la progression sera plus facile une fois qu'elle sera protégée par les arbres. Ellen ne tente pas de la retenir. La fille disparaît, engloutie par l'orage. Ainsi doivent se dérouler les choses. Ainsi l'ont décidé la forêt et le Moksgm'ol.

OceanofPDF.com

Clic, clic, clic.

Depuis qu'elle a abandonné ses amies, Hannah erre dans la forêt. Elle se nourrit des restes de saumon éparpillés sur la mousse fluorescente non loin de la grève. Elle se désaltère dans les rivières lorsque les ours et les loups désertent les rives. La nuit dans la grange lui revient par flashes : la grande main menaçante, la chemise ensanglantée, le corps s'effondrant au sol. Son cerveau a effacé le déroulé exact de l'attaque, laissant une insupportable béance dans sa mémoire. Depuis, pas une nuit ne s'écoule sans que son esprit ne tente de retisser le fil. Il élabore des hypothèses. Cherche à comprendre qui est ce monstre qui a jailli d'elle ce jour-là.

Le babillement incessant de Sakuri et Makiko, les certitudes de Kiyoko ne lui manquent guère. Elles sont si loin, déjà. Une autre vie. Sous l'effet de la solitude et du manque de nourriture, son esprit explore des territoires étranges. Il s'égare aux confins de la raison, là où la ligne séparant le rêve du réel s'estompe. Les souvenirs balayés par leur installation à Vancouver la visitent. La silhouette voûtée des bûcherons rentrant le soir, corps las, prématurément esquinés. Le sourire de Kuma. Les brimades de sa mère et les heures passées dans les prés, à étudier les fourmis et à observer le Komorebi, les rayons du soleil jetant leurs lanières d'or dans les frondaisons.

Une intuition, soudain : la solution se trouve là, du côté de l'enfance. Hannah est née comme un animal, tombée des entrailles de sa mère, droit au sol. Elle est la fille de la forêt. D'une façon ou d'une autre, les arbres lui dicteront le chemin. Les semeurs d'espoir, ces oiseaux sublimes incapables d'approcher la terre de trop près, abandonneront une plume à son intention depuis leur royaume céleste. L'esprit de Kuma lui laissera un message quelque part.

Elle croit déceler un signe du père disparu lorsqu'un matin, retentit un bruit étrange entre les pins :

Clic, clic, clic.

C'est lui, forcément ! Le cliquetis métallique est pareil au tintement des clés que l'on agite, au carillon des cuillères s'entrechoquant dans le tiroir. Clic, clic, clic. Elle s'approche. Le son jaillit de la rivière mais son écho se brise sur l'eau et rebondit sur les pierres, si bien qu'il est impossible d'identifier la provenance. Elle plaque son dos contre le tronc d'une épinette. *Clic, clic, clic* : elle imagine les katanas de deux samouraïs ferraillant jusqu'à la mort, le cœur mécanique d'un géant battant la chamade devant l'immensité du ciel. Quelle créature sylvestre produit pareille sonate ?

Des bruits de pas discrets accompagnent le concert : ceux d'un bipède et de deux quadrupèdes, calés sur le même rythme. Elle se terre dans sa cachette, craignant d'être démasquée, sans oser jeter un œil dans leur direction. Ils s'éloignent doucement, jusqu'à disparaître.

Quelques jours plus tard, elle surprend à nouveau le cliquètement près d'un autre cours d'eau. Clic, clic, clic. Elle rampe près de la rive. Elle n'a guère besoin de camouflage : ses vêtements crasseux se fondent à merveille dans le vert sombre de la forêt. Le pantalon trop grand, noué aux chevilles, est tacheté de marques noires laissées par les baies, marbré de stries brunes

d'origine indistincte. La cape en peau d'ours est toujours nouée sur ses épaules, étoffe rassurante sous laquelle elle se roule en boule la nuit.

Elle s'approche encore du son, se dissimule derrière un tronc pourrissant, dévoré par des champignons au parfum de soufre, aussi larges que des assiettes. Les buissons tout autour sont suffisamment denses pour la dissimuler presque entièrement. Un homme se tient au bord de l'eau, à quelques dizaines de mètres. Le cliquetis provient du petit objet qu'il tient dans sa main, relié à sa veste. Un grand chien sombre gambade joyeusement près de lui, suivi d'un autre au pelage roux, plus lent. Le premier se redresse, museau levé dans sa direction. Elle redoute que l'animal ne la repère et avertisse son maître. Mais il se contente de l'observer en remuant la queue, curieux.

L'homme est d'allure jeune et athlétique, mais son visage est en partie dissimulé par une épaisse barbe brune, si bien qu'elle est incapable d'estimer son âge. La jeune femme est affaiblie par ses jours d'errance solitaire en forêt, mais elle n'a pas peur. Son instinct lui souffle qu'elle n'a rien à craindre de ce barbu et de son étrange appareil à clics. Il l'intrigue. Il la rassure, sans doute en raison de la délicatesse avec laquelle il marche, comme si à chaque pas, il prenait soin de n'écraser aucune créature. La douceur émanant de sa personne enveloppe tout ce qui se trouve à proximité ; les flots, les arbres, les oiseaux. Elle aimerait l'approcher encore. Depuis des jours, elle a pour seuls compagnons les arbres et les étoiles.

Elle suit l'homme tout l'après-midi. Parfois, l'un des chiens se retourne pour lui jeter un regard, vérifiant qu'elle est toujours là, sans jamais en informer son maître. Une complicité s'installe peu à peu entre les animaux et elle.

Le lendemain, puis les jours suivants, retrouver l'homme aux clics devient la principale raison de son lever, le but de sa journée. Sa quête. Une obsession. Elle s'accroche à l'idée qu'il est le signe qu'elle recherche. Fuir

ne lui semble plus si urgent. Elle n'a nulle part où aller, de toute façon. Les semeurs d'espoir l'ont abandonnée depuis longtemps.

OceanofPDF.com

10.

1956

Cette fois, la porte est ouverte lorsque l'inconnu revient.

Il l'aperçoit de loin alors il accélère le pas, pressé d'arriver avant que l'occupante de la maison ne la referme, puis ralentit, redoutant de l'effrayer. Les jours précédents, il a gagné sa confiance avec les photos. Chacun de son côté de la porte, sans jamais s'apercevoir, ils ont entamé un dialogue silencieux. Elle : cloîtrée, sauvage. Lui : dompteur de fauve, briseur de secrets. La veille, elle a laissé un pichet d'eau à son intention sur le banc près de la porte. La partie progresse, mais les dés sont pipés. Lui a tout à perdre. Elle, tout à gagner, même si elle l'ignore encore.

Quelques mètres encore et il sera sur le seuil. Il lève la main droite, l'agite en un signe amical. Il se sait observé. Derrière les rideaux de la fenêtre, elle l'attend. Que fera-t-il si elle n'est pas celle qu'il espère ? Il peut encore partir. Rebrousser chemin, emporter la conviction que celle qu'il cherche est quelque part dans le monde, qu'il finira par la retrouver, ou bien que sa quête ne prendra jamais fin. Il pourrait entretenir le rêve plutôt que se confronter à la réalité ; cette voie est plus simple, après tout, consolante. Préférer la beauté de l'illusion à l'âpreté du réel, la douceur à la chute.

Il pourrait, oui.

Il a déjà tant souffert, tant perdu, mais demeure en lui le souvenir du brasier qui le consumait chaque fois qu'elle frôlait sa peau. Qu'elle fronçait les sourcils, concentrée sur son livre, ignorant le chavirement qu'elle provoquait dans sa poitrine tandis qu'il la dessinait. Il la regardait, et un souffle puissant le traversait. L'inspiration.

Il donnerait n'importe quoi pour brûler encore une fois de ce feu-là car depuis, tout lui paraît fade et algide. Le néant. Depuis qu'elle est sortie de sa vie, la musique s'est arrêtée, les couleurs se sont évanouies ; il se contente de s'agiter pour ranimer leur souvenir.

– Entre, dit-elle.

Il sursaute. Cette voix, enfin. La sienne ? Il n'est pas sûr. Tant d'années se sont écoulées. Tant de mondes disparus. Mais il est trop tard pour reculer, désormais. L'inconnu franchit le seuil de la maison des terres hautes. Il papillonne des paupières, la cherchant du regard dans l'intérieur sombre.

– N'avance plus. Assieds-toi, dit-elle en désignant la table.

Il devine sa silhouette au fond de la pièce, à demi engloutie par l'ombre. Cette voix.

Le brasier.

La pureté des océans.

– D'accord.

Il obéit, fragile comme du verre. Sa vie entière est entre les mains d'Hannah, désormais.

– N'approche pas. Tu ne dois pas voir mon visage.

Il se cale au fond de la chaise, décontenancé. Soumis. Il pose sur la table le paquet qu'il a apporté. Des dessins. Des photos, encore, vestiges d'une autre vie.

L'heure des secrets est venue. Désormais, rien ne l'empêchera de sourdre.

11.

Des effluves d'humidité et de viande assaillent ses narines lorsqu'il pénètre dans la maison, le canon du fusil plaqué sur la nuque. Deux femmes sont penchées sur l'âtre où mijote un ragoût. L'une d'elles est coiffée d'une cape en peau d'ours, semblable à celle que portait Hannah le jour où il l'a trouvée. Toutes deux se retournent. Le dévisagent. Dans leur regard, la fureur et la peur mêlées. La détermination, aussi. Une sauvagerie. Contre le mur, sous la table, un bric-à-brac de matériel est empilé : cordes, peaux, casseroles, assiettes, raquettes, bottes de différentes tailles. Volées dans les fermes alentour, suppose-t-il. Seraient-elles les autrices des cambriolages ? L'aînée, bien qu'il soit incapable de lui donner un âge, murmure quelques mots en japonais aux deux autres.

– Cette maison était la mienne, autrefois, dit-il. Je suis ravi de découvrir qu'elle est occupée.

Elles le toisent avec circonspection. Elles portent des pantalons et des vestes d'hommes grossièrement rapiécés pour convenir à leur petite taille. Leurs chaussures, trop grandes, sont bourrées de tissus débordant sur les côtés. La plus âgée attrape un couteau, le pointe vers sa gorge. Il recule, lève les mains un peu plus haut encore :

– Vous n'avez rien à craindre de moi, mais d'autres hommes pourraient venir. Dangereux. Ils cherchent les auteurs des vols se multipliant dans les environs depuis l'été dernier. Les témoins disent que les coupables sont japonais.

Les femmes échangent un regard furtif et inquiet. Elles sont sur le qui-vive. Des bêtes prêtes à bondir. Depuis combien de temps se cachent-elles ici ? Tenir dans la forêt, surtout en hiver, relève de la gageure. Sans les vols, elles ne pourraient guère survivre. Y en a-t-il d'autres comme elles ? Où sont les hommes ? Combien sont-ils, ces Japonais échappés des camps de Colombie-Britannique, expropriés de leurs maisons, errant dans la région ?

– La guerre est terminée. Les centres d'internement vont fermer. Vous n'êtes plus obligées de vous cacher.

La femme approche la lame de sa gorge, jusqu'à toucher sa peau. En revanche, la pression du fusil sur sa nuque diminue. Il perçoit un vacillement dans les souffles. Les Japonaises ignoraient que la guerre était finie.

– Même si tu dis vrai, où irions-nous ? dit l'une d'elles, voix rauque. Personne ne veut de nous ici.

Il aimerait répondre qu'elle se trompe. Qu'il existe un endroit où elles auront la certitude d'échapper à l'intolérance et à la méchanceté, où elles trouveront la paix, sans avoir à craindre pour les leurs. D'une certaine façon, la cassine où elles se sont réfugiées, le havre où Mark et lui ont grandi, est ce qui s'en rapproche le plus. Il aimerait leur parler d'Hannah, aussi, la gamine marquée par le Moksgm'ol. Et si elles se connaissaient ? Et si l'une d'elles était sa mère ? Il n'a pas le temps de l'évoquer : la plus petite des femmes saisit une casserole et le frappe sur le crâne, de toutes ses forces. Jack s'effondre au sol.

Lorsqu'il revient à lui, Kiyoko, Sakuri et Makiko sont déjà loin.

12.

Les larmes des dieux antiques ont recouvert le monde des hommes. Les zébrures électriques ont déchiré le ciel et leurs éclats terrifiants ont dessiné des ombres sans visage sur la terre battue par les vents. À la nuit tombée, la tempête est montée encore en intensité, fouettant rives et coteaux.

Juste avant l'aube, le soleil reprend enfin ses droits, déployant ses rayons d'or sur la forêt humide et lavée. Vierge comme au premier jour. L'horizon oscille sous les reflets brillants de l'astre. Partout, la végétation gonfle, les bourgeons enflent, les fleurs gorgées d'eau vrombissent avant l'explosion des couleurs et des parfums. Cette fois, le printemps a gagné la partie.

Hannah a passé la nuit dans le tronc creux d'une épinette centenaire. Elle a retenu les leçons de Jack : l'ennemi du corps humain est le froid. Serrée en boule sous le tapis de feuilles, elle s'est endormie dans la moiteur tiède de l'humus, telle une créature sylvestre, animal en mue prêt à enfiler sa nouvelle peau.

Depuis le début de sa convalescence dans la maison de Jack, elle est traversée par des sensations étranges, qu'elle accueille sans en comprendre le sens. Des odeurs, comme celle suffocante de bois et de chair brûlés qui l'avait prise à la gorge lors de la visite des frères Davis. Des images. Celle d'une lueur s'agitant dans la forêt. D'un animal à la silhouette incandescente, avalé par la nuit. « Voilà le lien », pressent-elle. Ces odeurs. Ces visions. *La connexion entre eux tous.*

Le soleil de midi qui cogne sur l'écorce la tire de sa tanière. Elle s'ébroue doucement, marche sur une terre neuve, encore enveloppée des brumes du sommeil. Soudain, la cicatrice de son visage s'éveille. Elle touche machinalement sa joue. Le sang palpite dans ses chairs, pulse comme s'il cherchait à jaillir, à l'avertir, porteur d'un message atavique. Alors elle sait : l'ours esprit n'est pas loin. La créature avec qui elle a plongé dans le Styx pour en revenir autre. Elle avance vers la rivière. Celle où tout a commencé.

L'animal est là. Il se dresse à l'endroit précis où elle-même se tenait le jour où il s'est abattu sur elle, alors qu'elle se penchait sur l'eau pour se désaltérer. Il l'observe, colosse d'ivoire, superbe et fort. Lui aussi a guéri de ses blessures. Lui aussi a frôlé la mort, mais en est revenu. Sous son pelage blanc, il porte les marques laissées par les chiens des frères Davis. Il est le Moksgm'ol balaféré, l'ours choisi par le Créateur pour lui rappeler la blancheur initiale et désormais, il connaît le cœur de l'homme. Son ambivalence. Ses cataclysmes. Hannah le connaît, elle aussi. Elle se tient à distance de la bête, captivée par ses pupilles noires plongeant dans les siennes, intelligentes, insondables. Si proches et lointaines à la fois, gardiennes des secrets du monde d'avant.

Hannah prend conscience de l'extrême fugacité des choses. De leur fragilité. Celle de sa peau traversée par les griffes de l'ours esprit, celle des saumons qu'il faut compter pour éviter leur disparition. Celle de leur vie à tous, Aika, Hatsuharu, Jack, Mark, Ellen : des poussières balayées par les vents. Contre cela, l'évanescence des êtres, l'effacement des corps et des passions en un battement de cils, Hannah n'entrevoit qu'un seul remède : les mots. Ceux que l'on porte longtemps en soi sans le savoir avant qu'ils ne jaillissent, ceux qu'on lègue de génération en génération, comme son père l'a fait avec elle, pour tenir le malheur à distance. Ceux que l'on couche sur le papier, telles les observations de Jack, destinées à sauver la forêt.

Voilà ce qu'elle doit faire : écrire leurs histoires à tous avant qu'elles ne s'évaporent ; l'histoire d'Aika, d'Hatsuharu, des semeurs d'espoir et des mangeurs de nuit, du petit prince et des hommes-saumons ; celles des Issei, des Nisei, de Greenwood et les légendes tsimshian. Les contes des mondes engloutis.

Elle n'est plus Hannah Hoshiko, désormais. La fille qu'elle était autrefois, effrayée, en colère, est morte dans la rivière. Elle est maintenant libre d'esquisser son propre chemin – et pourquoi pas celui des autres ? Elle récoltera les bribes de vie, les reflets au bord du chemin et les éclats d'étoile, puis sèmera les mots. Elle sera l'ange étrange que l'on accueille malgré les craintes qu'elle éveille, parce qu'elle porte la marque du Moksgm'ol. Elle sera la femme-esprit, la femme-mémoire, plus tout à fait humaine – un peu de l'ours est entré en elle. Une créature ni d'ici, ni d'ailleurs. Un pont entre les mondes.

L'ours incline le museau, dodeline de la tête, puis s'éloigne de quelques pas. Hannah l'observe un moment, immobile. Le soleil réchauffe son visage. La brise aurorale charrie les embruns remontant du canal, mêlés au parfum sucré de la terre en éveil. Elle se sent bien. Chez elle.

Les aboiements sauvages d'une horde de chiens lacèrent soudain le silence de la sylvie. Les bêtes mugissent, beuglent, créatures maudites et effrayantes dressées à l'odeur du sang : elles sont en chasse. Hannah a entendu les avertissements de Jack à propos de la traque des Japonais. Il est temps de fuir.

13.

Jack revient à lui dans la maison des hautes terres, le corps fourbu et l'esprit confus. La casserole avec laquelle Sakuri l'a assommé gît à côté de lui. Il se redresse péniblement. Les Japonaises ont fui à la hâte, laissant derrière elles deux peaux d'ours, des conserves, des raquettes, une rangée de couteaux, trois fusils. Il doit cacher leur butin avant de partir. Effacer les traces de leur passage. Personne ne doit savoir qu'elles se sont réfugiées ici. Ces femmes sont sans doute des voleuses, peut-être même des criminelles, mais il se sent le devoir de les protéger. Leurs sorts sont liés, parce qu'elles ont choisi la maison de son enfance pour refuge. Parce qu'ils ont Hannah en commun. Par nature, il choisit le camp des opprimés et des cœurs sauvages.

Lorsqu'elle pointait le couteau contre sa gorge, il a vu le feu dans le regard de Kiyoko. La fureur des assoiffés de liberté, pareille à celle brûlant dans le cœur des créatures de la forêt pluviale. Quelques vers de David Herbert Lawrence lui reviennent à l'esprit :

Qui frappe à la porte en cette sombre nuit ?

La créature qui nous veut du mal.

Non, non, ce sont les trois anges étranges :

Accueillez-les, accueillez-les !

Il masse sa nuque, se relève d'un geste vif, rassemble les affaires au milieu de la pièce. Dehors, le vacarme des oiseaux en fête célèbre le lever

du soleil. Il transporte ce qu'il peut jusqu'au pétroglyphe, dissimule le larcin des Japonaises sous les herbes. Un aboiement derrière lui : Buck bondit à sa rencontre, le pelage couvert de boue, joyeux et pressé de lui lécher le visage.

– Doucement, doucement, bonhomme. Où as-tu passé la nuit ?

S'éloigner autant de son maître n'est guère dans ses habitudes. Peut-être a-t-il suivi les Japonaises un moment, ou bien flairé la piste d'un animal. Buck attrape son bras, le tire, il est anormalement agité. Jack connaît suffisamment son chien pour savoir ce que cela signifie. Il achève de vider la maison à la hâte, emportant les trois fusils, au cas où. Buck aboie comme un fou.

– Voilà, nous partons.

Il s'éloigne au pas de course, oubliant la douleur martelant son crâne, suit son compagnon avec une confiance instinctive. Il perçoit une note nouvelle dans la mélodie émanant des bois. Un tremblement, comme il n'en a guère entendu depuis longtemps. Un avertissement ou, plus exactement, une lamentation. La forêt pleure.

Il dévale les côtes escarpées de la montagne, glisse sur la terre imbibée d'eau, se relève ; Jack accélère, inquiet, les sens aux aguets. Les aboiements sauvages d'une horde de chiens résonnent non loin lorsqu'il rejoint la plaine. Il connaît trop bien ce chant funeste : les braques des frères Davis sont en chasse. Il doit trouver leur proie avant eux. Avant qu'ils ne la tuent.

Ils sont tous là lorsque Jack arrive. Les frères Davis, leurs chiens, Hannah, Ellen et le Moksgm'ol. Le compteur de saumons contemple un instant ce déroutant spectacle. Quelle cascade d'événements a pu aboutir à une configuration aussi insensée ? Il fait signe à Buck de reculer. Les frères Davis sont dos à lui, les braques allemands à leurs pieds, vociférant comme des hyènes, tendus par l'adrénaline et la soif du sang. En face d'eux, légèrement à droite : Hannah, debout, fière, défiant le monde de ses pupilles fiévreuses. Elle bombe le torse pour se grandir, mais pas seulement. Elle cherche à protéger l'ours esprit. L'animal est à une dizaine de mètres derrière elle, agité, tournant sur lui-même, comme déchiré par un débat intérieur. Il pourrait détalier, fuir ces hommes qu'il sait mauvais. Pourtant il s'attarde, grogne et piétine.

Alors, Jack comprend : il reste pour Hannah. Tous les deux ont échappé à la mort, déjouant les pronostics ; mais à quel prix ? Hannah a perdu la beauté de son visage. L'ours a abandonné un peu de sa force. De l'autre côté, à vif, ils ont entraperçu le grand mystère. Désormais, ils sont liés l'un à l'autre. Chaque personne ici présente le devine sans le comprendre. Y compris les frères Davis.

Eugène pointe son arme vers Hannah mais il ne tirera pas car à côté de lui, Larry est tenu en joue par Ellen. L'Amérindienne dresse son fusil, prête à appuyer sur la gâchette. Elle sait mieux que personne ce qui est en jeu : il s'agit de sauver Hannah et le Moksgm'ol. Protéger le sacré et le cœur

battant de la forêt. Ellen est prête à mourir pour cela. Jack également, alors il pointe à son tour son fusil vers la nuque d'Eugène.

Larry aperçoit le mouvement, lui jette un regard haineux :

– Jack, dis à ta putain d'Indienne de baisser son arme tout de suite !

Ellen ne bouge pas d'un cil. Jack non plus. Les souffles se suspendent. Pendant un instant, aucun d'eux ne bouge. Une scène folle, digne d'un western : Eugène braque Hannah, Ellen braque Larry, Jack braque Eugène. Celui-ci lâche un rire sinistre :

– Le premier qui cligne des paupières a perdu, c'est ça ?

Les chiens cessent d'aboyer. Le Moksgm'ol recule dans l'ombre. Autour d'eux, la forêt se fige. Hannah ferme les yeux puis se recroqueville, s'en remettant au sort. Jack évalue ses forces : il tiendra jusqu'à la nuit s'il le faut. Il a la patience d'un loup. Larry sera le premier à craquer, il en est certain. Mais si Eugène tirait avant lui ?

– Le feu ! Le feu !

À ce cri, tous se figent. Hannah s'est redressée sur la pointe des pieds, immobile mais le regard agité, fou, posé sur les fantômes dansant devant elle.

– Il reste trois chevaux ! Stella ! Les box !

Ellen jette un œil à Jack. Celui-ci fixe Hannah, tétanisé, comme les deux autres. Si tout Loggers Creek se souvient de l'incendie qui avait ravagé Doom Hill au début de la guerre, aucun d'entre eux n'a jamais parlé de Stella, la jument en flammes dont les frères avaient retrouvé le corps carbonisé dans les bois, un peu plus tard.

– Cette fille... murmure Larry.

Aucun d'entre eux n'a raconté cette nuit maudite. Jamais. À personne. Tous ont gardé au cœur la culpabilité sauvage d'avoir échoué à sauver les animaux tués par le feu. Cela, même les brutes Davis n'ont jamais su se le pardonner.

– Comment sait-elle ?

Un vent étrange se lève et balaie leurs visages. Il charrie des effluves de brûlé. Une odeur de crin enflammé, ravivant, dans la mémoire d'Eugène et Larry, le souvenir de l'incendie. Ils n'ont jamais cru aux rumeurs de malédiction planant sur Doom Hill. Cette nuit-là, pourtant, la vitesse surnaturelle avec laquelle le feu s'était propagé, puis l'apparition déchirante du cheval embrasé, les avaient plongés dans un effroi si insensé qu'ils avaient choisi de garder le silence. Par peur. Par honte, aussi. Des gars de leur espèce ne sont pas supposés craindre de tels racontars. Les histoires de terre hantée et de fermes maudites sont bonnes pour les enfants et les sauvages. Alors, même lorsque le père de Walter avait choisi de reconstruire la grange à l'identique, ils n'avaient rien dit. Le départ pour le front avait été leur échappatoire. La guerre, pour oublier le feu.

Ils observent la fille et derrière elle, l'ours paraît soudain plus grand, plus fort. La bête se dresse sur ses pattes et rugit comme un fauve, tendue, prête à mener la charge. Un colosse nivéen, un glaive furieux, une tempête de glace sur le point de les réduire à néant, de les punir, eux, les hommes au cœur perdu. Eugène baisse un instant son arme. Ellen en profite pour entraîner Hannah à l'abri. Larry se fige, les yeux rivés sur l'ours, la créature du Grand Corbeau un peu plus immense encore, qui ne cesse de grandir et qui, désormais, s'élance droit vers eux.

Eugène pose machinalement la main sur les cicatrices de son bras puis, prenant soudain conscience de la menace furieuse qui fonce dans leur direction, pointe son arme vers le Moksgm'ol et tire. Il tire, encore et encore, mais pour une raison qui lui échappe, aucune balle ne sort. L'ours interrompt sa course juste avant de les heurter. Il se dresse sur ses pattes arrière, gigantesque, les toise de ses pupilles trop humaines.

Les secondes s'étirent. Larry tend la main vers son frère. Une peur sourde s'empare de leurs membres. Ils sont à nouveau minuscules, des petites créatures terrorisées. Les enfants du puits.

Jack en profite pour s'éloigner à foulées rapides, abandonnant les jumeaux à l'ours, pressé de vérifier qu'Ellen et Hannah vont bien. Il court dans la direction où elles ont fui, suivi de Buck, le cœur serré. Il a peur et cette émotion-là, l'angoisse de la perte, réveille en lui des mondes perdus.

Il les retrouve dissimulées derrière une futaie, sur le qui-vive. Le creekwalker se laisse tomber à genoux auprès d'elles. Sans trop savoir pourquoi, il rit, les serre toutes les deux dans ses bras, longtemps, étrangement heureux, emplissant ses poumons du parfum frais des cheveux d'Ellen.

– Rien de ce que tu aurais pu faire ne l'aurait empêché de partir, murmure Hannah à son oreille, tandis qu'il l'étreint. Mark. Même si Doom Hill n'avait pas brûlé, il serait parti quand même.

Lorsqu'ils reviennent sur leurs pas, les frères Davis et l'ours esprit ont disparu. Seuls demeurent les épinettes impassibles, les roches millénaires sculptées par les vents et le ciel portant la mémoire du monde originel, l'océan d'ivoire et la terre des neiges immaculées.

THE LOGGERS REPORTER

Affaire des cambriolages : l'enquête est close, les interrogations demeurent

Ce jeudi, la gendarmerie royale du Canada a clos l'enquête à propos des cambriolages sévissant dans la région depuis plusieurs mois. Walter White a été arrêté à la suite de la fouille d'un hangar à cinq kilomètres de Doom Hill. « Je pensais sans cesse à cette histoire d'alambics déplacés », a expliqué l'officier Paul Smithson. « Nous avons fouillé les environs pour les trouver et sommes tombés sur ce hangar : une véritable caverne d'Ali Baba. »

À l'intérieur, une grande partie du matériel agricole et des biens personnels volés ont été retrouvés, tout comme les alambics. Trois jeunes labradors d'une même portée ainsi qu'une vieille chienne rousse appartenant à un creekwalker de la région étaient également parqués dans un chenil avoisinant. Sans doute étaient-ils destinés au marché noir. Les autorités estiment que Walter White et son cousin décédé Joe Miller étaient à la tête de ce trafic.

« Certains des biens et denrées alimentaires dérobés n'ont néanmoins pas été retrouvés. Nous pensons qu'ils ont été revendus ou consommés », ajoute Mark Thomas, l'adjoint de l'officier. Certaines peaux de bête utilisées pendant les vols ont également été récupérées. Une demi-douzaine en tout, laissant penser que Joe Miller et Walter White n'ont pas agi seuls. « Il est également

possible que quelques cambriolages n'aient pas été commis par eux, mais cela reste peu probable », explique l'officier.

La gendarmerie recherche les complices qui les ont épaulés durant les vols. L'enquête porte sur leurs camarades revenus du front à leurs côtés. Les frères Davis ont été interrogés, mais ils disposent d'alibis pour la plupart des vols.

Si l'affaire est close, certaines zones de flou demeurent néanmoins, ainsi qu'une série de questions non élucidées. Le meurtre de Joe Miller reste non résolu, même si l'officier estime qu'une dispute à propos du trafic est sans doute à l'origine de l'attaque. Mais ce n'est pas tout : pourquoi les victimes ont-elles déclaré avoir aperçu des Japonais ? « En vérité, personne n'a vraiment vu le visage des coupables, puisqu'ils étaient dissimulés sous les peaux d'ours », souligne Paul Smithson. « La rumeur a enflé et les victimes suivantes ont projeté leurs peurs sur les cambrioleurs. »

Alors que la guerre avec le Japon est à peine achevée, la crainte inspirée par l'ennemi tokyoïte est encore omniprésente, ce qui explique la vitesse à laquelle les ragots se sont propagés. « La culpabilité au regard de ce que nous avons infligé aux Japonais de Colombie-Britannique n'a sans doute rien arrangé », a conclu Smithson.

Une explication que John Lake, le maire de Loggers Creek, juge un peu courte : « Nos habitants affirment avoir vu des Japonais, leur parole doit être prise au sérieux. Je lance un avertissement : si les larcins reprennent, nous saurons qui accuser. »

1956

Les fantômes dansent devant ses yeux. Chacun des dessins et photos alignés sur la table éveille des souvenirs consciencieusement enclavés en elle, quand bien même elle s'était résolue à tourner la page. Onze ans plus tôt, Hannah Hoshiko, la fille qu'elle était autrefois, est morte dans la rivière avant de renaître, transformée par sa rencontre avec l'ours esprit et Jack. Désormais, elle couche l'histoire des autres sur le papier. Elle est celle qui transmet. La conteuse. Sa vie à elle n'a plus d'importance.

Mais voilà que l'inconnu bouleverse tout. Il renverse son monde, sème la confusion dans le bonheur solitaire qu'elle s'est bâti. Sur les dessins réapparaît l'Hannah d'autrefois, celle de Vancouver, la petite fille qui se réfugiait chez le gardien de son école. D'autres croquis la montrent plus âgée, dans un jardin, entourée de fleurs : l'artiste l'a imaginée grandir, vieillir, il l'a dessinée telle qu'il la supposait être aujourd'hui. Belle. Le visage vierge de toute cicatrice.

Elle recule un peu plus encore dans l'obscurité.

– Ian, murmure-t-elle. C'est toi.

Ses doigts s'agrippent à la pierre rêche du mur derrière elle. Tant de questions, tant d'émotions mêlées : la joie de le revoir, le soulagement de découvrir que son ami est en vie, la peur de lui dévoiler son visage. Elle vit

seule depuis si longtemps. Comme Jack, elle a désappris les choses simples des relations humaines. Ce qu'il convient de dire lors de telles retrouvailles. Les gestes à adopter.

– Comment m'as-tu retrouvée ?

Il fronce les sourcils, troublé de ne pas pouvoir la regarder dans les yeux. Autour d'eux, les murs sont chargés de livres et de piles de papier. Comme il ne répond pas, elle ajoute :

– Où as-tu eu ces photos ?

– Yusuke me les a données, répond-il, après un long moment.

– Yusuke, souffle-t-elle, assaillie par le souvenir de l'épicier. Comment va-t-il ?

– Mieux. Les premières années ont été difficiles, mais il s'est reconstruit. Doucement. Comme nous tous. Il t'a cherchée, tu sais.

– Et toi ? Est-ce que... Où as-tu été envoyé ?

– Dans un camp, près d'un village nommé Hope. Le gouvernement canadien a un sens de l'humour particulier. Lorsque nous sommes sortis, mes parents ont choisi de rentrer au Japon. Je suis resté. Les discriminations à notre encontre ont continué un moment après la guerre.

Il se lève, tend la main vers elle par-dessus la table.

– J'aimerais te voir, Hannah.

– N'avance pas. (Elle se serre un peu plus encore dans l'ombre, cale son talon contre le pied de la table pour l'empêcher d'avancer.) Ces dessins, Ian. Pourquoi ?

– Tu es partie si vite, après l'assassinat de Daisuke. Ce jour-là, je n'ai pas seulement perdu mon frère. Je t'ai perdue toi aussi. Lorsque Kiyoko est revenue à Vancouver, elle a racheté son ancien hôtel, avec Sakuri et Makiko. Elles nous ont tout raconté : Greenwood, ton petit frère, votre fuite dans la forêt. Mais nous cherchions tous à tourner la page, tu comprends ? J'ai tenté de t'oublier. J'ai étudié l'art, voyagé en Europe, mais même à l'autre bout du monde, tu es toujours revenue dans mes dessins. Il y a trois

ans, j'ai commencé à te chercher. J'ai sillonné la région, longtemps. Jusqu'à ce que je croise les bonnes personnes. Ton ami Jack est un dur à cuire. Il a fini par accepter de me dire où tu vis lorsque je lui ai montré les croquis.

Le creekwalker lui avait pourtant promis de ne révéler à personne sa cachette. *Surtout pas à des Japonais*. Il avait donné sa parole. Il ne l'a pas tenue. Elle règlera ses comptes avec lui plus tard.

– Je ne suis plus celle que j'étais autrefois, Ian. Je ne supporte plus vraiment la compagnie. Je passe mes journées à écrire, lire et marcher.

– Je ne suis plus le même non plus. Après ce que nous avons vécu, aucun de nous ne l'est. Pourquoi n'es-tu jamais rentrée, Hannah ?

Elle sort de l'ombre, se révélant enfin à lui. Ses cheveux noirs tombent en cascade jusqu'à son nombril. Elle les rassemble et les noue en queue-de-cheval, par provocation, presque, afin de dégager son visage. Pour qu'il la voie bien. Ian cligne des paupières, comme ébloui.

Elle ferme les yeux, mord un coin de lèvre à l'intérieur de sa bouche. Ian était son premier amour. Le seul. Elle a renoncé à ces choses-là, depuis : le couple, la famille ne sont pas pour les enfants fracassés comme elle. Elle n'attend rien. Elle aimerait simplement être belle pour lui. À la hauteur de celle qu'il imaginait.

Ian tend la main vers la cicatrice. La frôle du bout des doigts. Wabi-sabi, songe-t-il. La beauté résidant dans l'imperfection.

– Tu n'as pas changé.

– Ne te moque pas de moi.

Elle le repousse, sort de la maison ; elle a besoin de respirer. S'éloigner des fantômes. Il reste un instant seul à l'intérieur, pantelant.

Elle est assise sur le pétroglyphe lorsqu'il la rejoint. Il s'accroupit en face d'elle et prend ses mains dans les siennes.

– Ce Jack, qui est-il pour toi ?

Une douceur passe sur ses lèvres. Elle sourit et, tandis que son regard se perd au-delà de la cime des pins, Ian en profite pour mémoriser chaque trait

de son visage. S'il pouvait, il sortirait son carnet et la dessinerait sur-le-champ. À l'école d'art puis en Europe, des dizaines de femmes avaient posé pour lui. Avec chacune, il avait tenté de recréer l'émotion qui vrombissait sous sa peau lorsqu'il dessinait Hannah. En vain. Aucune ne lui arrivait à la cheville. Il avait perdu sa muse.

Mais voilà qu'elle se tient à nouveau là, devant lui. Il retrouve l'émotion initiale, intacte, plus puissante encore. Il aime tout de ce visage balafre : la force qu'il porte, l'histoire qu'il raconte. Plus tard, dans son atelier, il peindra le portrait d'Hannah. Il la peindra sans relâche, avec ses cicatrices, dans la pénombre de sa maison, dehors. Sauvage. Plus vraie et intense que l'adolescente qu'il a connue. Les amateurs de ses tableaux apercevront le rêve et les possibles, tout ce qui n'est jamais advenu, et la liberté. Un visage de guerrière.

– Jack a soigné mes blessures, répond-elle enfin. Il m'a appris à être au monde.

Ian éprouve une pointe de jalousie. Est-ce pour lui qu'elle se cache ici depuis plus de dix ans ? Sont-ils amants ? Mais dans ce cas, pourquoi ne vivent-ils pas ensemble ?

– Avec lui, j'ai retrouvé un peu de mon père, Kuma. (Elle hésite un instant avant de poursuivre.) En vérité, je suis moins seule qu'il n'y paraît, ici. Il y a Ellen, la mère de Jack, et leur ami Edgar. Ils me rendent souvent visite. Tout comme Beth, une femme formidable. Elle me monte des provisions, pour m'éviter d'avoir à fréquenter Loggers Creek. Une fois par mois, je descends à Hoon Bay, aussi. Certains habitants du coin viennent m'y voir. Ceux qui cherchent des réponses. Je peux parfois les aider.

– Des réponses ? Comment ça ?

Elle se contente de hocher la tête, sans en dire plus.

Ian pose la main sur le pétroglyphe. L'espace d'une seconde, il entrevoit l'évidence. Tout est à sa place : lui à Vancouver, Hannah ici, dans la forêt, entourée de forces dont il devine l'intensité. Elle ne rentrera jamais avec lui.

Qu'importe : il sait où la trouver, désormais. Il reviendra. Aussi souvent qu'il aura besoin de réponses.

– Il est temps pour moi de reprendre la route.

Il attrape sa main, y dépose un baiser, puis regagne la maison pour rassembler ses affaires. Avant de la rejoindre à l'extérieur, il jette un œil à l'une des piles de papier entassées sur l'étagère. Sur la page supérieure, il lit : *La légende de l'ours esprit*.

Il repart comme il est arrivé, par le chemin serpentant depuis le cerisier de Pennsylvanie à travers la plaine, jusqu'à l'orée de la forêt. Avant de s'enfoncer sous les arbres, il regarde une dernière fois la maison. Une masse claire se meut à quelques centaines de mètres du pétroglyphe, où Hannah est toujours assise. L'homme des villes qu'il est n'est pas certain de reconnaître l'animal dont il s'agit. La forme semble être celle d'un ours, mais il écarte vite cette hypothèse : les ours blancs vivent uniquement sur la banquise, il en est certain. Sûrement pas ici, au cœur de la forêt pluviale.

Plus de vingt et un mille Japonais et Canadiens d'origine japonaise furent internés durant la Seconde Guerre mondiale dans des camps comme celui de Greenwood, en Colombie-Britannique. Beaucoup furent poussés au départ vers le Japon après la guerre. Le gouvernement fédéral attendit 1988 pour leur présenter des excuses officielles et dédommager les survivants.

Le Moksgm'ol, l'ours esprit également appelé Kermode, animal totem des Gitga'at, l'une des nations autochtones tsimshian, est un ours noir porteur d'un gène récessif rare. Il existe uniquement dans la forêt pluviale de Colombie-Britannique. Il est désormais protégé, mais son habitat est menacé par le réchauffement climatique.

Indispensables à la protection des saumons et de la forêt pluviale du grand ours, cent cinquante creekwalkers remontaient les cours d'eau de Colombie-Britannique au début des années 1950. En raison des coupes successives dans les budgets fédéraux, il n'en reste aujourd'hui plus qu'un.

Merci aux merveilleuses Dana Burlac et Flandrine Raab, à Muriel Beyer.

Merci à Lize Veyrard et à Laurent Cagnon.

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Incipit

Première partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Deuxième partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21

Troisième partie

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

OceanofPDF.com



www.editions-observatoire.com

Suivez les Éditions de l'Observatoire sur les réseaux sociaux



OceanofPDF.com